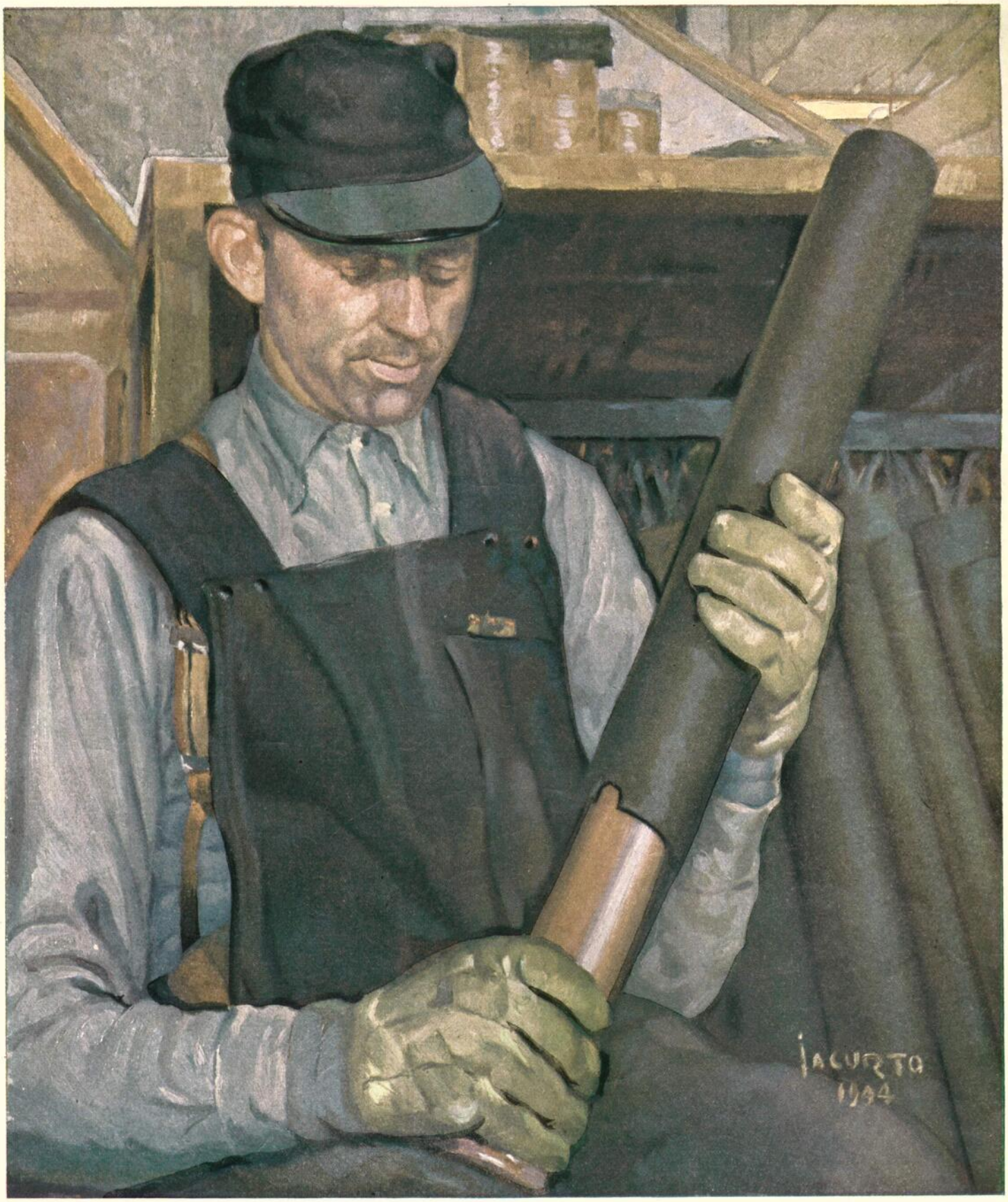
PER
R-334
CON

La Revue POPULAIRE

UN ROMAN D'AMOUR SEPTEMBRE 194

QUINZE CENTS

NOS SOLDATS DE L'INDUSTRIE



Dans l'usine de guerre où travaille M. Antoni Hébert, à Drummondville, on fabriquait autrefois toutes sortes de boîtes servant à d'innombrables fins de paix. On y fabrique aujourd'hui des tubes pour obus. Toute l'industrie canadienne s'est transformée pour satisfaire aux besoins de la guerre. La formidable production de guerre du Canada n'a été possible que grâce aux hommes habiles dont on disposait, grâce aux ouvriers vaillants et ingénieux qui ont su adapter leurs machines aux besoins les plus divers et qui travaillent sans arrêt depuis plus de quatre ans pour armer les Nations Unies. En publiant aujourd'hui ce portrait de M. Hébert, nous voulons rendre hommage à tous les ouvriers de guerre qui contribuent si magnifiquement à l'immense effort du Canada vers la victoire.

PUBLIÉ EN HOMMAGE AUX OUVRIERS CANADIENS PAR LA BRASSERIE MOLSON

CE QU'UN HOMME A
EN PLUS
UN AUTRE L'A
EN MOINS

L'INFLATION se manifeste par la hausse extraordinaire des prix: l'argent se déprécie et la confusion est générale. Afin de prévenir l'inflation, on a réglementé les prix et les profits—établi un contrôle sur les gages et les salaires.

Si une personne augmente le prix de ses marchandises, une autre ses profits, et si une troisième exige un salaire plus élevé, bientôt, tout le monde éprouve les mêmes besoins.

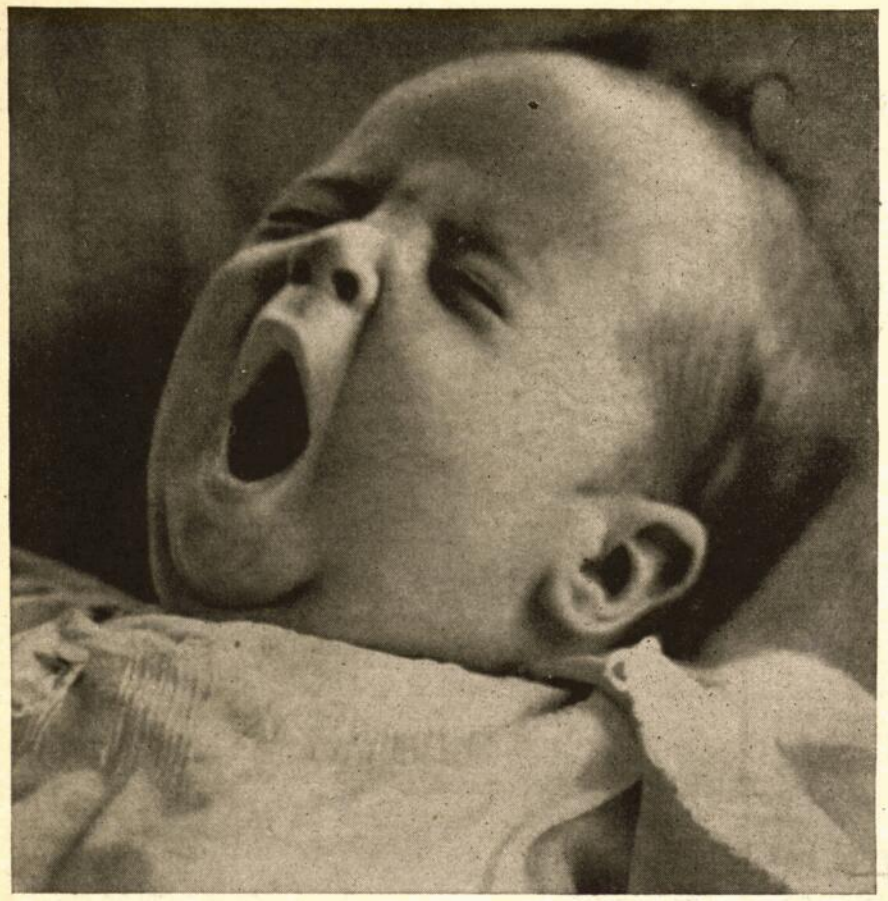
Dans ces conditions, il devient impossible de contrôler le coût de production et celui de distribution. Le plafond des prix ne s'exerce plus.

revenus
dépenses
revenus
dépenses

commencent leur ascension vertigineuse.

L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE EST NÉCESSAIRE POUR RÉSOUDRE LES PROBLÈMES ACTUELS RÉSULTANT DE LA GUERRE, ET POUR ÉTABLIR LA PAIX SUR DES BASES SOLIDES

Cette annonce fait partie d'une série de messages du gouvernement canadien soulignant l'importance d'enrayer la hausse du coût de la vie et de prévenir le danger de la déflation.



Avez-vous jamais eu à résoudre le même problème que lui?

• Quand ce petit bonhomme est fatigué, le problème est simple, pour lui : il s'endort, c'est tout. Mais vous, savez-vous ce qu'il faut faire quand vous vous sentez fatigué ?

Considérons, pour un instant, votre réserve d'énergie physique comme une sorte de compte de caisse d'épargne...

Vous faites des *dépôts* sous forme d'aliments, que les fonctions corporelles transforment en énergie utilisable — avec l'aide du sommeil, du repos, du soleil, de l'eau et de l'air pur.

Vous faites des *retraits* d'énergie, sur ce compte, chaque fois que vous remuez, ne serait-ce que le petit doigt, chaque fois que vous faites un mouvement respiratoire.

Tant que vous *équilibrez* votre compte-énergie toutes les 24 heures, vous vous sentez bien et vous travaillez efficacement. Mais si, jour après jour, vous dépensez plus d'énergie que vous n'en emmagasinez, la fatigue *s'accumule*. Et c'est alors que le sentiment de dépression s'empare de vous.

C'est l'avertissement de la nature, d'avoir à faire quatre choses :

1. **Consulter votre médecin.** Les maladies chroniques, telles que la tuberculose ou les troubles du coeur, peuvent causer la fatigue. Celle-ci peut provenir également de troubles de la vue ou de l'ouïe, de maladies des pieds, d'une mauvaise posture corporelle, d'une alimentation défectueuse. Les mauvaises dents peuvent en être aussi la cause ; par conséquent, voyez votre dentiste.

2. **Accumuler plus d'énergie.** Prenez des repas substantiels, à intervalles réguliers, y compris un bon déjeuner. Essayez de vous coucher une heure plus tôt. Prenez le plus de soleil et d'air frais que vous pourrez.

3. **Dépenser moins d'énergie.** Changez les habitudes et les conditions d'existence qui vous font gaspiller votre énergie. Réfléchissez avant d'agir : "Qui n'a pas de tête doit avoir des jambes". Le souci, la tension nerveuse, la crainte et la colère sont des gaspilleurs d'énergie. Maîtrisez vos émotions !

4. **Pratiquer la relaxation** en détendant volontairement, l'un après l'autre, vos muscles raides, contractés. Mettez à profit vos moments de loisir pour acquérir cette habitude reposante.

Votre occupation présente un intérêt absorbant, si vous voulez bien vous en rendre compte, et l'intérêt est un antidote de la fatigue. Après le travail, ayez un passe-temps : sport, musique, jardin de la Victoire, lecture, marche, ou simple flânerie — tout ce qui remonte vos forces le plus rapidement.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker,
PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln,
PRÉSIDENT

Direction Générale au Canada : Ottawa

La Revue **POPULAIRE**

37e année, No 9 Montréal, Septembre 1944

SOMMAIRE

Frère Marie-Victorin,
par Marcelle Lepage-Thibaudeau 7
Une fête arabe,
par Jacqueline Robert 8
Cap-Santé, P.Q. 9
Ce dont on parle,
par Lucette Robert 10-11

• • •

NOTRE ROMAN D'AMOUR :

LE COUP D'AILE
Par GUY WIRTA 12-13

• • •

L'Institut Canadien de Québec,
Par Aimé Plamondon 14
Le seul pays sans drapeau 15
Fichues comme quatre sous . . . Et fières de l'être
Par Phyllis Lovell 16
Tu veux que je t'aides, maman,
Par Mme Rosario Lavallée 17
Menus de toute une semaine,
Par Mme Rose Lacroix 18
Mode et Santé,
Par Francine 31
Mots Croisés 44
Broderie,
Par Mme L. de Bellefeuille 52-53
Modes d'automne 54-59
Littérature 60-61-62
Trousseau d'hier et d'aujourd'hui,
Par Francine 66

• • •

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

L'AMOUR TREBUCHE
Par CONCORDIA MERREL

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada — Tél. : PLATEAU 9638★

LA DIRECTION :

Président ..... FRED POIRIER
Vice-Président ..... GEORGES POIRIER
Surintendant ..... ALBERT PLEAU
Directeur ..... JEAN CHAUVIN

Rédacteur en chef .... Fernand de Verneuil
Secrétaire de la rédaction .. Gérald Danis
Chef de la Publicité ..... Charles Sauriol
Chef du Tirage ..... Odilon Riendeau
Directeur artistique ..... Hector Brault
Rédactrice ..... Mme Jules Fournier
Cuisine ..... Mme Rose Lacroix
Hygiène infantile ..... Dr Norbert Vézina
Puériculture ..... Mme Rosario Lavallée
Sciences naturelles .. Mme M. L. Thibaudeau
Cinéma ..... Mme Gilbert-Sauvage
Broderie ..... Mme L. de Bellefeuille
Artistes : F.-L. Nicolet, Albert Chartier, Le Roy et Yolande Delorme
Photographes : Henri Paul, Conrad Poirier

NOS REPRÉSENTANTS :

WILFRID DAOUST, 20, 11e Ave., Lachine, (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, St-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et à Lévis :

ADELARD PARE, 6, rue du Pont, Québec.

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :

PAUL LARIVIERE, 1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières.

TARIFS D'ABONNEMENTS :

Canada : Un an $1.50 — 2 ans : $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans : $2.50

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Sécurité sociale?... Mais nous l'avons depuis des années à la Dominion Oilcloth

David, un vieil employé de la Compagnie Dominion Oilcloth & Linoléum, parle à Jean, un nouveau venu.

DAVID: Oui, Jean, nous avons la sécurité sociale depuis des années à la Dominion Oilcloth.

JEAN: Je ne comprends pas cela. Est-ce que l'assurance-chômage n'est pas une chose nouvelle?

DAVID: Oui, et c'est aussi une excellente chose. Mais est-ce que la meilleure assurance-chômage n'est pas du travail pour tous? C'est ce que nous avons toujours eu à la Dominion Oilcloth & Linoleum.

JEAN: Certainement, nous avons beaucoup de travail en ce moment, mais c'est la guerre.

DAVID: Nous en avons aussi en temps de paix. Même durant la période de crise, il y a quelques années, l'embauchage fut maintenu à un haut niveau. Je ne perdis pratiquement pas de temps et il en fut de même pour la plupart d'entre nous.

JEAN: Mais qu'arrivera-t-il après cette guerre?

DAVID: Cela ne m'inquiète pas du tout. J'imagine qu'il faudra énormément de linoleum pour répondre à la demande. Il se construira un grand nombre de maisons nouvelles, d'écoles, d'hôpitaux, d'institutions et d'immeubles à bureaux.

JEAN: J'avoue que c'est encourageant.

DAVID: Il y a aussi autre chose: nous avons notre propre association d'employés, et la compagnie a organisé à notre intention un système de pensions, un système d'assurance en cas de maladie ou d'accident et elle leur offre en outre de nombreux avantages. Elle fait tout en son possible pour leur assurer constamment du travail et les garder heureux et satisfaits.

JEAN: Je comprends maintenant ce que tu veux dire lorsque tu prétends que la sécurité sociale est une vieille histoire pour les employés de la Dominion Oilcloth and Linoleum.

• • •

Des produits de qualité à des prix qui se comparent très favorablement avec ceux en vigueur dans les autres pays, voilà ce qui a assuré, au cours des années, la popularité constante des produits de la Dominion Oilcloth & Linoleum. Et ces facteurs, joints à une politique de bonne entente entre l'administration et les employés, ont aussi assuré la sécurité des ouvriers de la compagnie Dominion. Celle-ci s'occupe en ce moment de préparer des plans qui lui permettront de fournir régulièrement de l'emploi à son personnel après la guerre.

D'énormes presses hydrauliques à linoléum moulent des centaines de milliers de pièces d'aluminium, d'acier et d'alliages d'acier pour avions.

Des millions de verges de toile à bâches et de tissus anti-gaz pour l'armée ont été rendus à l'épreuve de l'eau, des flammes, de l'humidité et des températures glaciales.

Vaisseaux de guerre, écoles d'aviation, immeubles d'administration, usines de munitions et hôpitaux ont requis d'immenses quantités de linoléum.

NOUS TRAVAILLONS POUR LA GUERRE... ET PRÉPARONS LA PAIX

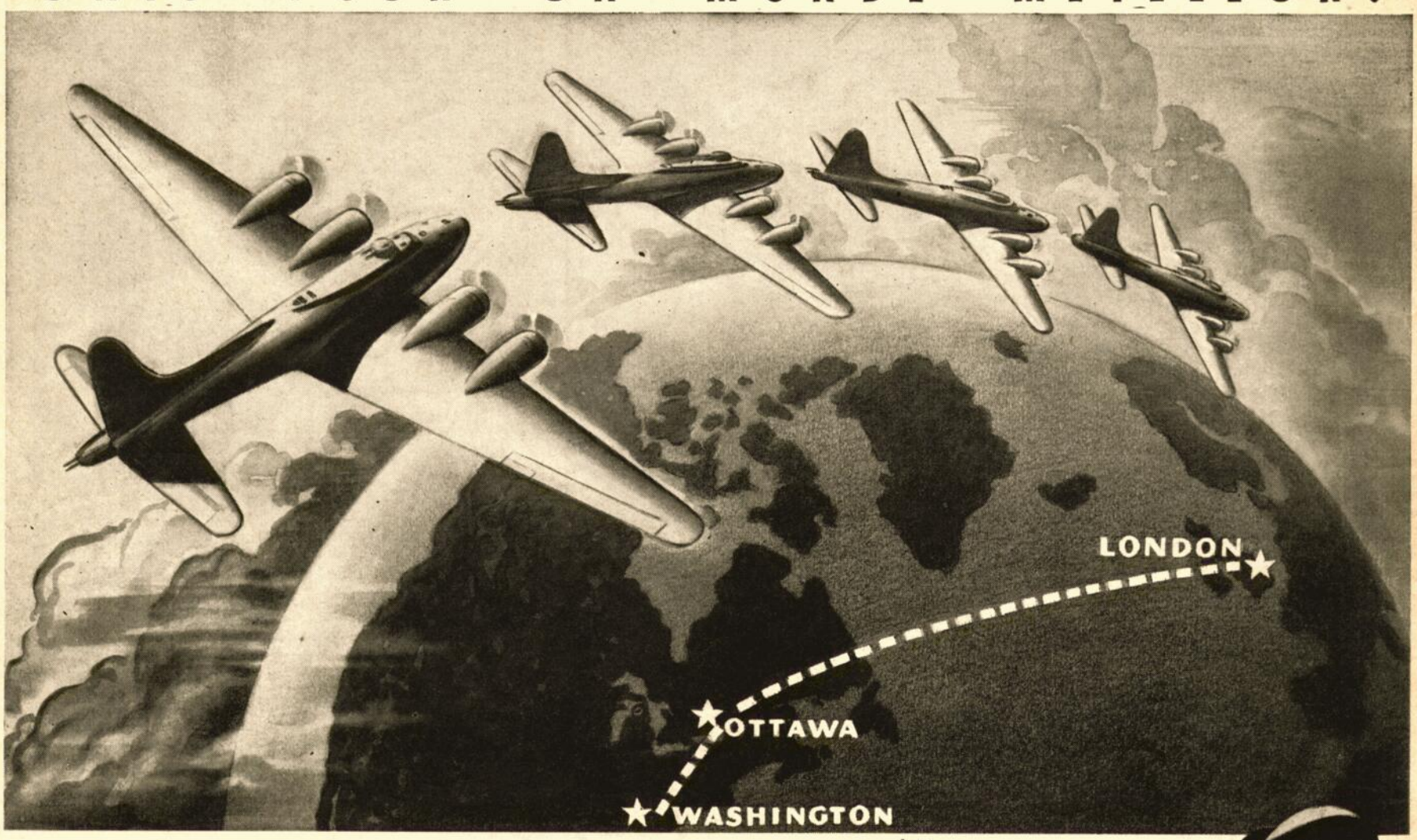
DOMINION OILCLOTH AND LINOLEUM

COMPANY LIMITED

MONTREAL CANADA

Fabricants du linoléum Battleship Dominion et du marboléum

UNIS POUR UN MONDE MEILLEUR!



DES bombardiers américains s'envolent vers un grand port canadien . . . partent pour des bases en Grande-Bretagne . . . et, de là, vont accomplir la tâche d'importance première . . . celle de porter la guerre chez l'ennemi. Ceci n'est qu'une des circonstances où le Canada sert de lien vital entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

Les aviateurs Anglais, Canadiens et Américains, volant côte à côte, ont démontré la même audace et le même courage . . . ont partagé résolument les mêmes dangers afin que l'humanité *puisse vivre dans la liberté!* Leur succès prodigieux prouve que notre plus grande force se trouve dans l'union . . . qu'en temps de paix, comme en temps de guerre, il nous faut travailler *ensemble* pour un monde meilleur!

Comme a déclaré Churchill, "le Canada est le 'trait d'union' entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis". Vraiment, parce que nous, Canadiens, connaissons si bien les Anglais et les Américains . . . parce que nous les estimons tant . . . nous pouvons contribuer énormément à la sécurité future du monde en appuyant l'entente *mutuelle* de ces deux grandes démocraties. C'est notre responsabilité. Prouvons que nous en sommes dignes!

Calvert

Distillers (Canada) Limited

AMHERSTBURG
ONTARIO

Dans nos coeurs se trouve le même concept de la liberté!

IL est tout naturel que les Canadiens, les Américains et les Anglais soient unis pour la défense de la liberté car nous avons toujours partagé le même concept de la liberté. En effet, nous possédons en commun un des premiers défenseurs des libertés pour lesquelles nous luttons aujourd'hui. Calvert était son nom, un homme d'Etat anglais de renom, Secrétaire d'Etat sous le roi James I. ❖ En 1622 il fonda une colonie près des côtes du Canada et, quelques années plus tard, une colonie au Maryland. Ainsi, il y a des siècles déjà, un membre de la famille Calvert a forgé un lien qui s'est raffermi à travers les années unissant pour le bien de l'humanité le Commonwealth britannique de nations et les Etats-Unis d'Amérique. ❖ En 1638, le fils et successeur de Calvert, maintenant la tradition démocratique de sa famille, imposa une amende de cinq cent livres de tabac à un homme de sa propre religion pour avoir "dénigré et profané la religion d'un autre". C'est ainsi que fut établie au Nouveau-Monde la liberté d'un homme de pratiquer le culte qui lui plaît.

Le Frère Marie-Victorin

par Marcelle Lepage-Thibaudeau

Licenciée en sciences naturelles de l'Université de Montréal.

Avec les petits naturalistes dans le "jardin enchanté".

VOICI QU'UNE HUMBLE VOIX s'élève parmi tant d'autres plus dignes pour célébrer la mémoire de celui qui fut à la fois un grand éducateur, un grand savant, un grand canadien-français, un grand homme. Le Frère Marie-Victorin fut tout cela à la fois, parce qu'il possédait d'exceptionnels dons intellectuels, qu'il avait un cœur qui savait aimer, une volonté qui savait vouloir opiniâtrement.

Celui qui voudrait écrire une biographie du Frère Marie-Victorin devrait raconter ce qui suit. Une courte jeunesse passée à Québec, à Saint-Sauveur, où déjà Conrad Kirouack ressentait l'appel de la solitude, du silence qui seul burine les hommes de valeur. Une entrée précoce au noviciat des Frères des Ecoles Chrétiennes fait le désespoir des siens. Pourquoi va-t-il enfermer là un talent si prometteur ? s'exclame cette collection de gens qu'on appelle « le monde ». C'est pourtant du sein de cette belle Congrégation qui compte d'autres célébrités que devait sortir l'une des plus pures gloires du Canada-Français, sinon la plus pure.

Après quelques années d'enseignement, pendant lesquelles le jeune religieux prend un premier contact avec la jeunesse qu'il chérit, après avoir déjà écrit des œuvres à caractère purement littéraire, qui eussent suffi à immortaliser sa mémoire, le Frère Marie-Victorin est providentiellement dirigé vers la Botanique. Il y devient vite un maître dans ce beau domaine.

L'Université de Montréal lui confia la fondation de l'Institut Botanique. C'est à ce moment, 1920, que commence sa vraie bataille.

On lui concède les deux bouts de la cave de l'édifice de la rue Saint-Denis comme locaux. Dans ces réduits où se constituent et s'entassent, petit à petit, l'herbier, la bibliothèque, des collections de photographies, des dossiers, des instruments de laboratoire, privé d'air, de lumière, dans la poussière, sans parler des rats, visiteurs familiers, le jeune directeur forme là une équipe de jeunes qui deviendront ses collaborateurs. Il cherche à obtenir toujours davantage de ceux qu'il choisit avec un rare doigté, il réclame d'eux un travail acharné, un dévouement absolu. — « Je suis un maître dur, disait-il, qui, sans crier fort exige beaucoup car il exige l'âme entière de ceux qui collaborent avec lui » — et cela, en dépit des mauvaises rétributions, du matériel de fortune toujours insuffisant. Il ne faut pas oublier que l'Institut Botanique était le dernier enfant de l'Université, qu'elle devait « user le linge » de ses grandes sœurs, les autres Facultés, qui ne nageaient d'ailleurs pas dans les richesses.

Dix-neuf cent vingt-neuf ! Le beau voyage en Europe, en Asie, en Afrique où le Frère Marie-Victorin soutient la renommée du Canada français et d'où il revient les yeux pleins de couleurs des jardins botaniques des vieux pays portant dans son cœur cette splendide ambition : En 1940, il y aura un beau et grand jardin botanique à Montréal. Voilà pour le moins une idée excentrique, juge-t-on, dans la plupart des milieux. La lutte commence, cependant. Le Devoir inaugure une campagne de presse, qu'épaulent dans la suite, d'autres journaux, des revues scientifiques et autres. Le Frère Marie-Victorin présente son audacieux projet aux Québécois par une série de conférences à travers la Province.

L'année 1932 apporte un maigre début : un petit pavillon, une serre sont construits. [*Suite à la page* 57]

En colloque avec les plantes, ses amies, dans l'exigu bureau de la rue Saint-Denis, à Montréal. ***Photos E. Stucker.***

UN SOUK DE FEZ, AU MAROC — PHOTO J. C.

UNE FÊTE ARABE

*Par Jacqueline Robert**

IL Y A UN PEU PLUS d'un mois, un jeune lieutenant français vint dans mon bureau un matin et me demanda : « Dites, Jacqueline, vous aimeriez aller à une diffa chez le Bach Agha de Sidi Aïssa ? » Je lui dis que je ne pouvais lui répondre avant de savoir ce qu'était une diffa et ce qu'était un bach agha.

Et Raymond Pillois d'expliquer à la petite ignorante que je suis, que la diffa est une fête arabe, et que « Bach Agha » signifie grand seigneur arabe.

Inutile de vous dire que j'acceptai avec empressement cette invitation. Après 10 mois de séjour en Afrique du Nord et ne connaissant du pays que la ville où je suis en ce moment, et que nous nommerons X... pour le bénéfice de la censure, ne connaissant donc de cette ville que ses rues non lavées, ses arabes pouilleux (cireurs de bottes ou marchands de cacahuètes), son atmosphère horrible de « quartiers-généraux », j'attendais depuis longtemps l'opportunité de sortir un peu de ses murs et de connaître le pays que l'on me disait très beau.

Le Bach Agha en question habite Sidi-Aïssa, commune mixte au Sud-Est de X (ville où je suis). Il en est le grand seigneur, sous le contrôle, il est vrai, pacifique mais ferme de l'Administrateur Délégué par le Gouvernement Français. Son nom est Bach Agha Ben Abd-El-Krim Ahmed Ben Abdel Kader. C'est un nom glorieux dans les annales de ce pays et auquel, m'avait-on dit, il fait honneur. Mais j'aurai occasion de reparler et de l'homme et du pays.

Pour organiser une diffa chez un Bach Agha, il faut premièrement connaître le personnage en question et, deuxièmement, lui amener des invités de marque. Inutile de dire que ce n'était pas pour pauvre de moi qu'était organisée cette fête. Les invités d'honneur étaient le comte Morewski, ambassadeur de Pologne ; le comte de St-Quentin, ancien ambassadeur de France aux Etats-Unis ; M. Woodruff, de l'ambassade des Etats-Unis ; M. Dolphin, représentant britannique de C. A. ; le comte Serge Fleury (celui de « Ma Marraine l'Impératrice », la seule chose qu'il eut en commun avec Jacques de Lesseps) ; le Lt. David Rockefeller (fils de John-D.) et autres. Je me demande encore ce que je faisais en cette galère. Il faut croire que sans poste, sans portefeuille, je représentais le Canada. J'étais d'ailleurs, je dois l'avouer, une représentante toute excitée, très curieuse et cette curiosité ne fit qu'augmenter tout le long du trajet de 156 kilomètres qui séparent X d'Y (Censuré ! ! ...)

Je n'essaierai pas, ici, de faire une description du voyage, ce serait trop long et ennuyeux. Les villes que nous traversâmes se ressemblent toutes et n'ont aucun caractère particulier d'individualité. Même rue principale, même café central, même grand square, même cénotaphe, même église, même mosquée (adorable d'ailleurs), et aussi mêmes arabes qui se promènent nonchalamment, vêtus de vastes burnous, à la couleur douteuse, au milieu des rues, ce qui affole tous les chauffeurs. Je me suis souvent demandé pourquoi l'on fait des trottoirs dans ce pays, puisque personne ne s'en sert.

Après M... (censuré), par une rampe longue, sinueuse et à tournants brusques, dominant des ravins très encaissés, nous arrivâmes dans les gorges de P... longues de 4 kilomètres, d'une beauté farouche et sombre. Ce fut là une des plus belles parties du voyage. Par la route en lacets, accrochée au flanc de la montagne, nous fîmes le trajet sans encombre. Mais maintes fois je craignis que notre voiture, particulièrement lourde, ne déraillât dans un des virages ou ne sautât par-dessus la corniche qui borde la route.

La ville de A... est la deuxième surprise du voyage. Petite ville créée par le génie militaire au temps de la conquête, elle est complètement entourée d'un mur de pierre, et il faut, pour y entrer, passer sous une énorme porte, gardée par un géant en burnous rouge, et repasser sous une autre porte pour en sortir. De loin, elle donne l'impression d'une forteresse, et l'on n'en voit que le mur, et le minaret de la mosquée dépassant ce mur. Cependant, c'est une ville très pacifique, où les moutons, comme partout ailleurs, sont maîtres de la rue, et où les boulomanes sont maîtres de la place publique.

En sortant de A... nous descendîmes dans une région monotone et dénudée. Et c'est bien là une des choses les plus fantastiques de ce pays, cette surprenante et rapide évolution dans le paysage. Nous étions maintenant, après les plaisirs de la montagne, dans un pays plat, rocailleux, grisâtre, sans arbre, sans maison. Quelques dromadaires, moutons ou ânes, broutaient je ne sais quoi, dans des champs qui s'étendaient à perte de vue. Ici et là, une ferme profilait dans la lumière vibrante et perlée, son toit de chaume et ses murs de terre. Nous roulions dans un paysage lunaire, irréel. Et ce fut ainsi jusqu'à Sidi-Aïssa.

Pour les gens sérieux n'aimant pas l'argot, je dirai que Sidi-Aïssa est un patelin dans le bled. Cette ville a tout de même le mérite d'être le plus grand marché de moutons de ce pays. Nous dûmes nous arrêter au square principal pour attendre la voiture de l'ambassadeur de Pologne qui avait eu une panne près de A... Nous fûmes immédiatement assaillis de tous côtés par une multitude de petits Arabes déguenillés, criards, curieux qui, collant leurs nez et leurs pattes sales aux vitres de la voiture, se mirent à crier en chœur : « Johnny, you smoke cig'rettes, you got chewenn goum, Cchoc'lette ? » Il y eut, dans la voiture, un accès d'hilarité générale. Ici, nous étions à 156 kilomètres de la civilisation, dans un petit village, et les gosses de l'endroit nous réclamaient, en anglais, du chewing gum. Quelle splendide publicité pour Wrigley ou Spearmint !

Notre convoi de quatre voitures se regroupa enfin et nous roulâmes vers le domaine du Bach Agha. J'étais arrivée alors au paroxysme de l'excitation. Aux limites du domaine une voiture conduite par un Arabe nous attendait. C'était la voiture du maître qui venait à notre rencontre, geste d'étiquette, pour nous indiquer la route. Et nous prîmes une route cahoteuse en direction de la résidence du Bach Agha Ben Abd-el-Krim Ahmed Ben Abdel Kader, seigneur du douar de Sidi-Aïssa.

A mi-chemin entre les limites du domaine et la résidence, le Bach Agha, les pieds dans la poussière, et un Goum d'honneur nous attendaient. Nous descendîmes et les présentations, longues et cérémonieuses, se firent. Le Bach Agha était un aimable vieillard, à barbe grise, vêtu d'un admirable costume bleu ciel, à broderies d'argent et à boutons d'or, chaussé de bottes de cuir splendidement travaillées. Sur sa poitrine, de nombreuses décorations, dont le grand cordon de la Légion d'Honneur.

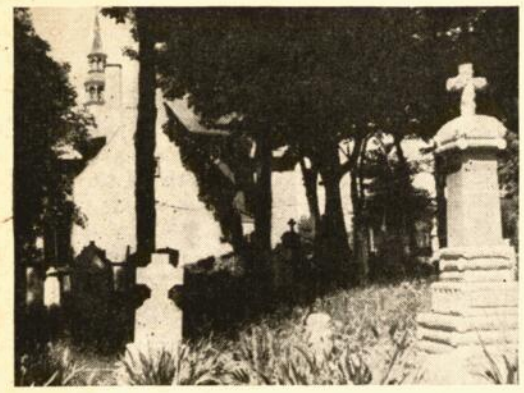
Puis, nous inspectâmes le Goum, qui est composé d'un groupe de cavaliers recrutés parmi les plus nobles et les plus beaux arabes des environs. C'est ainsi que parmi eux se trouvaient l'Agha Ben Abd-el-Krim Aïssou, frère du Bach Agha ; l'Agha Naili Yahia ; le caïd Ben Aziz et le caïd Ben Aroub.

Les chevaux que montaient ces cavaliers étaient magnifiques. Petits, nerveux, la plupart blancs ou gris, ils piaffaient devant nous comme de beaux animaux racés et rebelles. Les selles, les brides et les éperons étaient d'une richesse indescriptible. En cuir, brodées au fil d'argent ou d'or, on y trouvait un motif qui se répétait exactement dans le burnous du cavalier. Je ne saurais vous dire la beauté de ce spectacle. C'était un tableau. Dans ce paysage sévère, dans cette lumière brillante, le Bach Agha, noble et simple — le Goum multicolore, farouche et hautain — me firent entrevoir, pour la première fois, le pays de tradition et de grandeur qu'est celui-ci.

Tous ensemble, escortés du Goum, nous nous dirigeâmes vers la tente du Bach Agha, où devait avoir lieu la diffa.

La tente peut loger 400 personnes. Jugez donc de ses dimensions. Elle est tapissée à l'intérieur de couleurs brillantes, de rouge, de vert, de bleu, de jaune, avec comme motifs principaux le croissant musulman et la main de Fatma (fétiche dans ce pays). Le plancher était entièrement recouvert de tapis orientaux épais et de couleurs chaudes. Au fond, une immense table était dressée. Je fus vaguement désappointée de voir que nous ne mangerions pas de la façon classique, c'est-à-dire assis par terre, mais ce désappointement fut de courte durée quand je vis la richesse de la table et du couvert. Et je fus reconnaissante au Bach Agha qui nous offrait ainsi le confort tout en ne diminuant pas le pittoresque.

Et la diffa commença par un potage très bon que l'on appelle Chourba, et dans lequel entrent presque tous les ingrédients [*Lire la suite page* 64]



LE CAP-SANTÉ, P. Q.

FAIRE à l'étranger la découverte de villages pittoresques, d'auberges sympathiques qu'aucun Baedeker ne recommande, c'était avant la guerre le rêve assez facile du voyageur intelligent et débrouillard. Découvrir chez soi, dans sa province, de petits coins qu'on s'imagine innocemment être seul à connaître, c'est bien plus intéressant. Chaque année, à pareille saison, LA REVUE POPULAIRE consacre une page illustrée à un village de villégiature choisi au hasard. Le sort tomba, cette fois, sur le Cap-Santé, comté de Portneuf, (à 146 milles de Montréal et à 32 de Québec). Et le sort ne pouvait mieux faire. Un village sur le fleuve Saint-Laurent; une grand'rue voûtée d'ormes; une église canadienne du régime français, d'un style si pur que Gérard Morisset lui consacra tout un livre, et des auberges comme on n'en trouve plus, hélas ! en Europe même. Nos deux réseaux de chemin de fer nous y mènent: le C.N.R., tout droit, trois fois par semaine et le C.P.R., par Portneuf. De là au Cap, c'est l'affaire de six milles et de $1.50, en s'adressant au chauffeur Frenette. Au Cap-Santé, trois hôtelleries: l'Auberge de l'Etang, chez Maurice et Cap-Santé Inn, dirigée par Mme Z. Garneau. Notre équipe a fait escale à l'Auberge de l'Etang, administrée par M. Chalifour. Si notre magazine en avait le droit, il lui accorderait, au nom de l'Office du tourisme de la province de Québec, quelque chose comme TROIS ETOILES ou la mention TRES BIEN. Le Cap-Santé remonte à 1659 et l'église à 1755. Quant aux vieilles maisons, du régime français ou du début de la conquête, elles foisonnent aussi bien au Cap qu'à Neuville et dans tous les environs immédiats. Nos photos, sauf une (la troisième, de haut en bas, qui représente une très ancienne maison de Neuville) ont toutes été prises au Cap-Santé. La dernière, dans le même ordre, est l'Auberge de l'Etang. (Photos La Revue Populaire).

CE DONT ON PARLE

Par Lucette Robert

ON PARLE DU LIVRE de Monsieur Jean-Marie Turgeon : *Les vendredis de l'oncle Gaspard.* Il est curieux de lire ce qu'en disent les critiques ; car tous les critiques s'entendent pour en dire du bien et ceci pour des raisons différentes. Tel est ému d'y retrouver mille souvenirs du Séminaire de Québec, tel autre y apprend, comme dans Lenôtre, la petite histoire, et tous vantent son brillant éclectisme. Il a le talent rare d'apporter aux relations les plus sérieuses la note humaine, l'anecdote personnelle, qui font d'un événement historique un moment que vous avez vécu.

◆

On parle de Mlle Jacqueline Lavoie, prix d'Europe 1944 pour le piano. Mlle Lavoie qui obtint le pourcentage extraordinaire de 90.03% n'était pas une inconnue du public montréalais puisqu'elle joue comme artiste invitée des Concerts symphoniques depuis 1941. Elle gagna le prix Archambault en 1942. Elle eut pour maîtres Léo-Pol Morin, Claude Champagne pour la composition, Georges-Emile Tanguay pour l'harmonie, Lucien Martin pour la musique de chambre. Même si le prix d'Europe n'est, depuis la guerre, que le prix de Philadelphie, Mlle Lavoie en tirera tous les avantages possibles car elle parle les deux langues à la perfection. Parmi les musiciens qui s'intéressent au sort de cette jeune fille de talent, mentionnons Désiré Defauw, Wilfrid Pelletier et Rudolf Serkin.

◆

On parle de Monsieur R.-A. Benoit, chevalier de la Légion d'Honneur, et greffier du Conseil législatif. Les conférences qu'il donne à Radio-Canada sont d'un intérêt captivant par la diversité des sujets dont il traite : économie politique, histoire et même gens de

De gauche à droite, dans l'ordre : Jean-Marie Turgeon *(Les vendredis de l'oncle Gaspard)*. — Mlle Jacqueline Lavoie, prix d'Europe 1944 pour le piano. (La Photographie La Rose). — Denise et Pierre Benoit, champions du patin du Winter Club de Québec. — Georges Amyot, de Québec. (Photo Eugène). — Françoise LaRochelle-Roy, soprano de Québec.

théâtre. Quand il parla récemment d'Helen Hayes, la grande actrice américaine, il omit de mentionner que son sport favori était le patin. Pourtant son orgueuil paternel aurait été excusable de prendre ce prétexte pour nous parler de ses enfants, Denise et Pierre Benoit qui ont fait une tournée des Etats-Unis et du Canada avec les champions du patin après avoir gagné tous les trophées du Winter Club de Québec.

◆

On parle de Monsieur Georges Amyot, fils de Monsieur Adjutor Amyot, grand industriel du Québec. Il réussit le tour de force de s'occuper, par tradition, de l'industrie familiale tout en faisant du théâtre par prédilection. Il fut de la jeune phalange qui interpréta avec les Compagnons de St-Laurent et sous la direction de Ludmilla Pitœff le théâtre de Claudel. Comme il était à Hollywood cet été je m'informai : "—Théâtre, cinéma, un contrat sans doute ? " — "Non," me répondit-on, "voyage d'affaires." Mon petit doigt me dit que Monsieur Georges Amyot, industriel, doit faire quelquefois l'école buissonnière du côté des studios de cinéma et des théâtres de Pasadena.

◆

On parle à Québec du Trio LaRochelle composé de Mme Françoise LaRochelle-Roy, soprano, de M. Emile LaRochelle, ténor, et de M. Jacques LaRochelle, baryton. Emile LaRochelle est membre de l'Académie de musique depuis 1925 et maître de chapelle à Saint-Sauveur depuis 1919. Professeur de solfège de l'Ecole des Arts et métiers du Gouvernement, il est à Québec le fondateur de ces cours. Pendant ses années d'études à Paris il fut soliste à St-Eustache. De retour au pays, il exerça une influence considérable comme maître de chant et fut le premier professeur de Raoul Jobin, de Violette Delisle, de Léopold Simoneau et de Roland Séguin. Jacques LaRochelle, son fils, s'est fait entendre à CKAC l'an dernier dans le programme "Vos amis d'en face" et il est le soliste apprécié de toutes les manifestations artistiques de la vieille capitale. Françoise LaRochelle-Roy a appris le chant avec son père. Lauréate de l'Académie de musique, artiste de Radio-Canada et de CKCV, elle débuta dans l'opérette en jouant le premier rôle de la Mascotte aux côtés de Chas. Emile Brodeur au Conservatoire national de musique de Québec, en 1937 et 1940.

◆

On parle du peu de galanterie du gouvernement provincial qui, le mois dernier, fit afficher l'âge des femmes sur les listes électorales. Les poteaux sur lesquels ces listes étaient affichées devinrent de véritables poteaux de torture et l'on vit ces messieurs se promener de quartier en quartier avec l'air réjoui de celui qui en médite une bien bonne !

◆

On parle des nouveaux tramways de Montréal qui épatent même les Américains et qui ont fait le bonheur des pauvres "sans auto" pendant les mois d'été. Ils sont si pimpants, si mœlleux que le voyageur, assez heureux d'y trouver un siège, prend aussitôt l'expression satisfaite et gourmée des gens habitués au premier rang dans la vie. Une autre innovation amusante de notre ville est cette diligence rouge à double attelage que l'Hôtel Mont-Royal met à la disposition des voyageurs pour visiter la ville.

◆

On parle du Dr Marthe Pelland-Alloucherie qui est de retour au Canada depuis 1940 et qui a repris la pratique de la médecine depuis 1943 à Québec, sa ville natale. Elle fut, non seulement, la première femme médecin de l'Université de Montréal mais ceci avec le plus haut pourcentage dans les examens finals. Elle obtint la bourse du gouvernement provincial pour trois années d'études en France, et fit un stage à l'hôpital St-Joseph de Paris. Elle est l'épouse d'un brillant journaliste français, Jean Alloucherie, qui s'est distingué par ses reportages au Yukon, en Espagne et en Ethiopie.

◆

On parle de Monsieur Landry, l'étalagiste montréalais de chez Ogilvie's qui fait des compositions pleines de fantaisie, d'humour et de goût dans les vitrines de cette maison. Pendant les mois d'été, il a réussi, avec un minuscule décor champêtre, une vache en calicot carreauté, aux cornes et aux sabots rouges et trois mannequins, à créer chaque semaine de petites scènes qui semblaient représenter les tribulations des citadines jouant aux fermières à la campagne.

◆

On parle de Paris qui réussit à influencer la mode malgré ses privations et son isolement. Des croquis viennent d'arriver aux Etats-Unis via l'Argentine et le Portugal. Malgré les rationnements les chapeaux sont immenses et les Parisiennes ont trouvé mille subterfuges pour parer leur détresse. C'est ce qui s'appelle "avoir du panache ! "

On parle de Monsieur Jean Lallemand qui, pendant que tout le monde se plaint "de ne rien trouver ici", s'est meublé un appartement ravissant entièrement *Made in Canada*. Les meubles de style ont été copiés par des ébénistes du Québec, les tapis et tentures achetés à Montréal. Le salon est gris Trianon, les fauteuils recouverts de soies anciennes ou de petit-point. La grille de la cheminée est tout à fait unique : c'est un rideau souple en mailles de cuivre et le tableau de Marc-Aurèle Fortin éclaire la pièce de tous les tons de vert de la création. L'escalier a un palier amusant qui donne vue sur le salon et le hall du haut est arrangé en boudoir avec un divan devant la fenêtre, des fauteuils, une table à écrire et une immense draperie vert nil et fuchsia d'un coloris et d'une richesse inouïes. *Les six photos ci-dessus ont été prises à l'appartement de M. Jean Lallemand, rue Sherbrooke ouest, à Montréal.*

Dessin de Le Roy

LE COUP D'AILE

Roman d'amour, par Guy Wirta

LA MARQUISE D'ELSTEIN posa son tricot sur ses genoux et contempla le jardin avec une satisfaction visible ; puis son regard, après avoir erré sur l'écran sombre du parc, se fixa longuement sur la façade du château de Franqval ; elle eut, sur son visage fin et spirituel, comme une sorte de dépit amusé et elle dit, très ironique :

— Il n'a pas bravé les ans, ce pauvre château d'Empire !... Cela se voit !

Sa fille, qui cousait avec attention, répondit sans lever la tête :

— Dites que cela crève les yeux !

Hilda de Franqval remarqua :

— Je ne ris pas, maman, croyez-le... et vous savez bien pourquoi. Si la nécessité ne m'avait obligée, il y a vingt ans, à épouser un baron d'Empire, je serais plutôt restée fille que de ne pas exiger de mon époux les nombreux quartiers de noblesse qui sont les nôtres.

— Oui... mais « nécessité oblige » ! Et, ma foi, en l'occurrence, l'obligation se présentait élégamment : Lancelot était beau garçon, d'une éducation parfaite ; il avait un titre... Songe, ma fille, que tu aurais pu épouser un de ces potentats modernes qui ont leurs quartiers inscrits sur des boîtes de conserves ou au flanc de bouteilles d'huile... A tout prendre, il est charmant, ton mari, et je parie que, s'il descendait des Croisades, tu le verrais absolument parfait.

— J'avoue... et je m'étonne que nous exprimions toutes deux des choses tellement divergentes, alors que vous pensez comme moi.

— Je pense comme toi, oui... mais, dans l'inévitable, j'accepte la vie telle qu'elle se présente. Mettons que j'aie hérité de mes ancêtres une certaine dose de morgue nobiliaire ; Damienne appellerait cela « orgueil », en langage chrétien... Donc, je possède cet héritage ; mais, consciente du ridicule que peut nous attirer parfois l'exagération de ce défaut, j'ai l'esprit de l'enrober de bonne grâce, tandis que tu te cramponnes, éperdument, à ton piédestal, alors qu'il est manifeste, à notre époque, que le titre n'est pas tout dans l'existence.

— Ce qui ne vous empêche pas d'être fière de vos quartiers et de vos ancêtres !

— Ce qui ne t'a pas empêchée, non plus, d'épouser un baron d'Empire !

Blessée, cette fois, la baronne de Franqval abandonna son ouvrage pour fixer sur sa mère son regard hautain ; la vieille marquise rit de nouveau, de ce rire très jeune qui étonnait chez elle et qui lui gardait un incroyable charme.

Avant que sa fille ait ouvert la bouche pour protester, elle dit, une lueur amusée dans ses yeux bleus :

— Et Damienne... En voilà une qui se soucie peu des ancêtres !

— Oh ! Damienne !...

— Nous sommes vraiment, dans ce château, un trio de femmes nobles à tenter la plume d'un écrivain... Si tu invitais Marsen... Il nous étudierait, nous disséquerait... et nous allongerait sur parchemin. Nous passerions ainsi, à la postérité ; cela contre-balancerait la noblesse d'Empire !

— Il est évident, convint la baronne, calmée, que nous sommes aussi « disparates » que possible ! Mais, quoi que vous en pensiez, je persiste à dire que le fond de nos caractères est le même et que toute la différence vient de la manière dont nous l'exprimons. Etudiez Damienne : d'apparence, physique et morale, elle

ressemble à son père... Pourtant, ce qu'elle peut être « duchesse », quand elle le veut !

— ... Et si belle ! si noble ! ... et ne le sachant pas ! continua pensivement la grand-mère.

Elle allait dire quelque autre chose ; mais la baronne reprenait son ouvrage avec précipitation, pour mettre fin à la conversation intempestive.

Damienne de Franqval d'Elstein faisait son apparition sur la terrasse.

•

— Bonjour, dit-elle, en rejoignant les deux femmes... Je vous souhaiterais de meilleures choses encore si vous n'aviez l'air d'être déjà au comble de la béatitude... Je suis comme vous : la première fois que Justin sert le café sur la terrasse, il me semble qu'il nous ouvre des horizons nouveaux... Vraiment, on revit, lorsque le mois de mai nous permet les longues stations dans le parc.

— Oh ! les longues stations ! ... releva la baronne qui savait être positive à ses heures... je ne te conseille pas de rester au jardin jusqu'au soir.

— Je n'y resterai pas non plus ; je voulais simplement vous tenir compagnie un moment.

Elle attira un fauteuil d'osier tout près de sa grand-mère, prit un crochet, un peloton de laine neigeuse et se mit au travail immédiatement, en personne accoutumée à ne point rester inactive.

Sa grand-mère la regardait, admirative, convenant que sa beauté d'autrefois et celle que possédait actuellement sa fille, ne valaient pas cette beauté-là : à la grâce patricienne de son aïeule, à la majesté de sa mère, Damienne alliait la saine vigueur du baron de Franqval.

Pour la baronne, sa fille restait un être un peu énigmatique ; elle lui reprochait de n'être pas jeune de caractère, faisant sans doute consister la jeunesse en sentiments outrés, tour à tour mélancoliques ou d'une gaieté folle. Et puis, Damienne aimait le monde très modérément ; elle préférait aux soirées obligatoires les intéressantes promenades avec son père, dans cette Alsace qu'elle chérissait ; elle savait rester de longues heures assise auprès de lui, au bord de la rivière, pendant qu'il se livrait au plaisir de la pêche, car elle aimait la forêt, le ruisseau chantant, la paisible vallée... tout ce cadre si fait pour sa beauté et pour son caractère. Elle acceptait l'inévitable séjour à Strasbourg, chaque hiver, parce que sa mère le désirait et qu'elle ne voulait pas la contrarier ; le monde la trouvait charmante, quoiqu'un peu froide, et la baronne lui disait avec dépit :

— A ton âge, le monde « m'emballait » ... Une nouvelle robe me faisait perdre le sommeil.

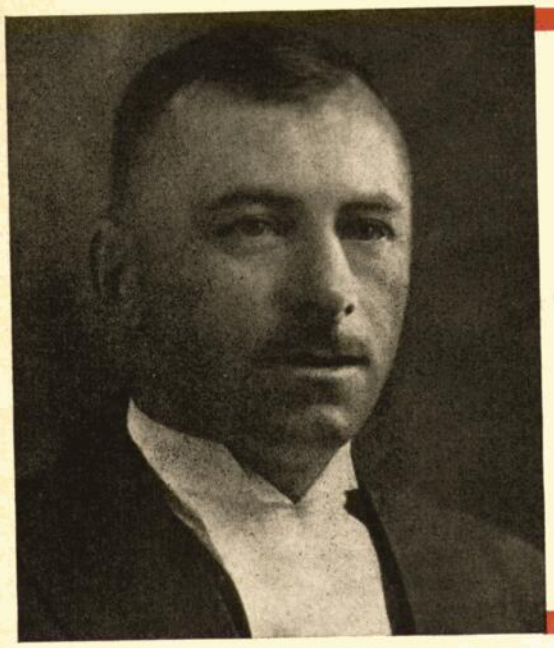
Damienne avouait, avec son beau sourire calme, qu'elle avait toujours dormi comme un enfant, la veille d'un bal, et qu'une robe ne valait vraiment pas la peine de troubler le sommeil.

Le séjour à Strasbourg durait peu, malgré les récriminations de la baronne ; M. de Franqval avait vite la nostalgie de son domaine...

— Je veux y voir toutes les saisons, disait-il.

Et Damienne était complice, heureuse de retrouver son cher Franqval.

[*Lire la suite à la page* 21]



Me Antonio Langlais, c.r., président actuel de l'Institut Canadien.

Utile dulci

L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC

Par Aimé Plamondon

AVANT LONGTEMPS, espérons-le, la Paix refleurira sur le monde ; les nations martyres seront délivrées et les peuples de proie châtiés ; le cuivre, l'acier, l'aluminium, au lieu de se combiner pour former des engins de mort, s'allieront désormais pour ouvrer des machines de vie et de progrès ; enfin l'univers entier respirera avec ivresse l'air de la liberté.

C'est à ce moment, en 1947 pour être précis, que l'Institut Canadien de Québec commémorera solennellement le premier centenaire de sa fondation. Et, ce qui ne manquera pas de conférer un cachet particulier à la célébration, c'est chez lui, dans sa maison et dans ses meubles que l'Institut fêtera cet anniversaire.

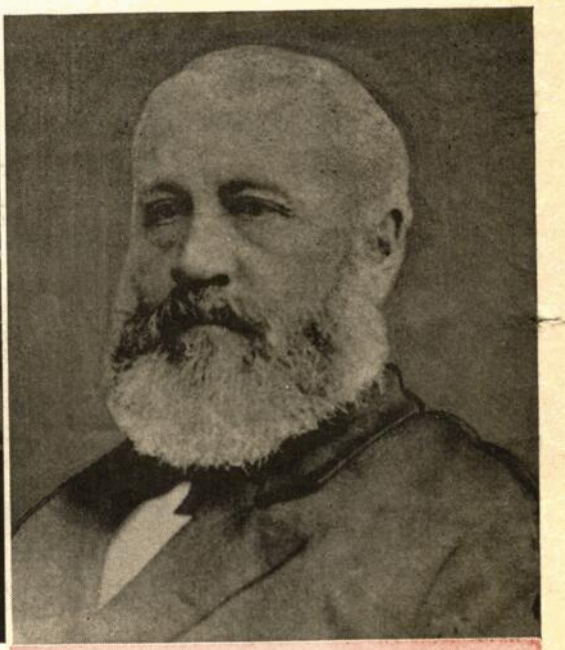
En effet, à ce moment, il y aura déjà trois ans que l'ancien temple protestant connu sous le nom de Wesley Church, à l'angle des rues Dauphine et St-Stanislas, restauré, remodelé et modernisé, grâce aux munificences conjuguées d'un mécène Anglo-canadien, feu le sénateur Webster, du Conseil municipal de la cité de Québec et du Gouvernement provincial, sera devenu la Maison de l'Institut Canadien de Québec. Maison permanente, cette fois, après les demeures transitoires et les logis de fortune, maison qui continuera d'être en quelque sorte un véritable temple dédié par la vieille capitale à la gloire et au progrès des lettres, des arts et des sciences.

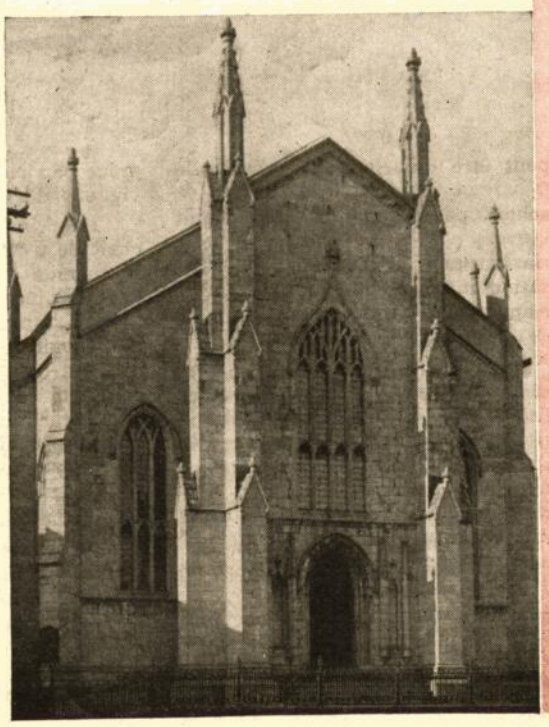
Dans cet imposant édifice de style gothique dit perpendiculaire, aux lignes sobres et harmonieuses, on a installé tout d'abord l'importante bibliothèque de l'Institut avec ses salles de lecture claires, spacieuses et luxueusement aménagées, dont l'une spécialement affectée aux adolescents de la Bibliothèque juvénile, une œuvre particulièrement chère à l'Institut. Puis une autre partie de la bâtisse renferme les bureaux de la direction, de l'administration, ainsi que l'appartement du concierge. Enfin, du vaste hall voûté, agrémenté d'un élégant balcon, qui servait jadis aux assemblées rituelles de la congrégation de l'Eglise réformée, on a fait une splendide salle de concerts et de conférences qui, par l'adjonction prochaine d'une scène équipée à la moderne, constituera bientôt également un coquet théâtre où des troupes choisies pourront représenter occasionnellement les œuvres consacrées des dramaturges anciens et modernes.

Après cette description pourtant sommaire, il est facile d'imaginer avec quelle impatience fébrile les Québécois qui sont depuis toujours de fervents amateurs d'éloquence, de musique et de théâtre, attendent le moment de se donner rendez-vous aux fêtes raffinées de l'esprit qui se dérouleront désormais dans le cadre romantique du nouvel immeuble de leur Institut.

Au cours des cérémonies inaugurales, on rappellera tout probablement aux assistants, jeunes et vieux, les nombreuses étapes parcourues jusqu'aux approches immédiates de son centenaire par l'institution culturelle dont Québec est justement fier. On leur remémorera sans doute les nobles paroles que le premier Président de l'Institut, l'Honorable juge Marc-Aurèle Plamondon, prononçait en 1882, à l'occasion précisément de l'ouverture de nouveaux locaux de la société, au No 57 de la rue de la Fabrique : "Le but des fondateurs de l'Institut Canadien de Québec a été de réveiller et de propager le goût des lettres et des sciences parmi leurs compatriotes, de faire aimer la patrie en faisant mieux connaître son histoire et ses ressources, de travailler en un mot à rendre notre race ce qu'elle doit être ici, la première chez elle." A quoi l'on ajoutera, je présume, cette remarquable profession de foi formulée en la même occasion par le président du temps, M. H.-J.-J.-B. Chouinard : "Nous sommes une société littéraire, vouée au culte de la langue française, consacrant tous ses efforts à populariser, à développer de plus en plus notre littérature franco-canadienne, faisant appel à tous les talents, à tous les dévouements sans leur demander autre chose que du désintéressement dans le travail, du patriotisme dans la volonté, respectant les idées particulières de chacun, n'imposant à tous qu'une seule condition : celle de sauvegarder partout et toujours le pacte d'alliance indestructible scellé dès les premières pages de notre histoire entre nos croyances religieuses et nos aspirations nationales". Ces vérités redites, ces principes directeurs une fois de plus proclamés, on pourra dresser avec une légitime fierté le bilan détaillé des succès remportés, des écueils évités, des difficultés surmontées, des réalisations accomplies, après quoi l'on énuméra les initiatives en cours et les projets d'avenir, le tout constituant un remarquable prologue aux fêtes du proche centenaire.

Dans son allocution officielle, le président actuel de l'Institut, maître Antonin Langlais, C.R., docteur en Droit, professeur à l'Université Laval, ne manquera pas d'exalter le zèle et le dévouement de ses collègues du Conseil d'administration et particulièrement de ses deux collaborateurs les plus immédiats, Messieurs Alphonse Désilets, secrétaire-archiviste et J.-A. Fugère, trésorier. [*Lire la suite page* 64]



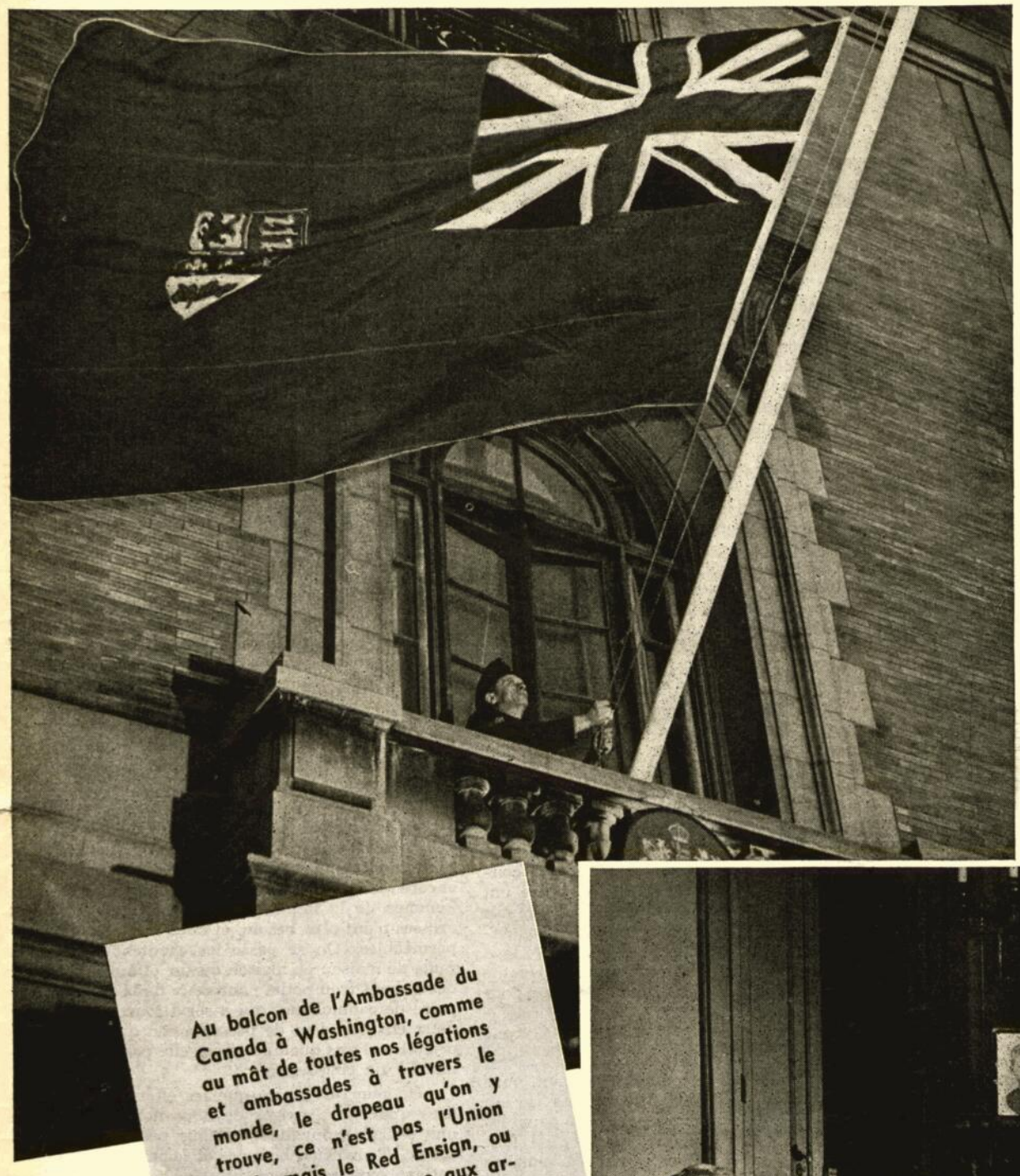


Ci-dessus, à gauche: En 1882, l'immeuble de l'Institut Canadien, au no 57, de la rue de la Fabrique.

Ci-dessus: Le juge M.-A. Plamondon (1823-1900), premier président de l'Institut.

Ci-contre: le nouveau siège de l'Institut Canadien de Québec (ancien Temple Wesley).

LE SEUL PAYS DU MONDE... SANS DRAPEAU



DE TOUS LES PAYS DU MONDE, souverains ou assujettis au régime colonial, il n'en est qu'un qui n'ait pas son propre drapeau, et celui-là, à notre courte honte, c'est le Canada ! Consultez, au mot *pavillon*, tous les dictionnaires et toutes les encyclopédies, anglais, français, américains ou autres, et partout vous y verrez, en guise de drapeau canadien, le Red Ensign aux armes du Canada. Sur l'immeuble du Canada à Londres, sur toutes nos légations et ambassades, flotte ce drapeau, et non pas l'Union Jack. C'est-à-dire que nous avons un drapeau pour l'étranger et que, pour nous-mêmes, au pays, le seul drapeau officiellement reconnu est un drapeau étranger, l'Union Jack. Il y a là quelque chose d'absolument baroque et de si incompréhensible que c'est à se demander si nous n'avons pas perdu la raison. Cette situation invraisemblable, nous la devons au complexe colonial de nos compatriotes anglo-canadiens pour qui le Canada, comme nation souveraine, est une plaisanterie. Mais il y a de l'espoir ! Le premier ministre du Canada, M. King, a lui-même imposé le Red Ensign à la Conférence de Québec et c'est ce drapeau qui remplace aujourd'hui l'Union Jack à la tête de tous nos régiments canadiens, en France et en Italie. En tout cas, le principe d'un drapeau canadien est accepté. C'est déjà quelque chose, c'est déjà énorme . . . Une fois que nous nous serons tous entendus sur le drapeau, nous ferons accepter par les Chambres notre hymne national. Sans un drapeau commun, sans le même hymne national pour tous, il n'y a pas d'unité canadienne possible.

Au balcon de l'Ambassade du Canada à Washington, comme au mât de toutes nos légations et ambassades à travers le monde, le drapeau qu'on y trouve, ce n'est pas l'Union Jack, mais le Red Ensign, ou pavillon de commerce aux armes du Canada. A droite, notre ambassadeur à Washington et sa petite-fille. Les Canadiens sont loin de s'entendre sur le choix d'un drapeau canadien, mais tous, à l'exception des jingoes, veulent enfin d'un drapeau canadien distinctif. (Photos de l'Information canadienne.)

Fichues comme quatre sous... Et fières de l'être

Aujourd'hui, les femmes anglaises s'habillent pour le travail et l'économie, et non pas pour l'élégance. — Jambes nues et semelles de bois.

Par Phyllis Lovell

UN CHANDAIL de laine blanche que portait autrefois le chef de famille servit à sa femme pendant les jours du "blitz" lorsqu'elle dormait tout habillée, prête à saisir ses enfants et à se précipiter en dehors d'une maison bombardée. Un peu plus tard, lorsque les bombardiers cessèrent de venir aussi régulièrement, elle détricota le chandail et en refit un manteau pour son fils. Plus tard encore, lorsque le manteau devint trop petit, elle le détricota de nouveau et en refit des vêtements pour le dernier-né.

C'est là une des choses que nous avons apprises en Angleterre pendant nos quatre années de guerre. Tout est précieux et il ne faut rien gâcher. Les transports maritimes sont essentiels aux besoins de la guerre et rien de ce qui n'est pas essentiel ne doit entrer dans notre vie. Les vêtements sont très sévèrement rationnés, mais nous essayons d'économiser encore davantage. C'est pourquoi, aujourd'hui, nos vêtements sont usés, reprisés et rapiécés, et il est fort probable qu'ils le seront encore davantage. C'est aussi pourquoi nous avons adopté certains changements dans notre façon de nous habiller, en particulier les femmes.

Il y a quatre ans, les femmes portaient de fins bas de soie, des souliers à hauts talons et des chapeaux qui, s'ils n'étaient pas toujours seyants, étaient ce qu'il y avait de dernier cri. Maintenant, nos bas sont solides et épais et nous les gardons pour l'hiver, lorsqu'on en a besoin pour se protéger du froid. Pendant l'été. nous allons jambes et tête nues. Les chapeaux aux formes bizarres que contenaient nos armoires au début de la guerre ont été employés à d'autres usages ou sont usés depuis longtemps. Lorsque le vent est trop froid, nous enroulons une écharpe en turban autour de notre tête, ou nous mettons un de ces petits bonnets comme ceux que nous tricotions pour nos enfants, pour leur tenir les oreilles au chaud.

Les hauts talons inutiles ont disparu

Les hauts talons ont disparu. Maintenant, nous avons des semelles de bois à nos souliers car on manque de cuir. Ce qu'il en reste est pour les forces armées et pour les enfants. Ce qu'il faut aux femmes, ce sont des souliers plats à semelles de bois, car nous passons de longues heures debout à notre travail. Nous marchons chaque fois que nous le pouvons pour économiser le transport et des talons hauts seraient fatigants et inutiles.

Il faut que nos vêtements soient adaptés à notre travail, car le travail est ce qu'il y a de plus important. Aujourd'hui, toutes les femmes de 16 à 50 ans sont mobilisées pour faire n'importe quel travail pour lequel l'Etat a besoin de leurs services : usine, magasin, bureau ou armée auxiliaire. Seule la mère de jeunes enfants est exemptée de cette mobilisation. Cependant, même parmi ces dernières, presque toutes contribuent à l'effort de guerre en travaillant quelques heures dans une usine ou en servant volontairement dans une cantine, en cousant des vêtements pour les enfants des régions bombardées, en tricotant et en raccommodant des vêtements pour les soldats.

Maintenant, nous avons peu de temps ou d'occasions pour la danse ou le théâtre. Nous avons raccourci nos robes du soir pour en faire des vêtements plus pratiques ; nous avons appris à faire de deux robes usées ou déchirées une seule robe pratique et présentable. Les toilettes du matin et de l'après-midi se sont fusionnées pour ne faire qu'un seul vêtement. A l'usine, on les remplace ou on les recouvre par des salopettes. Le soir, lorsque nous sommes de piquet d'incendie sur un toit, nous mettons un vieux pantalon de notre mari ou de notre frère.

Pantalons transformés en robes

On peut aussi accommoder ces pantalons à d'autres sauces. Pour certains travaux, il est plus pratique de les porter tels quels ; mais nous préférons encore les jupes si nous pouvons nous en procurer. Nous avons découvert qu'en décousant soigneusement un pantalon et en le recoupant, on peut en faire une jupe bien chaude, soit pour nous-mêmes, soit pour une de nos filles, ou encore, en coupant les jambes et en resserrant la ceinture, des culottes courtes pour un de nos fils.

Notre climat froid et humide peut gêner l'effort de guerre si nous attrapons un rhume ou la grippe. Il est par conséquent absolument nécessaire d'avoir de bonnes chaussures et de se protéger contre les intempéries, car même les plus petites indispositions retardent la victoire. Cependant, il n'est plus possible d'obtenir le caoutchouc dont on fait les imperméables et les bottes ou chaussures caoutchoutées. On récupère les moindres objets de caoutchouc pour en refaire un des produits les plus essentiels pour un pays en guerre, les pneus.

Nous pouvons nous protéger les pieds avec nos galoches. Mais lorsque nos vieux imperméables sont trop vieux pour pouvoir servir, nous avons encore une fois recours aux vêtements dont les hommes de la famille qui servent dans les forces armées n'ont plus besoin, et nous mettons leurs imperméables. On se passe les caoutchoucs des enfants de maison en maison au fur et à mesure qu'ils deviennent trop petits pour ceux de la famille. Une paire de caoutchoucs qui a servi tour à tour à mes deux enfants vient de passer à son quatrième propriétaire. Dans quelques mois, elle passera certainement à un cinquième.

On pourrait croire que les efforts et les sacrifices que l'on a exigés de nous nous ont redonné une énergie nouvelle que nous possédions sans le savoir. Tous ceux, hommes et femmes, qui ne combattent pas travaillent jusqu'à la limite de leurs forces. Au retour de leur journée de travail, les hommes vont servir dans la Garde Metropolitaine ou dans les services de la Défense Passive ; les femmes vont dans les postes de secours, les cantines, la défense passive ou les piquets d'incendie. Malgré cela, elles trouvent encore le temps de faire tout le raccommodage nécessaire et d'utiliser tous les bouts de laine et d'étoffe qui restaient des jours meilleurs pour en faire des vêtements chauds.

Chapeaux transformés en pantoufles

On a vidé le sac qui contenait tous les vieux bouts de laine pour le raccommodage. Nous avons fabriqué des gants avec des morceaux de différentes couleurs, des chandails à rayures pour utiliser les bouts de laine et des couvertures pour le berceau du bébé avec ce qui restait. La grosse laine à tricoter est plus utile transformée en pantoufles qu'en tapis qui ne sont pas absolument nécessaires. On peut même couper en lamelles un vieux chapeau de feutre. Avec ces bandes nous faisons des pantoufles au crochet qui sont à la fois chaudes et reposantes pour nos pieds fatigués. Les gants de cuir déchirés peuvent servir [*Lire la suite page* 53]

Tu veux que je t'aide, maman?

Par Mme Rosario Lavallee

TU VEUX que je t'aide, maman ?

— Mais oui, petite mère serait très contente si son grand garçon allait déposer les verres sur la table, dans le boudoir.

Et la maman fait confiance à Antoine qui transporte ensuite avec une lenteur prudente le gros pot de limonade. Andrée ne manque pas de bonne volonté non plus, mais elle ne sait pas encore comment s'y prendre pour mettre les pailles noires dans les grands verres à carreaux jaunes et puis... la chaleur est tellement accablante aujourd'hui !

Le meilleur moyen d'apprendre à faire quelque chose, n'est-ce pas de le faire soi-même ? Les fillettes des cordons bleus ne naissent pas cuisinières et le marmot du jardinier qui trottine entre les rangées de choux-fleurs et les touffes de rhubarbe ne connaît encore de l'art de cultiver la terre que le plaisir d'arracher les merveilles du jardin, avant même qu'elles arrivent à maturité.

"Un homme qui ne sait pas se servir de ses mains est un illettré physique" a-t-on dit. Aussi, n'est-ce pas pour les mamans de la formation bien comprise que de laisser leurs petits enfants entreprendre des tâches à la mesure de leurs capacités, les louant de leurs efforts, même lorsque le succès se fait attendre.

Aujourd'hui, ce bambin de trois ans à la mine réjouie va chercher le lait à la porte, serre ses jouets dans le placard, lace ses souliers ; il prend en somme, sans s'en rendre compte, le pli de l'effort joyeux. Au fur et à mesure qu'il réussit à vaincre une difficulté nouvelle, sa personnalité s'enrichit. Bientôt, de son plein gré, il aidera à mettre la table, répondra au téléphone, prendra soin du chat, et que sais-je encore ?

La vie de famille devient impossible, si chaque membre n'assume pas courageusement son rôle pour aider la maman dans sa lourde tâche de tenir le foyer propre, confortable et gai. Même les petits garçons doivent apprendre à faire leur part dans la maison, à enlever leurs claques avant d'entrer, à poser un bouton à leur veston, à préparer leur boîte à lunch. Le meilleur service que vous puissiez rendre à votre enfant, c'est encore de lui montrer à se servir lui-même.

Il ne faudrait pas toutefois abuser de la bonne volonté des enfants et prendre égoïstement tous les loisirs que leur laissent leurs études, pour les charger de travaux trop fatigants et trop nombreux pour des êtres en croissance.

Les jeunes écoliers que les besoins pécuniaires poussent à travailler régulièrement, entre leurs heures de classe, à des besognes qui dépassent leurs forces physiques sont des êtres dignes de commisération. C'est en vain qu'ils grillent cigarette sur cigarette pour faire leurs hommes et comme compensation aux joies simples des enfants de leur âge, lesquels ont le bonheur de vivre pleinement leur vie d'enfants.

NOTRE COURRIER

Q. — (1) Quand je pèle des pommes de terre, mon enfant m'en demande qu'il mange crues, ainsi. Dois-je lui en donner ?

(2) Le plus vieux de mes enfants n'a pas deux ans. Depuis longtemps ses ongles se dédoublent terriblement ; à plusieurs doigts, il y a deux et trois épaisseurs d'enlevées. Est-ce un manque de calcium ? Que dois-je faire ?

LA MÊME.

R. — *J'ai soumis vos deux questions ci-dessus à un pédiâtre. Voici ce qu'il a répondu :* —

(1) Pommes de terre crues — *Il n'y a aucun inconvénient en soi qu'un enfant de 2 ans grignote quelques morceaux d'une pomme de terre crue, à tous les jours ; c'est un bon exercice pour les dents et les gencives. Il faut songer également que la pomme de terre crue est une bonne source de vitamine C. Toutefois, si l'enfant est un mauvais mangeur à l'heure des repas et refuse des aliments essentiels, il vaut mieux ne rien lui donner entre les repas ou immédiatement avant les repas, que ce soit des pommes de terre ou autres choses.*

(2) Troubles unguéaux — *Les troubles des ongles sont très nombreux et constituent un chapitre important en médecine. Il est impossible à la simple lecture de la description donnée ci-dessus de conclure qu'il s'agit de telle ou telle maladie des ongles. Seul un spécialiste de la peau pourrait donner une réponse exacte à cette question, après avoir fait un examen général de l'enfant et de ses ongles en particulier.*

Des ongles qui se dédoublent peuvent se voir par exemple au cours du diabète, de la syphilis ou dans certaines maladies du système nerveux. L'eczéma des ongles peut également causer des troubles semblables. Parfois la desquamation lamellaire des ongles se rencontre chez l'enfant sans aucune cause apparente.

Une déficience en calcium ne peut affecter les ongles d'une façon appréciable. Par contre, si l'organisme manque de soufre, les ongles deviennent cassants. L'orge mondé, l'œuf, les fèves sont des sources abondantes de soufre.

Q. — Je voudrais me faire aimer de mes enfants, mais aussi me faire obéir et leur inspirer confiance ; en un mot, je voudrais être une vraie mère pour eux. Que me conseillez-vous ?

UNE JEUNE MAMAN.

R. — Pour vous faire aimer de vos enfants, *donnez-leur des preuves de votre propre amour en vous intéressant à eux, en essayant de les comprendre et de satisfaire leurs besoins. A certaines heures, retardez un peu vos nombreux travaux pour partager leurs jeux, pour leur faire raconter leurs prouesses... ou ce qu'ils croient telles, et leurs réalisations. Sachez les louanger à bon escient. Si en plus, vous leur organisez quelques excursions durant la belle saison et leur racontez des histoires merveilleuses par certains dimanches pluvieux, vous mériterez l'affection de vos enfants. Ne mettez pas toutes les "ma tante" au courant de leurs étourderies et ne vous moquez pas de leurs bévues.*

[*Lire la suite page 53*]

La vie de famille devient impossible, si chaque membre n'assume pas courageusement son rôle pour aider la maman dans sa lourde tâche de tenir le foyer propre, confortable et gai. Même les petits garçons doivent apprendre à faire leur part dans la maison, à enlever leurs claques avant d'entrer, à poser un bouton à leur veston, à préparer leur boîte à lunch. Le meilleur service que vous puissiez rendre à votre enfant, c'est encore de lui montrer à se servir lui-même.

Photo
La Revue Populaire

MENUS DE TOUTE UNE SEMAINE

Par Mme Rose Lacroix

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, DU SAMEDI et du FILM.

Mes chères lectrices,

Les menus de toute une semaine que je vous offre ce mois-ci vous plairont, j'en suis certaine. Ils sont simples d'exécution, rationnels et économiques.

Je n'ai pas indiqué les déjeuners. Chacune peut les organiser à sa guise et suivant les goûts de ses gens. N'oubliez pas que les céréales complètes : gruau d'avoine, blé soufflé, filamenté, servies avec lait et crème doivent être à l'honneur ainsi que les fruits frais : oranges, pamplemousses, pommes, prunes, raisins, jus de tomates. Les breuvages peuvent varier entre le lait nature, le café ou le chocolat crémeux. Ce dernier devrait être servi aux enfants surtout, sans compter qu'il est excellent pour les adultes. "Le Menu du Jour" dont vous avez sûrement vu l'annonce dans la revue contient 240 menus et recettes. Vous pouvez vous le procurer au prix de $1.00 en venant le chercher vous-même ou $1.10 par la poste, payable en bon de poste seulement, à Madame Rose Lacroix, 461 est, rue Sherbrooke, Montréal.

Dimanche

DINER

Potage julienne
Rosbif à l'anglaise
Jardinière de légumes
Laitue et tomates à la vinaigrette
Pêches au four

POTAGE JULIENNE

1 *tasse de chou* — 1 *tasse de carottes*
1 *tasse de céleri*
1 *tasse de navets* — 2 *pintes de bouillon de viande*

Faire chauffer le bouillon et y mettre cuire tous les légumes taillés en minces filets ; c'est ce qui caractérise le potage à la julienne. On peut à volonté changer les légumes. La cuisson doit durer de 1 heure à 1½ heure. On reconnaît que le potage est à point lorsque tous les légumes sont intimement mélangés au bouillon. Un potage aux légumes est toujours meilleur quand on peut le laisser reposer au moins 1 heure avant de le servir. Il faut alors le réchauffer.

ROSBIF A L'ANGLAISE

Choisir un morceau de bœuf de 5 à 6 livres dans les côtes ou l'aloyau. L'essuyer ou le gratter mais éviter de le laver et mettre sur un gril dans une lèchefrite non couverte. Couvrir la pièce de viande de petits morceaux de suif et faire cuire dans un four de 300° F. 20 minutes à la livre ; ainsi, un rôti de 6 livres exige 2 heures de cuisson. A ce degré, il n'est pas nécessaire d'arroser la viande car elle ne sèche pas et reste juteuse et tendre. Après 1 heure de cuisson, on peut ajouter au fond de la lèchefrite 1 oignon émincé, quelques feuilles de céleri, 1 carotte et ½ tasse d'eau chaude, du sel et du poivre pour obtenir une belle sauce. Si le rôti reste ½ heure dans un four éteint, il s'améliore. Tous les grands chefs recommandent cette méthode. Ce qu'il faut éviter surtout, c'est de ne pas l'exposer à l'air libre au sortir du four, il se fait de l'évaporation qui assèche la viande.

JARDINIERE DE LEGUMES

1 *chou-fleur*
2 *carottes* — 2 *tasses de fèves en gousses*
6 *pommes de terre*

Faire cuire le chou-fleur dans l'eau bouillante salée 10 à 12 minutes, juste assez pour l'attendrir. Cuire également les carottes et les petites fèves, ainsi que les pommes de terre. Mettre le tout dans un grand plat, arroser de beurre fondu et servir avec le rosbif.

LAITUE ET TOMATES A LA VINAIGRETTE

6 *feuilles de laitue*
3 *tomates fraîches* — ¼ *de tasse d'huile*
2 *c. à tb. de vinaigre ou le jus d'un citron*
½ *c. à thé de sel* — ¼ *de c. à thé de poivre*
2 *c. à tb. de persil frais haché*

Trancher les tomates, les mettre sur les feuilles de laitue, arroser avec la vinaigrette et saupoudrer de persil frais.

PECHES AU FOUR

Peler les pêches après les avoir ébouillantées, séparer en deux, retirer le noyau, placer dans un plat en pyrex la partie ronde en bas, mettre dans chaque cavité ½ c. à thé de miel et un peu de jus de citron. Laisser cuire au four de 350° F. jusqu'à ce qu'elles soient tendres 15 à 20 minutes. D'autre part, battre 2 blancs d'œufs fermes et y ajouter 4 c. à tb. de sucre. Déposer en garniture sur les pêches et faire dorer à four doux 300° F. ½ heure.

SOUPER

Jus de tomates
Tranches de rosbif froid
Salade de tomates et de concombres
Gâteau éponge
Confiture aux fraises

SALADE DE TOMATES ET DE CONCOMBRES

3 *tomates*
1 *concombre* — *persil frais*

Séparer des tomates en 2 sur la hauteur et faire sur le côté rond, des incisions ; insérer des tranches de concombres, saupoudrer de persil frais et servir sur de belles feuilles de laitue. Accompagner de mayonnaise.

GATEAU EPONGE

2 *œufs* — 1 *tasse de sucre*
¼ *de tasse d'eau froide*
1½ *tasse de farine* — 2 *c. à thé de poudre à pâte*
¼ *de c. à thé de sel*

Battre les œufs dans un bol jusqu'à ce qu'ils soient bien mousseux. Ajouter le sucre graduellement puis l'eau froide. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau 2 fois avec la poudre et le sel. Incorporer au mélange œufs et sucre, verser dans un moule beurré au fond seulement et faire cuire à 325° F. 35 à 40 minutes. Vers la fin de la cuisson, quand le gâteau est bien levé, augmenter la chaleur à 350° F. Renverser le moule au sortir du four et attendre qu'il soit refroidi pour le démouler. Servir avec confitures aux fraises.

Lundi

DINER

Boeuf au macaroni
Purée de navets et de pommes de terre
Salade de saison
Bagatelle à la crème d'érable

BŒUF AU MACARONI

2 *c. à tb. de graisse de rôti*
1 *oignon moyen* — *desserte de rosbif*
2 *tasses de macaroni cuit*
2 *c. à tb. de marinade aux tomates ou de sauce piquante*

Faire chauffer de la graisse du rosbif d'hier ou autre graisse et y faire revenir un oignon moyen émincé 10 minutes. Ajouter la desserte du rosbif coupée en filets avec des ciseaux puis le macaroni préalablement cuit et égoutté. Ajouter la marinade ou la sauce piquante et laisser mijoter le tout ½ heure.

PUREE DE NAVETS ET DE POMMES DE TERRE

½ *navet*
6 *pommes de terre* — 2 *c. à tb. de graisse*
½ *oignon*
½ *tasse d'eau chaude* — 1 *c. à thé de sel*
½ *tasse de lait riche*

Peler et couper le navet en petits dés ainsi que les pommes de terre. Faire chauffer la graisse dans une casserole et y faire frire l'oignon haché finement, y ajouter les légumes et l'eau chaude. Laisser cuire doucement jusqu'à ce que le tout soit tendre. Passer en purée ou écraser à l'aide d'un pilon, y ajouter le lait et battre jusqu'à ce que la purée soit légère. Il sera peut-être nécessaire d'ajouter un peu de lait. Servir aussitôt.

BAGATELLE A LA CREME D'ERABLE

½ *tasse de cassonade*
2 *c. à tb. de farine* — 1 *tasse de sirop d'érable*
1 *tasse de crème*

Mettre le sirop et la cassonade dans une casserole avec la farine et la crème. Faire cuire jusqu'à 230° F. ou jusqu'à obtention de sauce épaisse. Couper en tranches minces le gâteau éponge d'hier et couvrir de sauce. Ajouter un autre rang de gâteau puis le reste de la sauce. Laisser refroidir dans une glacière si possible pour servir très froid.

•

SOUPER

Crème de laitue
Salade de pommes de terre
Muffins de blé entier au miel
Marmelade de framboises

CREME DE LAITUE

1 *pied de laitue* — 1 *c. à tb. de graisse*
1 *oignon émincé*
4 *tasses d'eau* — 2 *tasses de lait*
2 *c. à tb. de farine*

Hacher finement la laitue. Faire revenir l'oignon émincé dans la graisse chaude, ajouter la laitue et l'eau et faire cuire ½ heure. Ajouter le lait au premier bouillon, lier avec la farine délayée avec un peu d'eau froide. Laisser bouillir 10 minutes, bien assaisonner et servir avec des croûtons.

SALADE DE POMMES DE TERRE

2 *tasses de pommes de terre cuites et coupées en dés*
1 *c. à tb. d'oignon râpé*
1 *tasse de céleri ou de chou coupé en filets*
1 *tasse de fèves en gousses taillées en cubes*
¼ *de tasse de vinaigrette*
½ *tasse de mayonnaise*

Préparer les légumes et faire mariner dans la vinaigrette. Servir très froid sur de belles feuilles de laitue croquante, garnir de mayonnaise et de betteraves marinées.

MUFFINS DE BLE ENTIER AU MIEL

1 *tasse de lait chaud*
1 *c. à tb. de graisse* — 3 *c. à tb. de miel*
1½ *c. à thé de sel*
1 *carré de levure* — 2½ *tasses de farine de blé entier*

Faire chauffer le lait et en réserver ¼ de tasse pour faire dissoudre la levure. [*Lire la suite page* 33]

La soupe qui "va avec tout" aide la maman à satisfaire tout le monde

Il n est pas étonnant qu'une mère n'ait que des mots d'éloge pour une soupe comme celle-là. Elle s'efforce naturellement à satisfaire toute la famille et, en même temps, elle veut s'assurer que les repas soient nourrissants. Et, dans une situation semblable, la Soupe aux Tomates Campbell's est véritablement une aide pour la maman !

La famille en raffole — et pourquoi pas, cette soupe est faite avec les meilleures tomates au monde, liée avec art et assaisonnée à la perfection. Et tout le monde se porte bien, car les experts en matière d'alimentation disent qu'il faut des "tomates pour la santé." Régalez-vous souvent d'une soupe aux tomates — elle contribue à rendre n'importe quel repas plus appétissant.

Soupe aux Tomates *Campbell's*

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S AU CANADA

Fillettes et petits garçons
S'amusent tous sur le gazon,
Mais moi, dont la santé deborde,
Tout l'été, je saute à la corde!

LE LUNCH est l'occasion rêvée pour une soupe crème de tomates, faite en y ajoutant du lait au lieu de l'eau. Elle est exquise — et nourrissante pour les journées très occupées.

UN SOUPER avec une soupe aux tomates très chaude — car la mère sait que la famille en raffole, et qu'avec cette soupe un repas léger devient plus copieux.

AU DÎNER, les gens disent qu'une soupe aux tomates orne une table avec autant d'art que des fleurs. Un moyen merveilleux de commencer un repas.

POUR LA CANTINE — Souvent, le thermos se remplit d'une riche soupe crème de tomates. Un travailleur a besoin d'un mets chaud et nourrissant pour le tenir en forme.

UNE SAUCE TOMATE ÉPAISSE rehausse les restes. Faites chauffer la Soupe aux Tomates Campbell's telle qu'elle sort de la boîte — c'est très facile.

"Vous pouvez me bousculer à votre goût!"

L'ennemi est-il à portée de tir . . . le canon Oerlikon en aura raison! Ne vous gênez pas pour bousculer ce canon, car c'est précisément pour cela qu'il est là. Merveille de maniabilité, son feu mortel peut être dirigé en tout sens. Ces canons de marine sont produits au Canada pour le service au bout des mers aussi bien que dans les eaux métropolitaines. Ici, à la General Motors, la victoire est notre affaire; le soin et la précision notre devise dans la fabrication des affûts de ces pièces de bord.

GM
GENERAL MOTORS

CHEVROLET · PONTIAC · OLDSMOBILE · BUICK · CADILLAC · CAMIONS CHEVROLET ET GMC

LE COUP D'AILE

[*Suite de la page* 13]

II — VEILLEE

LA LAMPE faisait, autour de la table, un immense halo de pénombre rosée ; au centre, couronnant les têtes inclinées, la lumière éclatait, brutale ; les rides de la marquise s'accentuaient, les traits hautains de sa fille paraissaient plus durs... Seule, la beauté de Damienne gagnait à l'éblouissante clarté ; son teint laiteux devenait transparent et, sur sa joue, les longs cils noirs faisaient une ombre douce ; à chacun de ses légers mouvements, la gamme des ors brillait dans ses cheveux, et son profil ressortait net, comme un profil de médaille, sur le fond de la pièce que la lumière n'atteignait pas.

Le baron de Franqval regardait sa fille.

Sans se douter de la contemplation paternelle, Damienne poursuivait son travail délicat ; elle avait entrepris d'enluminer un missel, pour le mariage d'une de ses amies, et ce travail convenait à son caractère, car elle était patiente, minutieuse, très artiste, sans qu'elle éprouvât cependant le besoin de produire quelque tableautin ou aquarelle, pour le seul plaisir de l'amour-propre.

— Ma pauvre Damienne, dit tout à coup la baronne, tu te fatigues les yeux en pure perte ; si tu crois que ton amie appréciera ce travail fastidieux !... Un cadeau de mariage doit être très apparent, éblouissant à première vue... Ton missel coûterait son pesant d'or qu'il ne vaudrait pas, pour Arlette, la moindre des statuettes de bronze !

— C'est à « l'amie » seule que je fais ce cadeau, expliqua la jeune fille ; je travaille en songeant à elle, et chaque coup de pinceau est un peu de ma pensée...

— L'idée me paraît très jolie, remarqua le baron qui ne résistait jamais à la tentation de défendre sa fille.

Sa défense tombait mal.

— A propos d'idée, Lancelot, demanda la baronne Hilda, avez-vous suivi le conseil que je vous avais donné ?

M. de Franqval joua mal l'étonnement :

— Le conseil... Quel conseil ?

Sa fille abandonnait son travail et, pensive, elle eut l'air d'attendre un quelque chose qui devait fatalement se produire. La vieille marquise soupira, comme chaque fois qu'une discussion se préparait ; consciente de l'ostracisme de sa fille et ne voulant pas la blâmer devant son gendre qu'elle approuvait tout bas, elle avait pris l'habitude de garder un silence prudent.

La baronne s'impatienta :

— Le conseil de louer enfin *la Claudette*, puisque vous vous refusez à la vendre.

— La vendre ! A quoi pensez-vous là, ma chère ?... Une maison qui a tout un passé de gloire !

— Un bien jeune passé !

— En effet ! C'était hier... Nous en vibrons encore.

Damienne eut, pour son père, un sourire discret. Quand il parlait ainsi, elle ne pouvait s'empêcher d'être fière de lui ; elle aussi savait vibrer à ce passé qu'il venait d'évoquer ; tout ce qu'il pensait, elle le pensait ; tout ce qu'il aimait, elle l'aimait d'instinct.

Et l'extérieur du baron de Franqval était en concordance avec ses sentiments intérieurs : grand, mince, élégant, il possédait une rare vigueur, en dépit de sa taille élancée ; il avait gardé un visage extrêmement jeune, bien que ses cheveux abondants fussent d'un blanc de neige comme aussi sa fine moustache et sa barbe taillée en pointe ; on l'eût pris pour un colonel en retraite, n'eût été l'affabilité de son regard et la tranquillité de son geste qui démentaient l'habitude du commandement. Il avait deux passions sur la terre : sa fille et la pêche ; il s'accusait de l'une et s'excusait de l'autre, sans que ces défenses différentes lui eussent valu l'indulgence de sa femme. Derrière les sentiments avoués, il en avait d'autres qu'il savait taire, pour ne pas les jeter en pâture à l'incompréhension humaine, et il aurait pu écrire sur le fronton de son château : « Dieu, l'Alsace et l'Empereur ! »

Parler de vendre *la Claudette*, c'était tailler à vif dans ses plus beaux souvenirs : *la Claudette*, c'était le « bâton de maréchal » du premier baron de Franqval...

— J'aimerais mieux vendre le château ! s'exclama-t-il, comme en se parlant à lui-même.

— Et nous irions tous habiter *la Claudette*... Ce serait délicieux ! Une chaumière et un cœur !... Voyons, Lancelot, parlons de façon sensée ; si vous êtes décidé à la location...

— Pardon !... J'ai dit que je louerais quand j'aurai trouvé quelqu'un à ma convenance.

— Un Bonapartiste enragé ?

Le baron haussa les épaules :

— Un homme qui respecterait mes idées, tout simplement !... Je regrette assez de ne pouvoir habiter *la Claudette* qui est, en somme, le berceau de la famille, sans aller encore l'abandonner au premier venu. D'ailleurs, je ne comprends pas votre insistance à vouloir louer ; nous ne sommes tout de même pas à court d'argent, pour nous jeter sur *la Claudette* comme sur le dernier morceau de pain !

Mme de Franqval surprit un regard d'entente entre le père et la fille ; son sourire se fit ironique, tandis qu'elle répondait :

— Là n'est pas la question... Je désire que la propriété soit louée, pour vous éviter, à vous et à Damienne, de trop fréquentes escapades. S'il vous plaît d'aller jouer au paysan à *la Claudette*, c'est votre affaire ; par contre, je ne veux pas que Damienne déserte le château et ses occupations journalières, pour s'enterrer dans une maison inhabitée dont l'humidité malsaine risque de lui faire attraper des rhumatismes pour le restant de ses jours.

Damienne reprenait ses enluminures; sa mère avait raison ; le silence était préférable à la discussion vaine. Et la jeune fille revoyait ce que la baronne taxait d'escapades : les longues stations dans la vieille maison, le raccommodage et la préparation des engins de pêche, les collations joyeuses prises sur le pouce, le poêle qui fumait, la vaisselle de fortune... Que de fois le baron avait dit, non sans quelque malice :

— Hein ! petite... Si ta mère nous voyait !

Si la baronne ne l'avait pas vu, elle avait fini par le savoir, et le même chagrin s'emparait du père et de la fille, avec les souvenirs qui revivaient. On pouvait louer *la Claudette*... Qu'y ferait-on, « maintenant que maman savait » ?...

« Je ne crois pas que Damienne courait un risque quelconque en séjournant à *la Claudette* : cette petite est bâtie à chaux et à sable ; elle est comme moi, d'ailleurs. »

Un peu de rancune perçait dans le ton de M. de Franqval, parce qu'il ne

"— cette Seule Crème Intégrale me suffit ! "

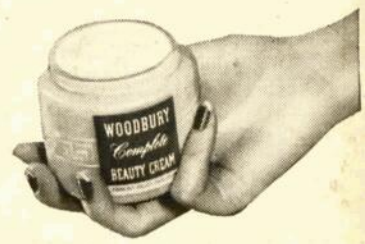
. . . dit Deanna Durbin

Elle fait des bandages pour les blessés, chante à la Cantine, vend des bons de guerre. Mais ni ce travail, ni l'écran ne ternissent son charme printanier. Deanna Durbin l'explique : "Grâce à la Crème Inétgrale Woodbury, ma peau reçoit des soins *complets* — en *quelques secondes.*"

DEANNA DURBIN, VEDETTE AVEC GENE KELLY DANS "CHRISTMAS HOLIDAY" (UNIVERSAL)

Oui cette seule crème veloutée *vous* suffira pour donner à *votre* peau la perfection de teint des vedettes. La Crème Intégrale Woodbury fait tant : *Nettoie. Adoucit et lisse. Tient la poudre. Aide à corriger la sécheresse, les petites rides fines.* Et *Stéricine, ingrédient exclusif, purifie constamment la crème* en pot, *protégeant ainsi le teint des flétrissures causées par les germes de poussière.*

Toujours au coucher, prenez le Masque Nocturne des vedettes: Nettoyez avec la Crème Intégrale Woodbury — puis remettez-en pour la nuit; elle adoucit. Servez-vous-en aussi de jour.
Pots de crème 25c., 50c.



CRÈME INTÉGRALE Woodbury

S'APPELAIT JADIS "COLD CREAM". NETTOIE A FOND ET FAIT BIEN PLUS ENCORE

Achetez chaque semaine, chez votre pharmacien, des timbres d'épargne de guerre.

VOTRE SOURIRE EST APPLAUDI

Quand vos gencives reçoivent le traitement spécial Ipana

Gare à la "teinte rosâtre sur votre brosse à dent" . . . conservez fermes vos gencives et brillantes vos dents grâce à

IPANA ET AU MASSAGE

UN SOURIRE éclatant vous rend populaire dans tous les milieux. Protégez votre sourire et donnez à vos gencives, aussi bien qu'à vos dents, le traitement spécial Ipana !

La nourriture molle et trop cuite que nous mangeons prive souvent nos gencives de l'exercice qu'elles requièrent. Elles tendent à devenir flasques, sensibles — et quelquefois même une teinte rosâtre révélatrice apparaît sur les soies de votre brosse à dents.

Dès que vous remarquerez cette teinte rosâtre, consultez sans délai votre dentiste. Il vous dira peut-être que vos gencives sont paresseuses — qu'elles sont flasques par suite du manque d'exercices. Et, à l'instar de milliers d'autres dentistes, il vous suggérera probablement d'employer Ipana et de masser vos gencives régulièrement.

La pâte dentifrice Ipana a été spécialement étudiée non seulement pour nettoyer parfaitement vos dents mais aussi, lorsqu'employée avec le massage, pour aider vos gencives. Chaque fois que vous brosserez vos dents, profitez-en pour masser vos gencives avec un peu d'Ipana. Notez ce picotement fortifiant, indice que la circulation est activée dans les gencives — ce qui contribue à leur santé et à leur fermeté. Et, avec des gencives fermes et saines, vous aurez bientôt des dents plus brillantes et un sourire plus éclatant.

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada

LA PÂTE DENTIFRICE IPANA

Votre pharmacien consacrera le mois de septembre à la vente de Timbres d'Epargne de Guerre — aidez-le à aider le Canada. Achetez des Timbres d'Epargne de Guerre chaque fois que vous entrerez chez lui.

pouvait se faire à l'idée que la baronne les avait surveillés comme des enfants, et il s'efforça de prendre un air dégagé pour décider :

— C'est entendu ; on louera *la Claudette*. J'irai voir Me Golstein demain.

Il sortait sa pipe, la bourrait distraitement et il allait, sans doute, l'allumer du même geste machinal, sans voir le regard mécontent de sa femme, quand Damienne le rappela doucement aux habitudes de la maison :

— Papa, puisque vous sortez pour fumer . . . voulez-vous que je vous accompagne ? . . . Le temps de passer un manteau, et je suis à vous.

— Tu auras froid, remarqua la baronne qui parut contrariée.

Mais la marquise intervenait, agacée de la longue discussion et peut-être aussi du silence où elle s'était condamnée volontairement :

— Laisse donc cette petite . . . La promenade la reposera de ses peintures.

•

— Mienne . . . dit le baron.

Il appelait ainsi Damienne aux heures d'intimité, et jamais cette intimité ne leur avait été nécessaire comme ce soir, au sortir de la conversation pénible.

La jeune fille se rapprocha de son père et lui prit le bras.

— Ça vous ennuie, papa, demanda-t-elle en essayant de rire, qu'on ait découvert notre retraite ?

— Ne ris pas ; tu n'en as pas envie plus que moi ! Sapristi ! Si nous n'avons plus *la Claudette*, je ne sais comment nous ferons ! Me vois-tu rentrer au château dans ma tenue de pêcheur ! Ta mère ne soupçonne pas l'aspect qu'on peut avoir, au retour d'incursions de ce genre . . . tandis que j'allais refaire un bout de toilette à *la Claudette* . . . C'était si simple !

Il ajouta, comme sa fille ne relevait pas le propos :

— Et puis, tout cela n'est rien encore ; le pire de l'affaire, c'est que je dois louer *la Claudette*, et si je tombe sur un imbécile . . .

— Pourquoi tomberiez-vous sur un imbécile ?

— Parce que les amateurs ne seront pas légion. *La Claudette* est une vieille bicoque, une véritable retraite pour Chartreux ! . . .

— Si l'endroit est sauvage, il est pittoresque. Nous l'aimons tel qu'il est ; pourquoi d'autres ne l'aimeraient-ils pas ?

Le baron répéta sa phrase résignée :

— J'irai voir maître Goldstein.

— Et il vous trouvera le locataire désiré, rassurez-vous, papa. Tout ira bien; nous aurons un voisin ou une voisine agréable et nous leur ferons bon visage, afin d'obtenir d'eux un petit coin du logis, ne serait-ce que le pavillon pour votre attirail et votre . . . vestiaire.

Elle eut son beau rire tranquille, son doux rire reposant, et le baron de Franqval serra davantage le bras de sa fille, heureux de l'avoir là, près de lui, si compréhensive et si bonne.

— Mienne ! murmura-t-il . . . Ma petite Mienne ! Que ferais-je sans toi !

III — LA CLAUDETTE

QUAND on avait franchi la grande porte cintrée, on se trouvait aussitôt dans une vaste pièce qu'on appelait, autrefois, salle commune, et qui servait de cuisine et de salle à manger ; les meubles étaient rustiques, mais non sans valeur ; les cuivres étincelaient, soigneusement entretenus par le vieil Hans, gardien de *la Claudette ;* la rampe de l'escalier intérieur était une merveille de sculpture ; de vieilles armes pendaient au mur, que tous les soins de Bauer ne pouvaient faire briller . . . Certaines avaient servi au mari de la Claudette, lors des guerres de l'Empire ; d'autres rappelaient la triste guerre de 1870. Ces dernières, dissimulées au fond des caves, pendant la domination allemande, en avaient surgi, comme par miracle, à la victoire de 1918. Parfois, l'on trouvait Hans Bauer installé sur les marches de l'escalier, car l'escalier était le coin des armes ; il avait l'air d'y méditer et, peut-être revivait-il les jours sombres, ces songeries-là ne le disposant pas ordinairement à la bonne humeur.

Ce matin de soleil avait attiré le vieux sur le seuil ; il bricolait quelque chose que Damienne ne voyait pas et qui retenait toute son attention.

Au chant de la jeune fille, il avait laissé tomber ses outils et il ne songeait pas à quitter le seuil de la maison qu'il obstruait de son corps robuste, se tenant assis, les jambes croisées, dans une pose qu'il affectionnait, parce qu'elle prouvait, disait-il, la jeunesse de ses muscles.

Quand Damienne se tut, il eut un hochement de tête qui était un reproche ; il avait sur le cœur « l'idée de Mme la Baronne » et il trouvait que la demoiselle prenait sa peine à la légère, quand, lui, n'en avait pas dormi depuis huit jours !

— Eh bien ! Hans . . . Tu rêves ?

Interrogé en français, le vieil homme répondit de même, avec un accent prononcé dont il ne pouvait se défaire, malgré les remarques incessantes de sa femme qui avait été la nourrice de Damienne et qui ne voyait que par les yeux de sa petite demoiselle.

— Je rêve, dit-il d'un ton sentencieux, au malheur de louer *la Claudette*.

Il se leva sans effort et s'effaça pour laisser entrer le baron et sa fille ; puis, de son pas tranquille, il vint à une armoire et s'empara d'une bouteille qu'il considéra d'un air attendri.

— Voilà de quoi vous remettre, monsieur le baron.

— Du kirsch, à sept heures du matin ! s'indigna Damienne . . . Surtout, papa, n'allez pas prendre cela !

Hans savait qu'on ne désobéissait jamais à la demoiselle, parce qu'elle était la sagesse même ; il se contenta de poser la bouteille sur la table et il la caressait de temps à autre du regard, en homme fortement tenté de désobéir.

— Asseyez-vous, mademoiselle . . . et vous, monsieur le Baron, excusez le désordre, je suis en nettoyage.

Il faisait les honneurs, comme si la maison lui appartenait, et cette candeur était touchante, donnant la mesure de l'attachement du vieil Alsacien pour cette *Claudette* jolie qu'on « devait » louer.

Son regard se fit malicieux, tandis qu'il poursuivait :

— Vous n'aurez pas à aller chez maître Golstein, je le crois bien, monsieur le Baron . . .

« J'ai . . . non, pas encore. C'est votre clause du pavillon qui ne plaît pas... Le « monsieur » est une manière de sauvage qui s'est entiché de *la Claudette*, justement parce qu'il n'y verrait âme qui vive . . . Alors, vous comprenez, ce n'est pas très logique d'aller l'obliger à voir un baron presque tous les jours . . . et, si j'ai bien compris, à rencontrer une belle demoiselle. »

— Il n'est pas poli, ton monsieur, Hans !

— Oh ! vous savez, mademoiselle, il ne ressemble pas à tout le monde, c'est sûr ; ce qui est plus sûr encore, c'est qu'il s'installerait à *la Claudette*, sans y rien changer . . . parce qu'il l'aime telle qu'elle est !

IV — LAURENT SAINT-YVES

COMME Damienne entrait dans le salon au premier coup du dîner, le baron la retint par un pan de sa robe :

— Eh ! petite ! . . . *la Claudette* est louée. [*Lire la suite page* 24]

"Il importe tant que Vous soyez d'attaque aujourd'hui"

STENOGRAPHES ? Comptables ? Commis ? Peu importe le genre de travail que vous faites — il est essentiel à l'effort de guerre. Il peut sembler y avoir un grand écart entre piloter un avion de combat au-dessus de l'Allemagne et assurer un emploi de bureau, mais des communications d'importance vitale peuvent être retardées ou activées dépendant de l'entrain que vous mettez à faire votre travail. Vous savez vous-mêmes combien votre travail dépend de votre état de santé — combien il est important que vous vous sentiez de votre mieux afin de faire de votre mieux.

CINQ CONSEILS POUR SE MAINTENIR EN BONNE SANTE

1. *Manger prudemment* — Manger des aliments nourrissants, suivre une diète bien équilibrée. Eviter les excès dans le boire et le manger.
2. *Se reposer amplement* — Le sommeil revivifie ; qui manque de sommeil manque d'énergie.
3. *Prendre de l'exercice raisonnablement* — Autant que possible, vivre au grand air. Tous les muscles, sans exception, ont besoin d'exercice. Mais n'exagérez pas.
4. *Eviter les accidents* — Ne pas risquer de devenir invalide — de s'estropier. Ne pas oublier que la prudence est la mère de la sûreté.
5. *Consulter son médecin* — Si vous avez des doutes quant à votre état de santé, ne tardez pas, consultez votre médecin immédiatement.

Sal Hepatica permet souvent une grosse journée de travail au lieu d'une tâche à demi accomplie

Certains matins vous vous éveillez la tête lourde, manquant d'énergie par suite du besoin d'un laxatif. Prenez le pétillant Sal Hepatica !

Sal Hepatica agit rapidement

Sal Hepatica vous vient rapidement en aide — agit habituellement en moins d'une heure. Bien qu'il soit rapide et agréable au goût, Sal Hepatica agit naturellement, en attirant dans les voies intestinales la quantité voulue de liquide. Facile à prendre, il n'engendre ni malaise ni colique, ni ne laisse de conséquence fâcheuse.

Il enraye aussi l'acidité

A l'encontre des laxatifs ordinaires, Sal Hepatica aide aussi à combattre l'excès d'acidité d'estomac, considération d'importance, car la constipation s'accompagne presque toujours de cette acidité qui aggrave et prolonge votre dérangement. Pour obtenir le soulagement voulu il faut corriger ces deux symptômes. Voilà où Sal Hepatica a tôt fait de vous rendre à la normale parce qu'il s'attaque aux deux causes de votre malaise.

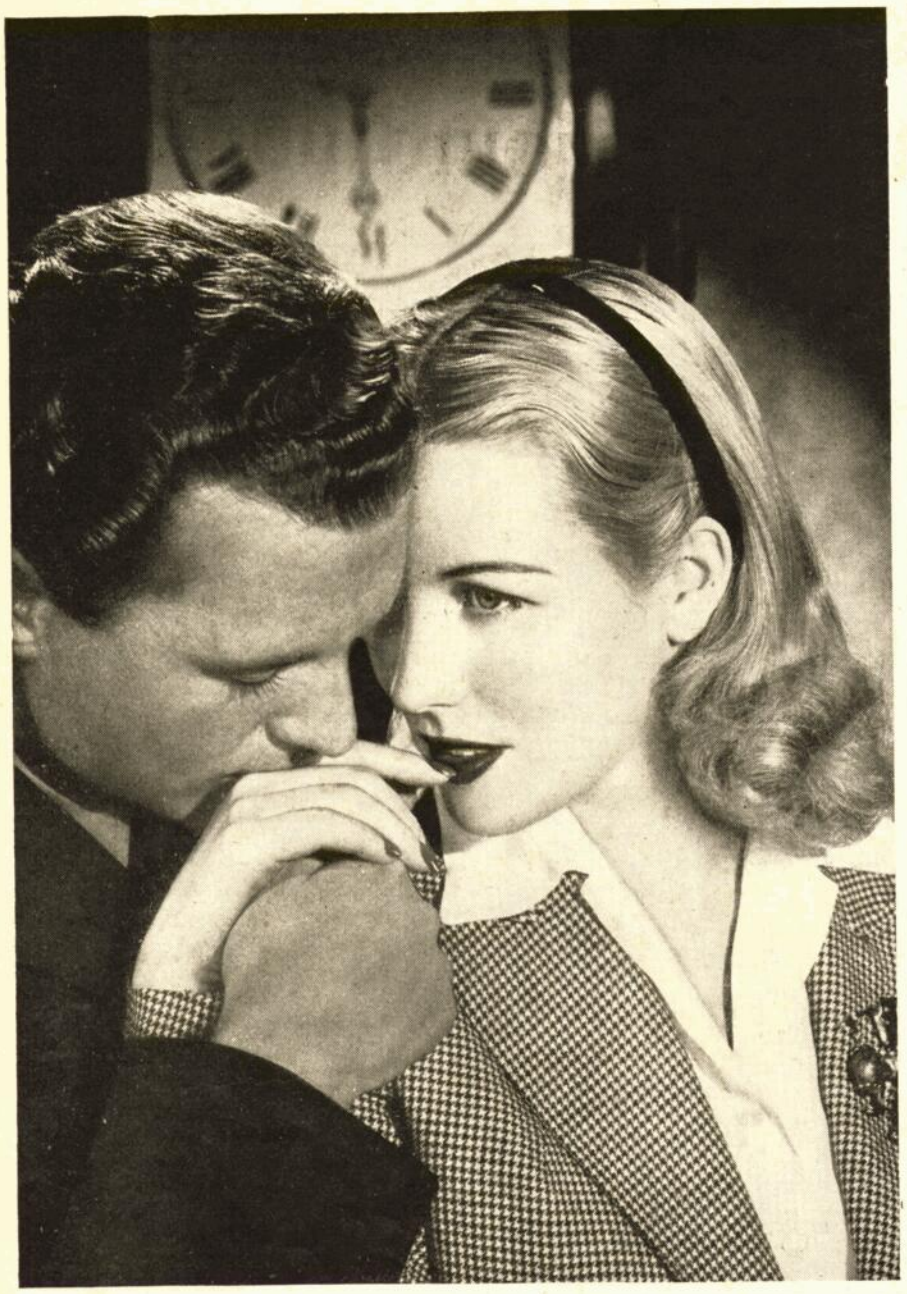
La prochaine fois que vous vous sentirez mal-en-point, avec un estomac dérangé dû à un besoin de laxatif, rappelez-vous que deux cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau peuvent constituer la différence entre une journée fatigante, où tout va mal et une bonne journée de travail bien accompli. Procurez-vous, chez votre pharmacien, une bouteille de Sal Hepatica.

Quand vous éprouvez le besoin d'un laxatif, le cas est urgent: prenez Sal Hepatica il est rapide

Sal Hepatica

Votre pharmacien consacrera le mois de septembre à la vente de Timbres d'Epargne de Guerre. Aidez-le à aider le Canada. Achetez des Timbres d'Epargne de Guerre chaque fois que vous allez chez lui.

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada



Chéri, je comptais les heures

"J'ARRIVE LE QUINZE", disait ton télégramme.

Oh! chéri, tu avais été absent si longtemps!

Tant de préparatifs pour ton arrivée! J'en ai presque oublié mes mains. Mais tout à coup je les ai vues, sales, rêches. Un travail "à l'eau" dessèche la douceur naturelle de la peau.

D'un bond j'ai couru à ma Lotion Jergens. Je me sers de Jergens religieusement. Et mes mains — oh, tu les as baisées mon chéri, de la façon que j'aime tant.

"*Pour moi, chérie, conserve la douceur de tes mains*", as-tu dit. Et, mon aimé, je le ferai — toujours. Je n'ai qu'à continuer à me servir de la Lotion Jergens.

Près de 3 sur 4 parmi les femmes de nos guerriers soignent leurs mains avec la Lotion Jergens qui offre des soins quasi-professionnels. Pour rendre à une peau rêche sa douceur exquise bien des médecins se servent de 2 ingrédients; Jergens les contient tous deux. Son emploi régulier *arrête* rudesse et gerçures. Simple, facile; ne colle pas. Sans faute, prenez la Lotion Jergens.

JERGENS LOTION POUR DES MAINS DOUCES, ADORABLES

(Fabrication Canadienne)

Achetez chaque semaine, chez votre pharmacien, des timbres d'épargne de guerre.

LE COUP D'AILE

[*Suite de la page* 22]

D'étonnement, la jeune fille revint en arrière, dans le vestibule.

— Louée! Et si vite!... Pas au monsieur en question, je suppose?

— ... Au monsieur en question, ma chérie. Nous n'étions pas partis d'une demi-heure qu'il faisait, paraît-il, son apparition à *la Claudette*, acceptant la clause du pavillon, mais à la condition de ne jamais nous rencontrer.

— Son amabilité dépasse les bornes!... Par ailleurs, je ne vois pas comment il nous sera possible de nous rendre, journellement, au pavillon, sans risquer de rencontrer ce seigneur ténébreux.

— Bah! Nous aviserons... Taisons-nous: voilà ta mère.

Pendant le cours du dîner, le baron prit son courage à deux mains pour annoncer, d'une voix joyeuse ou qui semblait l'être:

— Ma chère amie, vous allez me féliciter; *la Claudette* est louée. Le locataire est de Strasbourg.

— D'une ancienne famille?

— Il me semble... « Laurent Saint-Yves... »

Mme d'Elstein parut chercher:

— Saint-Yves?... Il vous a bien dit: Saint-Yves?

— Il a remis sa carte à Hans Bauer; la voici.

— C'est curieux... je revois ce nom.

Elle hésita une seconde, en femme qui ne veut rien avancer sans preuves préalables, et elle annonça, le visage détendu:

— Ce monsieur ne vous a pas donné son vrai nom.

La baronne sursauta: le barbouilleur tournait à l'aventurier.

— J'ai connu des Saint-Yves, continua la marquise, mais ils avaient la particule... On les nommait: les comtes « Dreusch de Saint-Yves ».

— Un beau nom! s'exclama Mme de Franqval, rassérénée; pourvu que le locataire soit de ceux-là! On pourrait l'inviter.

Le baron et sa fille se regardèrent; puis ils baissèrent vivement les yeux sur leur assiette, saisis de la même gaieté intérieure.

— Hans m'a dit que M. Saint-Yves avait été officier.

— Nous demanderons à Mathias et à Erwin de nous donner des renseignements sur lui.

— Nos fils ne sauront rien... Saint-Yves a servi en Afrique.

— Pourquoi en est-il revenu?

— Vous pourrez le lui demander, ma chère, puisque vous vous proposez de l'inviter.

— Et la suite des renseignements?..

— M. Saint-Yves amène avec lui un serviteur arabe et sa femme... ses chiens... Il laissera son auto et ses chevaux à Saverne.

— Voilà un homme mal équilibré! Avoir domestiques, chevaux et auto, un titre qu'il dédaigne... et loger dans ce réduit de *la Claudette!*

— Diogène a bien logé dans un tonneau...

— C'est possible, ma mère, dit la baronne, vexée de la gaieté générale, mais ce n'était pas un « Dreusch de Saint-Yves »!

V — LE PASSE DE LAURENT SAINT-YVES

LA MARQUISE s'installa devant la petite table de la pâtisserie avec les soins minutieux qu'elle apportait à toutes choses; elle était à son aise partout; elle savait l'être, cependant, avec cette amabilité souriante, cette bonne grâce exquise qui ne la quittaient jamais. A ses côtés, la baronne de Franqval n'en paraissait que plus hautaine, bien que cette attitude fût tout à fait involontaire chez elle.

— Et Damienne?

— L'essayage n'en finissait plus... Elle doit nous rejoindre ici.

— Je ne savais pas que vous aviez un essayage...

— Mais, voyons, maman... et le bal!

— Ah! oui! Le bal des vingt ans de Damienne! Ce que les gens vont te bénir de les faire danser au mois de juin!

— C'est à cause des vingt ans de Damienne!

— ... Et bien un peu pour le mystérieux habitant de *la Claudette* que tu as l'intention d'inviter et qui ne viendra pas.

— Pourquoi ne viendrait-il pas?

— Mais, parce que c'est un ours, tout simplement... Peux-tu me dire combien de fois tu l'as rencontré depuis quinze jours?

— Jamais... Rien d'étonnant à cela. Je ne vais pas en forêt à la veille d'un bal; j'ai autre chose à faire!

— Oh! à la veille!...

— Pour en revenir à M. Laurent Saint-Yves, je vous dirai que cet homme me plaît sans l'avoir jamais vu.

— Bah!

— Depuis qu'il est à *la Claudette*, Lancelot a renoncé à ses randonnées dans la forêt; il est toujours à l'heure aux repas; je n'ai plus à gronder Damienne pour ses vagabondages à la suite de son père... Vraiment, j'étais inspirée, le jour où je décidai Lancelot à louer *la Claudette!*

— Espérons que la sagesse du père et de la fille durera!

— Pourquoi dites-vous cela, maman? Et puis, vous riez... Je voudrais savoir ce qui vous fait rire...

L'arrivée de Damienne sauvait la marquise d'un interrogatoire en règle. Elle ne niait pas avoir ri... C'est qu'elle n'avait pas en son gendre la même confiance que sa fille et, bien des fois, elle s'était demandé:

— Quel avantage Lancelot peut-il tirer de la location de *la Claudette* à cet étranger, pour avoir accepté de si bon cœur l'ennui de louer sa chère maison?

Damienne s'avançait, fraîche comme une rose, dans la mousseline légère de sa robe; vêtue élégamment, comme chaque fois que la nécessité l'obligeait à une après-midi à Strasbourg, elle ne perdait pas son charme très jeune, l'expression candide de son regard franc.

— Devinez qui j'ai rencontré tout à l'heure...

Damienne avait rapproché sa petite table et, assise, se dégantait posément.

Les deux femmes parlèrent, chacune selon ses préférences:

— Mathias, dit la vieille dame.

— Erwin, prononça la baronne, d'une voix vibrante.

— C'est Erwin, en effet, et Erwin non puni, ce qui est un phénomène!

Mme de Franqval parut mécontente de l'innocente raillerie de sa fille:

— Le métier de militaire n'a rien de réjouissant pour un jeune homme du caractère de ton frère; s'il aime la France, il déteste la moindre sujétion.

— Il peut supporter ce que supporte Mathias, dit la marquise, logique.

La marquise n'ajouta rien, parce qu'elle était très occupée à examiner un jeune offiicier qui venait d'entrer et qui s'avançait vers leurs tables en clignant des yeux pour reconnaître les trois femmes. Son apparition soudaine provoqua les exclamations de bonheur de sa mère; il baisa la main de sa grand-mère, se laissa tomber sur la

chaise placée en face de Damienne, en disant, à l'adresse de la jeune fille :

— De plus en plus belle !

Il était ainsi, d'une frivolité désespérante, ne s'arrêtant qu'aux choses extérieures, jugeant d'un coup d'œil la toilette de sa mère ou de Damienne, potinier comme une femme, s'amusant d'un rien et, cependant, dramatisant toutes choses, tour à tour désagréable et charmeur, selon qu'il avait plus ou moins gagné au jeu. Son père regrettait qu'il ne fût pas venu au monde plus tôt, pour vivre la guerre et se tremper le caractère au feu des batailles ; il était de ces mauvais sujets dont on fait les héros et qu'un élan de bravoure peut éveiller à jamais de l'assoupissement moral...

Maintenant, tout en croquant des gâteaux, il prenait un air mystérieux pour commencer quelque racontar que Damienne s'apprêtait à n'écouter que d'une oreille ; mais un nom fut prononcé qui retint son attention déjà distraite.

— ... J'ai des détails sur le monsieur qui a loué *la Claudette*... et, si je vous ai consacré mon après-midi, c'est bien pour vous raconter l'histoire...

— Oh ! ton après-midi... N'exagère pas !

— Et vous, grand-mère, n'interrompez pas le narrateur.

— N'oublie pas que Damienne...

— Je n'oublie rien, soyez tranquille. L'histoire est de celles que peuvent entendre les jeunes filles en robe rose... Donc, au reçu de votre lettre, je me suis mis en campagne, malgré Mathias qui me taxait d'indiscrétion. Avec la liste des « Africains », l'affaire a été toute seule... un ami de mon ami m'a renseigné sur le mélodrame qui a pour titre « Laurent Saint-Yves ».

— Tu me fais peur ! gémit Mme de Franqval, reprise de ses premières inquiétudes.

— Le pauvre homme ! songea la marquise... Cette fois, on ne l'invitera plus !

Erwin de Franqval eut un geste d'impatience.

— Quand je dis mélodrame, c'est une façon de parler, maman. Laurent Saint-Yves se trouvait en Afrique ; il connut à... j'ai oublié le nom... une jeune fille d'une rare beauté et de très noble famille ; il se croyait aimé et, lorsqu'il eut à tenter une reconnaissance dans le Sud, il s'en alla, plein d'espoir, emportant dit-on, les promesses de la jeune beauté. Ce fut en plein désert qu'il apprit, par des officiers de passage, les fiançailles de celle qu'il aimait, avec un officier supérieur de son régiment. Le soir de ce jour, on le chercha vainement dans le campement et sur les pistes ; on ne le trouva pas ; un méhari manquait... seule, demeurait, sur le sable, l'outre pleine d'eau, détachée, sans doute, volontairement, de la bête.

Damienne eut un frémissement : toute sa jeunesse se révoltait...

— Volontairement ! Tu ne veux pas dire que l'officier s'était enfui du camp pour chercher la mort ?

— Ma chère Minerve, ne prends pas cet air scandalisé et déduis ce que tu voudras du dernier chapitre de ce roman extraordinaire : au bout de trois jours, paraît-il, on retrouva le malheureux sans méhari ; il était étendu sur le sable, face au soleil, à moitié grillé, tu dois t'en douter... Il délira pendant des semaines et, lorsqu'il retrouva sa connaissance, il se refusa aux explications. Guéri, Laurent parut devant l'officier supérieur qui devait stutuer sur son sort ; un juge, aux yeux de l'entourage... un rival, pour Saint-Yves. L'officier lui dit :

— Je vous rappelle, lieutenant, que le duel est interdit dans mon régiment et, en déduction, que le soldat ne dispose pas de sa vie quand il l'a offerte à la patrie. De deux choses l'une... Ou vous avez déserté votre poste... ou vous avez disposé d'une vie qui ne vous appartenait plus. Par égard pour votre famille, je n'en référerai pas à un tribunal supérieur ; mais je désire que vous m'expliquiez le mobile de votre acte. Quelle que soit votre excuse, je m'en contenterai, afin d'éviter une démission aussi pénible pour vous que pour moi. Seulement, j'exige une explication.

Laurent Saint-Yves ne prononça pas un mot ; il ne se trahit, ni par un geste, ni par un regard. Un mois plus tard, il quittait cette Afrique qu'il aimait par-dessus tout, après avoir donné sa démission.

Damienne fut la première à parler. C'était toute sa tendresse de femme qui s'exprimait :

— Comme il a dû souffrir !... Moi, je ne croirai jamais qu'il a eu l'intention d'en finir, en quittant la piste.

— Et l'outre détachée... remarqua la baronne qui aimait les situations romanesques.

— Ce n'est pas une preuve, cela... L'officier a pu partir au hasard dans le seul but de s'étourdir. Sa sortie a tourné au tragique, parce que la prudence devient un mot bien vague pour l'esprit qui souffre.

— Alors... pourquoi ne s'est-il pas défendu ?

— Oh ! cela est incompréhensible, évidemment... Si nous parlions d'autre chose, maintenant... J'ai envie d'aller reprendre l'auto, car vos courses sont finies, je suppose, maman ?

Elle s'était levée ; elle remettait ses gants, avec la même tranquillité qu'elle les avait ôtés tout à l'heure ; son regard demeurait paisible ; elle était toujours rayonnante dans sa robe de jeunesse... Son frère la regarda comme on cherche à déchiffrer une énigme ; puis il lui jeta, de ce ton taquin qu'il prenait toujours avec elle, quand il la sentait supérieure à lui :

— Allons, Minerve, reprends ta petite vie bien sage... Oublie mes romanesques histoires, pour ne plus écouter que la chanson de tes sapins et l'héroïque aventure de ton aïeule, la Claudette... et prends garde au loup, ma petite fille... Ce n'est pas parce qu'il s'est fait croquer, qu'il ne saurait croquer lui-même !

VI — LA RENCONTRE

Le baron et Damienne suivaient l'allée pleine d'ombre ; la nuit descendait, si calme, si parfumée, qu'ils avaient éprouvé, tous deux, le besoin de quitter la terrasse pour errer sous les grands arbres, avec le secret désir peut-être, d'échanger quelques pensées communes.

Au dîner, l'histoire de Laurent Saint-Yves flottait dans l'air ; à cause des domestiques, la marquise et sa fille s'étaient tues. Elles devaient se rattraper sur la terrasse, enjoliver le récit d'Erwin d'un tas de détails inédits qui firent se relever légèrement les fins sourcils de Damienne... Rien qu'à ce signe, le baron devinait le blâme muet et, lorsqu'ils furent loin des oreilles, il demanda :

— Et toi, petite, que penses-tu du malheureux que ta mère et ta grand-mère ont mis au pilori ?

— Ce que vous en pensez, papa... tout simplement. Je trouve qu'il est fort regrettable qu'on ne puisse respecter mieux la douleur, l'abandon... tout ce qui fait pleurer... Voilà un être jeté en pâture à la curiosité mondaine, laquelle s'empare de sa triste histoire pour en faire un jouet, et qui s'en délecte, tout comme s'il s'agissait d'un film à épisodes. Parce qu'il a souffert, cet homme que je ne connais pas encore... il me devient sympathique.

— Il m'est sympathique à moi aussi, dit le baron.

Pourquoi Gene Tierney aime Brune Woodbury

VEDETTE DE "LAURA", PROCHAINE PRODUCTION DE 20th CENTURY-FOX

✔ **...Elle donne un ton chaud, savoureux**

Vivifie le charme d'un teint basané . . . ou d'une peau claire brunie par le soleil d'été. *Superbe* . . . car les directeurs de Hollywood ont aidé à créer la nuance idéale pour chaque type du teint.

✔ **...reste d'un ton juste, frais**

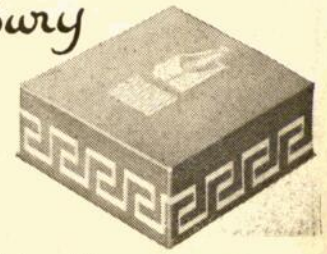
Ne jaunit ou ne ternit jamais sur vous ! Ne donne jamais l'effet "poudreux". Magie du Ton Contrôlé qui maintient sa *fraîcheur de ton* sur la peau !

✔ **...ajoute un doux velouté**

Finesse adhérente du Ton Contrôlé : donne à la peau le soigné des vedettes — pendant des heures !

Mes Chères ! Choisissez *votre* nuance de Poudre Woodbury *aujourd'hui : Chair, Rachel, Windsor Rose, Brune.*

Poudre Woodbury À TON CONTRÔLÉ



VOTRE ETUI DE FARD ASSORTI... Une carte Hollywood dans chaque boîte de Poudre Woodbury indique *votre* rouge et bâton de lèvres. Achetez votre fard assorti Woodbury — *vite.*

BOITES DE POUDRE WOODBURY 25c, 16c.

(Fabrication Canadienne)

Achetez chaque semaine, chez votre pharmacien, des timbres d'épargne de guerre.

"Le bon sens commande d'employer un nettoyeur qui n'égratigne pas!"

Rayures et égratignures font paraître la porcelaine terne et vieillie. Mais ce n'est pas tout: elles ramassent la saleté et rendent le nettoyage de plus en plus difficile. C'est pour cette raison que tant de femmes préfèrent aujourd'hui le Bon Ami — il offre la plus entière *sécurité !* Le Bon Ami, en effet, ne renferme ni matières graveleuses ni caustiques violents. Il *polit* d'une manière toute spéciale. Frottez-en un peu une surface et vous verrez comme il nettoie *à fond* ... vous verrez comme le Bon Ami fait vite reluire la porcelaine ! Il vous épargne aussi du *temps* ... tout en épargnant vos *choses.* Achetez-en une boîte aujourd'hui même !

"Facilite tous vos travaux de nettoyage!"

Vous n'avez pas besoin de nettoyeurs "spéciaux" quand vous utilisez le Bon Ami. Cette fine poudre blanche donne un beau fini luisant aux réfrigérateurs et poêles émaillés avec autant de *facilité* et *d'efficacité* qu'il nettoie éviers et baignoires. Ayez-en toujours sous la main pour la cuisine et la salle de bain.

Bon Ami

"n'a encore jamais rien égratigné !"

Fabrication Canadienne

Une légère hésitation suspendit sa phrase ; mais, le regard de Damienne l'interrogeant, il murmura :

— Voilà plus de quinze jours que ce monsieur est là-bas, et, depuis, je n'ai pas été au pavillon ... Dis-moi, Mienne ... ne crois-tu pas que j'ai été suffisamment discret ... que je pourrais ... demain, par exemple ? ...

— Prenez garde, papa ! Vous allez recommencer à oublier l'heure, surtout si je ne suis pas là pour vous la rappeler.

— Mais, tu peux venir aussi ! ...

— J'attendrai quelques jours encore... Il me semble, après l'histoire d'Erwin, que la curiosité, seule, me pousserait vers *la Claudette* ... Je ne veux pas être de celles qui considèrent la douleur d'autrui comme une distraction.

— Tu as raison ; j'irai sans toi là-bas.

— Et vous n'oublierez pas l'heure du déjeuner ?

— Je te le promets, Mienne.

•

Malgré les promesses paternelles, Damienne n'était pas tranquille, le lendemain matin. Au premier coup de cloche du déjeuner, elle rejoignit Guillaume dans la salle à manger où il présidait aux derniers préparatifs de la table, la baronne étant très méticuleuse pour tout ce qui touchait le service.

Guillaume avait connu Damienne petite fille et il lui était tout dévoué ; il ne fut donc pas surpris de voir la jeune fille s'approcher de lui pour lui communiquer les craintes qu'elle commençait à avoir au sujet du baron ; mais, lorsqu'elle risqua de lui demander d'aller à la recherche du délinquant, il roula de gros yeux effrayés :

— Ah ! mademoiselle ! ... Impossible ! ... Vraiment, je regrette ! Il me faut demeurer ici ... car, tous les jours ... oui, tous les jours, Mme la baronne ne manque pas de venir jeter un coup d'œil avant le déjeuner ...

Il avait l'air si saisi en parlant de la baronne que Damienne le rassura d'un mot.

— J'irai ...

— Et Mme la baronne ?

— Mon bon Guillaume, tu feras l'ignorant, voilà tout !

Elle se glissait déjà dans le vestibule, enlevant au porte-manteau son grand chapeau de paille souple et, malgré le soleil déjà chaud, elle s'en alla, en courant, par une porte dérobée du jardin.

Elle connaissait les distractions de son père ; maintes fois, elle devait lui rappeler l'heure, et Hans Bauër se souciait si peu de l'autorité de la baronne qu'il ne fallait pas trop compter sur lui pour rappeler M. de Franqval à ses devoirs.

Essoufflée, Damienne atteignit la forêt. Le sentier montait si raide qu'elle s'arrêta, les mains sur la poitrine. Un instant, elle eut l'idée d'employer, à l'adresse de son père, le cri de convention qui leur était familier ; la possibilité d'attirer l'attention de l'habitant de *la Claudette* l'en empêcha et, parce qu'elle avait pensé à ce dernier ce fut d'un pas hésitant qu'elle continua de gravir le sentier.

Le ruisseau chantait ... *la Claudette* était là, tout près. Il fallait la contourner pour atteindre le pavillon : savoir pourquoi, Damienne eut peur.

La pensée de sa mère lui revenant et un second son de cloche montant tout à coup dans l'air chaud, elle retrouva soudain courage : comme un soldat monte à l'assaut, elle franchit le raidillon et, en trois bonds, contourna le massif d'arbres. Elle s'apprêtait à dépasser *la Claudette,* sans oser jeter un regard sur le jardin, quand un cri sourd lui échappa : un chien avait surgi de l'enclos, s'élançait sur elle, la mordant cruellement au poignet.

Damienne n'était pas une femmelette ; mais cette brusque attaque, jointe à la douleur vive et à la fatigue de sa course en pleine chaleur ... tout cela eut raison de sa vigueur habituelle ; elle vit les fleurs du jardin s'agiter dans un extraordinaire mouvement de balances, la maison osciller ... un nuage voila ses yeux et elle tomba.

•

Le cri de femme avait été faible ; pourtant, il attira quelqu'un sur le seuil de *la Claudette :* un homme très grand, très maigre, se précipita dans le jardin, après avoir lancé un appel guttural. Il vint au corps étendu, non sans avoir repoussé le chien d'un violent coup de pied qui l'envoya rouler dans une platebande ; sa main fine souleva le chapeau de paille qui dissimulait le visage de Damienne et, la reconnaissant, il eut un léger recul qu'il réprima tout aussitôt.

Le domestique arabe apparaissait à son tour ; les deux hommes échangèrent quelques phrases animées dans un idiome inconnu ; puis, comme s'il enlevait une enfant, l'arabe prit Damienne dans ses bras et, sur un signe de son maître, la porta dans la salle commune.

Une femme très brune, vêtue d'étoffes chatoyantes, était occupée aux préparatifs du repas; elle eut un cri à la vue de la jeune fille inanimée ; mais son émoi ne dura pas. Avec une singulière adresse, elle aidait le domestique à installer Damienne sur une sorte de lit de repos qui se dressait dans un coin, auprès de l'escalier, et ce fut elle qui se mit en devoir de la ranimer.

La jeune fille se crut le jouet d'un rêve en ouvrant les yeux ; elle reconnaissait la salle de *la Claudette ;* mais son regard se posait interrogateur sur le couple arabe qui, manifestement, ne devait pas savoir le français, car la femme montra, du geste, dans une attitude pourtant déférente, celui qui demeurait sur le seuil.

Et Damienne de Franqval vit, pour la première fois, Laurent Saint-Yves.

Le décor était fait pour lui. Il semblait surgir de toute la lumière qui venait du jardin, et il apparaissait presque fantastique, ainsi éclairé, tandis que la salle demeurait dans une ombre fraîche, habilement ménagée, mais qui donnait aux moindres recoins des airs de mystères.

Si Damienne avait été impressionnable, elle aurait éprouvé de la peur, à la vue de cet homme étrange qui barrait le seuil. Cependant, de son étrangeté même émanait un charme indiscutable, un quelque chose qui venait de son être intime et qui transparaissait, malgré lui, sous le coup d'un émoi fugitif. Son visage, très basané, n'avait pour seule beauté que l'expression des yeux magnifiques ; l'attitude était bien, comme l'avait dit Hans Bauer, celle d'un grand seigneur. Damienne pensa qu'il ne l'aurait pas fait porter à *la Claudette* si son propre chien ne l'avait mordue ; il ne pouvait agir autrement ; il le faisait sentir en demeurant sur le seuil, désireux, sans doute, de fuir au dehors, et y renonçant par un reste d'humanité ou de courtoisie ...

Ce sentiment-là, sans doute, l'amena devant Damienne qui, courageusement, tentait de se relever ; il eut un geste impérieux pour l'obliger à demeurer assise et il prit son poignet, afin de l'examiner.

Etait-il médecin ? ... La femme arabe attendait ses instructions, le regard fixé sur son visage énigmatique et, quand il eut dit quelques mots, les domestiques s'éloignèrent d'un commun accord.

Inquiète, Damienne parla, et sa voix jeune était infiniment émouvante en un tel moment :

— Monsieur, veuillez me laisser partir. Pour la première fois, mon père s'est rendu au pavillon ; il a oublié l'heure du déjeuner et « il faut » que j'aille le prévenir.

Elle avait parlé avec tant de simplicité qu'un mince sourire éclaira le brun visage de Laurent Saint-Yves :

— Rassurez-vous, mademoiselle . . . mon domestique est parti chercher M. de Franqval qui vous rejoindra ici. Je vais vous arranger ce poignet, en regrettant beaucoup que mon chien soit la cause de l'accident ; vous êtes arrivée en courant, il a cru que vous en vouliez à ma vie . . .

La femme arabe était revenue. Elle mit du sel dans un bol de cristal rempli à demi d'une eau limpide ; la médication n'était pas compliquée, mais elle fut douloureuse : Damienne blêmit, pendant que le médecin d'occasion lui posait adroitement un étroit pansement ; pourtant, elle n'eut pas un soupir et, l'opération achevée, remit son chapeau avec calme, après avoir soigneusement arrangé ses cheveux d'or brun.

L'étranger la regardait. S'étonnait-il du courage de la jeune fille ? . . . Admirait-il ce geste mesuré, ce front paisible chez une femme qu'une profonde émotion venait de secouer ? . . .

Et il vit, sur ce visage qu'il étudiait . . . il vit poindre . . . puis s'épanouir, le sourire, un sourire si beau, si tranquille, qu'il devait s'en souvenir toujours . . .

Damienne avait entendu le pas précipité de son père et, pour le regard inquiet qui allait chercher son regard, elle souriait . . .

VII — L'IDEE DU BARON

Le baron allait s'élancer vers sa fille, mais la haute silhouette du maître de la maison attira son regard ; il s'arrêta sur le seuil, indécis sur la conduite à tenir vis-à-vis de cet étrange locataire qu'il connaissait à peine.

Laurent Saint-Yves coupa court à ce moment de gêne ; il avait fait un pas vers M. de Franqval et, sans se départir de sa raideur, se présenta brièvement :

— Laurent Saint-Yves . . . Vous me voyez aux regrets, monsieur, d'être cause d'un petit accident ; Mademoiselle votre fille, ayant surgi un peu brusquement aux abords du jardin, a été mordue par mon chien . . . Je suis désolée, monsieur . . . profondément désolé !

Il s'excusait sans la moindre apparence de regret ; on eût dit que son visage s'était glacé pour toujours, sous la douleur du passé ; sa parole ne vibrait pas ; son sourire, quoique fugitif, semblait forcé, et il avait l'air de subir un véritable supplice dans la nécessité de s'expliquer, d'employer les mots de courtoisie, qu'autrefois, sans doute, il devait égrener avec un charme inexprimable . . .

M. de Franqval était trop simple pour se perdre en considérations mondaines ; sa fille avait été mordue ; il ne voyait plus que cela, pour le moment, et il vint prendre le poignet de Damienne, inquiet des bandages qui lui cachaient la blessure.

— Est-ce que c'est profond ? . . . Est-ce que ça saigne ? . . .

Pour lui, son enfant restait la petite fille d'autrefois, et il montrait une agitation touchante, parce qu'il ne voyait pas la morsure et qu'il s'imaginait le pire.

— Un bobo, papa . . . un simple bobo. Et puis, le chien n'était pas méchant . . . Je vous assure que tout est arrivé par ma faute . . .

Elle plaisanta, son doux regard filtrant entre ses longs cils sombres :

— Par votre faute, à vous, surtout, mon pauvre papa . . . J'ai voulu vous éviter d'être grondé . . .

Elle avait parlé tout bas ; mais Laurent Saint-Yves eut l'expression de physionomie d'un homme au courant ; Hans Bauer ne savait pas tenir sa langue, et « son » locataire, comme il disait, se trouvait, par lui, au courant des petites histoires du château.

M. de Franqval, dans son émoi, fut moins réservé que sa fille :

— Oui, vraiment, c'est de ma faute ! . . . Je t'avais pourtant promis d'être à l'heure . . . Mais, tu comprends, avec l'installation nouvelle . . . Monsieur, je ne vous en veux pas . . . seulement je désirerais bien savoir si votre chien . . .

— Mon chien n'est pas enragé, monsieur, rassurez-vous ; je l'ai dressé pour la défense, et mal dressé, je l'avoue, puisque je l'ai habitué à protéger ma solitude de façon presque féroce . . .

Le baron fronça les sourcils :

— Un accident pouvait arriver . . . Combien d'enfants viennent en forêt, au sortir de l'école !

— J'ai eu tort, je le reconnais ; je ferai abattre ce chien.

— Oh ! dit Damienne . . . vous allez punir cette bête pour une erreur que vous avez commise, car elle n'a fait que se plier à votre dressage.

Il la regarda une seconde, curieux de cette expression d'indignation qui la rendait plus belle encore et qui faisait un contraste charmant avec son apparence très jeune :

— Je ferai grâce au chien, si cette clémence peut m'obtenir le pardon de Monsieur votre père . . .

Le baron dit bonnement :

— Vous feriez mieux de chercher quelque chose pour vous faire pardonner de la baronne ! . . . *Primo :* nous arriverons au château lorsque le déjeuner sera presque terminé ; *secundo :* vous laissez votre chien dévorer la fille de votre propriétaire ! . . . Hé ! monsieur ! . . . vous allez vite en besogne ! . . .

— Papa, ne taquinez pas monsieur ; pensez plutôt à ne pas perdre un temps précieux . . .

Elle n'insista plus devant le regard malicieux que lui lançait M. de Franqval, et elle comprit sa tactique lorsqu'il ajouta :

— Il faut vous faire pardonner par ma femme . . . Mettez-vous à sa place : elle remue, en ce moment, ciel et terre, pour organiser un bal sensationnel, à l'occasion des vingt ans de sa fille, et je serai obligé de lui ramener tout à l'heure l'héroïne en question en lui disant : « Ma bonne amie, ta fille vient d'être mordue par le chien de M. Saint-Yves . . . et, si je suis en retard pour déjeuner, c'est bien la faute du locataire de *la Claudette* »... Or, sachez, monsieur, qu'il y a deux choses sacrées pour ma femme : sa fille Damienne . . . et l'heure des repas.

La voix froide de Laurent Saint-Yves tomba comme un glas, après le timbre amical du baron :

— Je ne vois pas, monsieur . . .

— Aussi, je m'empresse de voir pour vous. La baronne est plus curieuse que moi ; comme c'est elle qui m'a demandé de louer *la Claudette,* elle désire vivement faire la connaissance de mon locataire.

Saint-Yves eut un rire suprêmement héroïque :

— Vous pourrez dire à Mme de Franqval que mes papiers sont en règle . . . que je ne suis pas condamné par contumace . . .

— Oh ! monsieur ! remarqua Damienne désolée ; mon père n'a pas l'intention de vous blesser.

— Je m'en doute, mademoiselle ; je plaisantais . . .

Le baron poursuivait son exposé, en homme content de sa trouvaille :

Au "Garde à vous"... Madame !

Un charme impeccable exige le nouveau Rouge à Lèvres Tangee au Fini Satiné

Un portrait de Constance Luft Huhn par Maria de Kammerer

Par CONSTANCE LUFT HUHN

DIRECTRICE DE LA MAISON TANGEE

Quelle que soit votre tâche—dans la vie militaire ou civile—vos occupations, ces jours-ci, sont nombreuses —et, naturellement, vous désirez un rouge à lèvres qui *adhère réellement !* Voilà pourquoi la femme, partout, adopte nos Rouges à Lèvres Tangee au Fini Satiné . . . voilà aussi pourquoi elle se déclare ravie d'un rouge à lèvres si agréablement doux et velouté qui reste adhère durant des *heures supplémentaires.*

Les Rouges à Lèvres Tangee au Fini Satiné donnent à vos lèvres cette perfection dont vous avez toujours rêvé. Pas trop humides, pas trop secs, ils confèrent à vos lèvres un éclat uniforme au fini satiné. Les Rouges à Lèvres Tangee au Fini Satiné se présentent en quatre nuances séduisantes — Tangee Red - Red, Tangee Theatrical Red, Tangee Medium-Red, Tangee Natural. Ainsi, n'oubliez pas de faire l'essai du Rouge à Lèvres Tangee au Fini Satiné. Harmonisez-le avec le Fard au Fini-Pétalé, de même qu'avec la nouvelle et remarquable Poudre pour le Visage Tangee au Fini-Pétalé, pour un charme incomparable.

Achetez Toujours des Timbres de Guerre

Rouge à Lèvres **TANGEE** *au Fini Satiné*

Poudre pour le Visage **TANGEE** *au Fini Pétalé*

LA Z. B. T. CONTIENT DE L'HUILE D'OLIVE! La Poudre Z. B. T. "glisse" mieux, et elle est douce comme du duvet. Grâce à ses qualités spéciales, elle ajoute vraiment au confort du bébé. La Z. B. T. assure une protection longue et durable contre l'irritation de la peau. Et elle résiste à l'humidité.

FAITES CET ESSAI! Saupoudrez une légère couche de Z. B. T. sur la paume de votre main. Arrosez-y un peu d'eau. Remarquez que l'eau ne pénètre pas à travers la Z. B. T. Votre peau est toujours sèche et protégée. Comparez cette poudre avec d'autres marques bien connues de poudres pour bébés!

Z.B.T.
POUDRE
A L'HUILE D'OLIVE
Pour les Bébés

WILLIAM HOLLINS & CO. LTD.
DAY & NIGHT WEAR
VIYELLA HOUSE. NOTTINGHAM

Ne blâmez pas votre
FOURNISSEUR
S'il y a rareté de
FLANELLE
'Viyella'
REGD.

Les circonstances imprévues et imprévisibles à cause de l'état de guerre rendent difficiles les approvisionnements de VIYELLA que vous nous demandez. Tous, nous devons nous montrer patients jusqu'au jour où nous aurons gagné la Victoire et où nous pourrons normalement obtenir les stocks de VIYELLA.

Le chic tissu anglais inusable
GARANTI LAVABLE ET INDELEBILE
ÉPROUVÉ AU LUX
36 à 54 pouces de largeur. Dans tous les bons magasins ou écrire à Wm. Hollins & Co. Ltd., 266, rue King, Toronto.

Tissot
Renommé depuis 1853

— Donc, pour vous connaître, ma femme a eu cette idée qu'elle trouve géniale et que je crains... un peu indiscrète : elle a décidé de vous inviter au fameux bal.

— Combien je serai désolé d'être obligé de m'abstenir !

— Arrêtez, mon cher monsieur Saint-Yves... vous ne pouvez vous abstenir... du moins... vous ne le pouvez plus maintenant...

Et le vieil Alsacien menaça le jeune homme de son doigt levé qu'il agita en cadence au rythme de ses mots :

— Vous ferez une apparition à ce fameux bal... uniquement une apparition, pour flatter la petite manie de la baronne... parce que vous devez bien cela à sa fille que votre chien a malmenée... un chien dressé par vous, s'il vous plaît... et à votre serviteur qui affrontera tout à l'heure les foudres conjugales, pour arriver au déjeuner au moment des fraises à la crème...

Le baron se rapprocha de Laurent Saint-Yves dont l'attitude figée n'aurait pas dû l'inciter aux confidences ; mais il faut croire que M. de Franqval, tout à l'idée du mécontentement de sa femme, se souciait peu de l'humeur de son locataire, car il poursuivit, la voix aimable :

— Vous me rendrez tellement service !... Je dirai à la baronne que j'ai perdu mon temps chez vous... qu'il m'a fallu faire des prodiges de diplomatie pour vous décider à venir au bal qu'elle prépare... et que vous avez dit « oui »... car vous dites « oui », n'est-il pas vrai, monsieur ?

La dernière phrase de M. de Franqval était inquiète ; il voyait, derrière Saint-Yves, sa fille qui hochait la tête. le regard désapprobateur ; elle avait un air fâché, l'air d'une maman prête à gronder son enfant de sa maladresse.

Rapide, Laurent s'était retourné vers Damienne qui rougit en expliquant :

— Nous devons partir ; maman pourrait s'inquiéter !

Le jeune homme n'eut pas l'air d'entendre ; il demanda, très sérieux :

— Que pensez-vous, Mademoiselle, de l'idée de Monsieur votre père ?

Elle sourit :

— Je pense que papa était plus courageux devant les Allemands que devant maman !

— Et ce « oui » qu'il me demande ?...

— C'est bien peu de chose, dit-elle avec cette simplicité qui excluait chez elle toute idée de coquetterie.

— Mais... ce pauvre poignet ?

— Nous nous tairons... c'est ce que nous avons de mieux à faire... et, le soir du bal, si cela se voit encore, je dissimulerai mon poignet sous un large bracelet ancien qui est une merveille...

— Alors, dit-il, de ce timbre bas qui lui semblait habituel... j'irai voir la merveille, le soir du bal.

Il n'avait pas voulu donner à sa phrase le tour d'un compliment, et Damienne était si simple qu'elle n'eut même pas le soupçon d'une intention semblable ; elle passait la première dans le jardin, plein d'une lumière chaude et, voyant l'Arabe traverser l'allée pour gagner le chenil :

— Surtout, recommanda-t-elle, ne punissez pas votre chien ; il n'est pas coupable.

— Je sais... moi seul ai péché, dit Saint-Yves sans sourire ; aussi croyez que je ferai scrupuleusement ma pénitence.

Le baron prenait congé et, relevant le dernier mot de Saint-Yves :

— Allons donc !... La pénitence sera douce...

Mais Damienne levait son calme regard sur la figure tourmentée :

— Si la chose vous coûte autant, ne venez pas, monsieur, murmura-t-elle; vous trouverez une excuse au dernier moment.

Il demeurait saisi de cette délicate compréhension de femme, que déjà Damienne rejoignait le baron ; et, sur le jardin en fleurs, demeura longtemps, pour Laurent Saint-Yves, l'écho de ce petit nom de tendresse que le baron avait lancé vers sa fille en un dernier appel :

« Mienne » !

VIII — SOIREE MUSICALE

Lorsque le baron et Damienne unissaient leurs forces pour avoir raison de la volonté de Mme de Franqval, le succès devenait certain. Ils avaient comploté, tous deux, de transformer le fameux bal en soirée musicale ; le baron obéissait, en cela, au vague remords de ce que Damienne appelait son chantage auprès de Laurent Saint-Yves ; il se disait que la soirée musicale se prête mieux à la mélancolie, alors que le bal est une véritable corvée pour un homme jeune qui cherche à s'isoler. Quant à Damienne, elle désirait réparer la maladresse paternelle ; elle écoutait sa pitié de femme, parce qu'elle savait que l'être orgueilleux qu'était Saint-Yves se soumettrait à la demande du baron, comme on se fait un point d'honneur de payer ses dettes.

La baronne protesta d'abord avec force ; mais son mari lui ayant ouvert un crédit illimité pour le choix des artistes en renom, elle jugea la soirée musicale plus select et, surtout, plus de saison que le bal.

Les terrasses, fleuries de roses à souhait, avaient été garnies de sièges pour les mélomanes véritables qui apprécient d'autant plus la belle musique qu'elle leur vient adoucie, dans le mystère de la nuit.

Quand Laurent Saint-Yves arriva, les terrasses étaient désertes ; l'entr'acte ramenait, sans doute, la foule élégante dans les salons pleins de lumière. Les portes-fenêtres béaient, mettant une vapeur d'or aux balustres enguirlandées de roses ; pour l'arrivant, tout cela était fort joli, parce qu'il ne voyait pas encore la foule et que cette pénombre sur les roses reposait son regard ; il aurait souhaité rencontrer Damienne de Franqval dans ce décor, non point qu'il fût le moins du monde épris d'elle, mais bien parce qu'il avait saisi cette particularité de son caractère et de sa beauté : elle était reposante, elle ne heurtait pas en lui cette sensibilité aiguisée qui le faisait rentrer en lui-même au moindre heurt de la vie, et, pour son regard lassé, il était bon de rencontrer cette saine jeunesse, ce visage tranquille, cette courageuse gaieté...

— Elle a, pensait-il, toutes les qualités que le malheur m'a soustraites !

Il se résigna donc à la revoir, au milieu d'autres femmes, d'autres jeunes filles qui altéraient, sans doute, par le fait de leur voisinage, le charme si simple de Damienne ; son regard se détourna de la vision de beauté et, parce qu'il devait reprendre son rôle d'homme du monde, il reprenait, en même temps, son masque énigmatique, tandis qu'il pénétrait dans le haut vestibule tendu de tapisseries d'Aubusson, et qu'il jetait son nom, d'un air nonchalant, au domestique en livrée.

Ce nom-là fit sensation sur la foule des invités. Il était à supposer que les langues avaient marché, au sujet du mystérieux locataire, et qu'Erwin de Franqval avait eu à cœur de raconter et d'enjoliver l'épisode dramatique du passé de Laurent. Un prince déguisé n'aurait pas produit plus d'effet.

Saint-Yves ne vit rien ; il salua profondément la baronne et Mme d'Elstein, tandis que son hôte le présentait avec jubilation ; puis, son regard chercha instinctivement Damienne, durci par avance, dans la crainte qu'il éprouvait de découvrir la jeune fille différente, dans le monde, de cette autre jeune fille qui courait dans la forêt comme une grande enfant et qui levait, vers son secret tourment, le pitoyable et clair regard de sa jeunesse.

Il la revit telle qu'il la connaissait.

Elle se distinguait d'un groupe caquetant de femmes comme un lis svelte d'un parterre de fleurs communes ; elle était bien « elle », au milieu des autres.

Sa robe chaste tombait en une jupe à larges plis sur ses petits souliers d'or ; le tissu rose en était mat et doux à l'œil, comme la peau d'un beau fruit, un tissu que la mode appelait, cette année-là, « peau-d'ange », ce qui aurait paru d'un symbolisme gracieux à Saint-Yves, s'il avait connu ce détail... Elle ne portait que deux bijoux : un bracelet ancien et un cordon de perles roses si petites qu'elles semblaient un reflet sur son cou de jeune fille...

— Monsieur, dit-elle, en manière de bonjour, je vous remercie d'être venu ce soir.

La phrase était banale ; mais il savait ce qu'elle voulait exprimer.

Pourtant, il n'eut pas l'air d'en comprendre le sens, tout à l'idée d'échapper à la curiosité générale, à la curiosité des amies de Damienne surtout ; il prévoyait des présentations sans fin, et il avait pour fixer Mlle de Franqval, un regard à la fois implorant et autoritaire qui était une impérieuse prière.

Elle sourit de sa tyrannie ; mais le devinant malheureux, n'en prit point ombrage.

— Je vais, dit-elle, vous présenter à mes frères.

Ils traversèrent tous deux le premier salon dans toute sa longueur, lui dédaigneux, elle si simple dans l'attitude et dans le geste.

— Hum !... dit la marquise en brandissant son face-à-main.

Sa fille lui lança un regard qui n'était pas tendre.

— Je les trouve beaux, expliqua la vieille dame, imperturbable ; ils forment à eux deux une antithèse saisissante.

— Ce qui doit vous rassurer.

— Eh !... Sait-on jamais !

Tout de suite, Laurent Saint-Yves se sentit attiré vers l'aîné des Franqval ; Mathias ressemblait à Damienne ; il avait, dans ses yeux bleus, la calme décision de la jeune fille. Quant à Erwin, il aurait déplu, de prime abord, à l'ancien officier, si le vieil Hans Bauer n'avait renseigné celui-ci sur le véritable caractère de chacun, avec un sens de l'observation très surprenant chez lui.

— A première vue, monsieur expliquait-il, il y aura des Franqval qui vous plairont et des Franqval qui ne vous reviendront pas... Il ne faudra point vous arrêter à cette idée-là. Moi qui vous parle, je puis vous affirmer que tous ces Franqval ont leur valeur... Par exemple, M. Erwin, je ne connais pas de plus mauvais sujet, de plus « tracassier ». Eh bien ! en regardant le fond des choses, on découvre que ce mauvais garçon vaut autant que les autres... Seulement, voilà... il est comme beaucoup : s'il n'est pas un héros, c'est qu'il n'a pas rencontré l'occasion.

En regardant le visage légèrement efféminé d'Erwin, en écoutant ses propos frivoles, Saint-Yves souhaita vivement que l'occasion émise par Hans Bauer se présentât au plus tôt ; puis, loyalement, il eut un retour sur lui-même :

« Après tout, pensa-t-il, je ne vaux pas mieux que ce garçon ; il laisse vivre ses défauts, faute de qualités à venir, et je ne crains pas, moi, en

toute connaissance de cause, d'étouffer en mon âme tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, tout ce que cette enfant blonde a dans les yeux et sur les lèvres. »

Heureusement, Erwin s'en retournait vers le miroir aux alouettes ; il se confondit bientôt dans l'essaim bavard et agité que Damienne avait abandonné sans façon ; Mathias haussa imperceptiblement les épaules et Mlle de Franqval détourna l'attention de Laurent avec une adresse qui n'avait d'égale que sa bonté :

— Si nous allions dans un coin de la terrasse que je connais... un coin où la lumière n'éblouit pas, un coin où les profanes ne sauraient se plaire.

Des groupes rejoignaient les terrasses, et ils n'eurent pas l'air de s'isoler en s'éloignant tous deux.

— Car je suppose, dit-elle par-dessus l'épaule, en louvoyant entre les sièges, que vous aimez la musique ?

Elle eût été désolée du contraire, et son regard interrogateur, son regard d'enfant le disait. En dépit de son humeur farouche et de sa franchise habituellement brutale, Laurent Saint-Yves ne sut pas troubler la limpidité de ces yeux-là.

— J'aime beaucoup la musique.. Pourtant, je l'aimais davantage autrefois.

Elle ne voulut pas le laisser se perdre en souvenirs pénibles :

— Vous l'aimerez ce soir, je vous le prédis...

Elle acheva avec une ingénuité touchante :

— La nuit est si belle !

•

Quand ils se furent assis, un peu en retrait, dans l'encadrement d'une des portes-fenêtres, il remarqua le bracelet ancien, la merveille dont elle avait parlé, et il fut ému de songer qu'elle le portait uniquement pour cacher la blessure de son poignet.

— Cela vous fait-il mal ? demanda-t-il avec une douceur qui l'étonna lui-même.

— Je n'en ai pas souffert... C'est à cause de la marque.

— Voulez-vous dire que vous porterez toujours cette marque ?

— J'ai tout lieu de le supposer, répondit-elle avec calme, mais je ne regretterai pas ce petit inconvénient.

Il comprit qu'elle se réjouissait d'avoir pu lui faire un peu de bien en l'obligeant à la connaissance de sa famille et, au lieu de lui en savoir gré, il dit âprement :

— Vous pensez que vous m'avez arraché à ma solitude... Mais la solitude, c'est comme le fardeau de la douleur : quand on le dépose pour une nuit de sommeil, on le reprend au réveil. L'heure que je vis est reposante pour mon âme...

Et il la regarda comme s'il l'associait à la sérénité de ce repos.

— ... Cependant, le réveil en sera d'autant plus cruel ; j'appréhende ce retour en pleine nuit... illogisme du cœur humain qui désire la solitude, s'en arrache avec peine et la retrouve parfois avec désenchantement !

Elle eut une imperceptible hésitation, mais sa simplicité l'emporta sur la crainte de manquer de réserve :

— Je vais vous donner un conseil. Quand vous retournerez à *la Claudette*, regardez bien « notre » forêt au clair de lune... Vous ne pouvez imaginer rien de plus beau... D'ailleurs, si vous avez loué *la Claudette*, c'est que vous aimiez la forêt... et la forêt au clair de lune vous parlera. Vous verrez que vous ne serez pas seul alors...

Un chant slave s'élevait, très doux.... Et ils se turent.

LA CHIMIE AU SERVICE DU CANADA

La chimie chez vous

AVEC les réalisations scientifiques modernes et l'action transformatrice de la chimie, le vieil adage "Charbonnier est maître chez lui", employé jusqu'ici comme métaphore, passera vraisemblablement dans le domaine de la réalité.

Même en temps de paix, la chimie avait déjà contribué largement à réhausser l'attrait et le confort des foyers canadiens. Les vernis industriels "Duco" et "Dulux" recouvraient déjà plus d'un mobilier et les émaux, peintures et vernis C-I-L étaient déjà l'objet d'un usage domestique courant. Les étoffes de "Fabrikoid" pour le capitonnage des fauteuils étaient déjà appréciées pour leur solidité et leurs couleurs variées. Il y avait également plusieurs articles fabriqués de matières plastiques. Les chatoyants tissus pour draperies et tentures, inaltérables au soleil, devaient beaucoup aux finis et teintures C-I-L. Il y a tout lieu de croire que le réfrigérateur, lui aussi, doit son efficacité à un réfrigérant chimique tel que "Freon".

D'autres produits nouveaux, d'origine chimique, n'attendent que l'après-guerre pour déverser sur les foyers canadiens un surcroît de beauté, de confort et de commodités. La chimie nous réserve d'agréables surprises dans l'après-guerre.

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED

CANADIAN INDUSTRIES C-I-L LIMITED

PA 303F

VOUS A-T-IL ABANDONNÉ POUR UNE AUTRE...?

76% des adultes ont une *mauvaise haleine!* Ne courez pas ce risque . . . employez la

POUDRE A DENTS COLGATE

Des expériences scientifiques prouvent positivement que 7 fois sur 10 la POUDRE A DENTS COLGATE arrête instantanément la mauvaise haleine.

ECONOMISEZ! Comparée à d'autres grandes marques, pour le même prix, la grosse boîte de poudre à dents Colgate donne *30 fois plus de brossages,* la boîte géante *46 fois plus!*

CONSEIL AUX FUMEURS! La poudre à dents Colgate est un des moyens les plus rapides et faciles pour prévenir taches de nicotine et haleine de tabac! Employez Colgate aujourd'hui.

POUDRE A DENTS COLGATE

25c 40c

PURIFIE VOTRE HALEINE EN NETTOYANT VOS DENTS

Brosse à Dents Colgate en Nylon

Les soies Nylon de Colgate ne peuvent se ramollir

VALEUR SPECIALE **29¢**

TRAVAILLEZ LES Pieds à L'aise

Les heures de travail vous paraissent - elles terriblement longues à cause de la douleur presque insupportable d'un cor sensible? Arrêtez cette douleur inutile ... mettez un emplâtre anticors Blue Jay qui vous soulagera vite! Blue Jay fait plus que de calmer la douleur, il ramollit la racine du cor pour que vous puissiez l'arracher! Ne coûte que quelques sous par cor. Achetez Blue Jay aujourd'hui à la pharmacie la plus proche.

BLUE JAY POUR LES *CORS*

IX —LA CONDAMNATION

J'AIME à t'avoir auprès de moi ; tu me portes bonheur. Toute petite, déjà, tu étais la compagne idéale de ton père ; je te savais capable de silence... Et ceci est beau, je te l'assure, qu'un silence de petite fille... Il faut dire que nous n'avons jamais eu besoin de parler beaucoup, nous deux, pour nous comprendre... et, quand tu te marieras, Mienne... car je suis bien sûr qu'un jour, on viendra te prendre à moi, ce sont nos longues stations au bord de la rivière que je regretterai...

Le baron ajouta, inquiet :

— Penses-tu quelquefois à ce mari que tu auras plus tard ?

Damienne dit, amusée :

— Pourquoi y penserais-je, puisque je ne le connais pas ?

— C'est juste !

La pêche était terminée ; selon la coutume, le baron et sa fille prenaient ce qu'ils appelaient leur récréation, et ils savouraient, tous deux, le plaisir de flâner, plaisir d'autant plus doux qu'ils sentaient proche l'heure du départ.

— Allons, papa, il faut retourner au pavillon.

— Crois-tu ?...

Damienne eut un signe très affirmatif et, joignant le geste à la parole, se releva d'un bond souple ; aussitôt, elle s'écria :

— Oh ! monsieur Saint-Yves... vous m'avez fait peur !

Il était debout, non loin d'eux, et Damienne le soupçonna d'avoir surpris leur conversation ; cette idée mit une rougeur sur ses joues, car elle se rappelait les paroles louangeuses de son père à son égard.

La brève explication du jeune homme ne la rassura qu'à demi :

— Je passais, dit-il...

Le baron ne s'embarrassait jamais de préliminaires :

— Nous allons retourner ensemble. Seulement, vous m'excuserez ; je suis en tenue de pêcheur et ma fille en petite campagnarde.

Il désignait Damienne du regard, tandis qu'il s'agenouillait pour rassembler son attirail ; Saint-Yves suivit ce regard et il eut son rare sourire. Car, s'il avait aimé la jeune fille en robe de soirée, il la préférait encore en ses frais vêtements de toile ou de mousseline et, quoiqu'il n'eût pas prononcé de compliment, son pâle sourire était une approbation pour la petite robe de toile bleu clair qu'une ceinture fauve retenait à la taille.

Damienne avait pris les cannes à pêche pour décharger son père ; courtois, le jeune homme les lui enleva des mains, sans qu'elle osât résister. Et ils revinrent tous trois vers le pavillon, le baron bavardant comme une femme, et Damienne silencieuse, parce que Saint-Yves reprenait son air sombre et qu'elle le soupçonnait de regretter maintenant leur compagnie, après l'avoir provoquée lui-même.

M. de Franqval s'engouffra dans l'unique pièce du pavillon, en disant sans façon à Laurent :

— Tenez compagnie à ma fille pendant que je vais quitter ma tenue de sauvage.

Et ils demeurèrent tous deux dans l'ombre fraîche des sapins ; Damienne s'était assise sur l'herbe, après avoir quitté son chapeau ; Saint-Yves demeura debout, la regardant .. Et elle reconnaissait son air malheureux de l'autre soir, un air presque discourtois, qui excitait sa pitié, au lieu de la mécontenter.

•

— Je puis rester seule, dit-elle, très douce.

Il murmura :

— Pardonnez-moi...

Puis, il vint s'asseoir près d'elle ; sans la regarder, il expliqua :

— J'ai perdu l'habitude d'être aimable, parce que je vis en sauvage, et rien n'est pénible comme une transition !... J'ai, à la fois, envie de vous connaître mieux et envie de vous fuir... Vous ne ressemblez pas aux autres jeunes filles ; votre présence m'apaise au lieu de me blesser... Mais, pour me décider à une amitié bienfaisante, il me faut revenir à ce monde que je hais, il faut subir la transition... Comprenez-vous pourquoi je suis désemparé ?

— Je comprends, répondit Damienne, très grave.

— ... Vous êtes la première personne que je remarque vraiment depuis... mon malheur, et c'est cette particularité qui m'attire vers vous. Je suis brutal, n'est-ce pas ?... Mais ne vaut-il pas mieux, pour votre repos, dire les choses telles qu'elles sont ?... Hier encore, je ne croyais plus à rien... je foulais tout aux pieds... Aujourd'hui, je me sens prêt à croire à l'amitié... Mais je n'en suis pas encore tout à fait là... Je vais vers vous parce que votre caractère est éminemment bienfaisant... J'y vais, en égoïste, pour mon repos, pour cette paix et cette simplicité qui émanent de vous... comme le voyageur lassé va d'instinct vers le coin d'ombrage et de fraîcheur...

Comme elle ne parlait pas, il s'était décidé à la regarder :

— Je vous offense, n'est-ce pas, dit-il amer ; jamais aucun homme n'a eu l'audace de vous dire aussi nettement qu'il n'est encore pour vous ni un ami, ni même un camarade ?

— Oh ! murmura-t-elle; j'aime mieux cette franchise.

— Et vous feriez don de votre camaraderie... peut-être, un jour, de votre amitié à celui qui n'est venu vers vous que pour son propre intérêt?

— Je le ferais, parce que je suis certaine qu'avec votre loyauté, vous seriez le plus vrai des camarades, le meilleur des amis.

— Et vous accompliriez cet acte de charité par pitié, uniquement par pitié, n'est-ce pas ?

Elle répondit simplement, sans vouloir remarquer son ton acerbe :

— Vous m'avez dit que j'étais capable de vous faire du bien... Quelle femme ne serait heureuse de faire du bien !

Il la poussa dans ses derniers retranchements ; mais il n'eut pas raison de sa simplicité :

— Naturellement, vous complotez de m'arracher de ma solitude et de me jeter au monde, auréolé de mon romantique passé.

Il avait un rire dur et il n'osait plus la regarder, pour lui avoir fait mal.

— Non, dit-elle, paisible ; ce n'est pas le monde qui guérit la blessure faite par le monde.

— Et c'est ?...

— La terre, monsieur.

Elle attendit qu'il tournât vers elle ses yeux adoucis et elle expliqua :

— Mathias m'a dit, hier soir, que vous étiez Alsacien... Je le savais lorsque je vous ai conseillé de regarder notre forêt au clair de lune... Dites-moi... avez-vous été seul pour revenir vers *la Claudette* ?

— Non, je ne fus pas seul.

— Avez-vous été heureux ?

— Je n'ai pas souffert.

— Je vous en prie, dites-moi si c'était beau.

— Sublime comme le silence !

— Alors... vous voyez bien !

Il haussa les épaules :

— Est-ce la terre qui m'a parlé ?... Je ne crois pas. Car ce n'est point l'amour de la patrie qui me conduisit en Alsace, si près du berceau familial, c'est l'instinct de la bête blessée qui revient à son gîte pour mourir.

— Non... Tout cela, ce sont des phrases... Et vous ne devez pas...

Sa parole avait vibré d'indignation ; confuse, elle se tut.

— Qu'alliez - vous dire ? demanda Saint-Yves impérieusement... La condamnation était sur vos lèvres.

Elle se décida, trop franche, trop simple pour masquer son jugement de femme forte :

— Je pensais qu'il est indigne d'un homme de se refuser à vivre.

La porte du pavillon s'ouvrait ; les paroles s'arrêtèrent ; Saint-Yves serra les poings ; son visage était ravagé. Quant à Damienne, elle avait pâli, souffrant de cette souffrance nécessaire qu'elle causait.

Leur grave conversation s'arrêtait là, au point culminant, lui, révolté jusqu'au fond de l'être, elle, malheureuse de n'avoir pas eu le temps d'adoucir l'expression de son jugement.

Elle songea qu'il ne lui pardonnerait jamais cette parole qu'il avait cependant exigée d'elle ; il quittait le baron brusquement, s'inclinait à peine devant Damienne ; elle le regarda disparaître dans le jardin de *la Claudette.*

— Pour un original, dit le baron en riant, c'est un original ! On le quitte de bonne humeur ; on le retrouve aimable comme un dogue !...

Alors, seulement, M. de Franqval s'avisa que Damienne avait une figure « à l'envers ».

— Qu'est-ce que tu as, petite ?... J'espère que cet homme ténébreux ne t'a pas tenu des propos... enfin, de propos discourtois ?

— Lui ! . . . Rassurez-vous, papa ; vous pouvez avoir une confiance illimitée en ce monsieur désagréable... J'ai tout simplement du mal à m'accoutumer à ses sautes d'humeur.

— Il t'a dit des choses désagréables ?

— Non, c'est moi qui lui en ai dit.

— Toi ! De mieux en mieux ! Peut-on savoir ?...

— On ne peut pas savoir, papa chéri... Il n'y a qu'une chose qu'il m'est possible de dire ; c'est que j'ai exprimé ma pensée un peu cruellement... et que vous êtes arrivé trop tôt pour me permettre de l'adoucir.

— Terrible et charmante franchise de ma Damienne !... Ne va pas t'aliéner la sympathie de mon locataire ; tu sais que ta maman le porte aux nues, depuis qu'elle l'a vu en habit ; car, hier soir, ce n'était plus mon locataire, c'était le sien, et elle disait, cette nuit, à ses bonnes amies : « Voilà un original ! il ne porte pas son titre, loge dans cette masure de *la Claudette*... mais ma chère... cet original peut tout se permettre. Il est comte et s'appelle en réalité : Dreusch de Saint-Yves »... Dans un mois, Mienne, ce pauvre monsieur aura sa statue dans la roseraie de Saverne.

— Surtout, supplia Damienne, n'allez jamais faire soupçonner cet engouement subit à Saint-Yves.

Le baron regarda tendrement le jeune visage où le rose était revenu :

— ...Et tu te juges cruelle !... O Mienne ! qu'enviable est ce Werther farouche qui a, dans son juge implacable, le plus éloquent des avocats !

X — L'AMIE

LORSQU'ELLE revint s'asseoir, le lendemain, à la même place, tandis que le baron disparaissait dans le pavillon, Damienne eut un soupir. Elle avait espéré rencontrer Laurent, étant de ces âmes délicates qui ne se consolent pas aisément d'avoir blessé autrui.

Elle passait et repassait sa main blanche sur les rudes aiguilles de pins qui couvraient le sol ; elle baissait son lumineux visage sur la terre, comme pour lui reprocher de n'avoir point su se montrer éloquente envers ce fils ingrat que l'instinct seul ramenait vers

[*Lire la suite page* 32]

MODE ET SANTÉ *par Francine*

✦ ✦ ✦

Pensez-vous que les maillots de bain et les sous-vêtements légers actuellement à la mode ont une influence préjudiciable sur la santé des femmes ?

Il n'est pas mauvais pour la santé de se vêtir moins chaudement que le faisaient nos ancêtres, pourvu qu'on ait soin de s'habituer graduellement au froid. La morale exige qu'on ne suive qu'en partie les modes actuelles. Mais c'est surtout au nom du charme féminin qu'on est tenté de protester contre un déshabillage excessif qui enlaidit plutôt qu'il embellit. Ne pas oublier que le vêtement doit mettre en valeur la beauté de la femme.

Quls exercices physiques conseillez-vous aux femmes ?

La femme prend chaque jour de l'exercice en s'occupant de sa maison et en prenant soin de ses enfants. C'est excellent mais insuffisant. Elle doit sortir chaque jour et faire une promenade, non pas en voiture ou en tramway, mais à pied. La longueur de cette marche dépend de la fatigue qu'elle en éprouve. Elle doit s'arrêter avant d'être vraiment lasse, cependant, avec un peu d'entraînement, elle en viendra à prolonger chaque jour de quelques minutes la durée de cette promenade.

La femme moderne est-elle plus nerveuse que ses aînées ou plus portée à décrire ses malaises ?

Tout le monde est plus nerveux qu'il y a cinquante ans et la guerre n'a fait qu'augmenter cet état de choses : elle ne l'a pas créé. Les hommes se tracassent de leurs affaires, les femmes s'inquiètent davantage de la conduite ou de la santé de leur mari et de leurs enfants, et ces derniers sont nerveux parce qu'ils grandissent dans une atmosphère toujours tendue, auprès de gens toujours pressés. Les femmes s'énervent davantage parce qu'elles sont plus sensibles. Elles aiment à parler de leurs maux, en général, et de leurs opérations, en particulier, parce qu'elles ont une mémoire plus fidèle et un sens de l'observation plus aigu que les hommes. Un bain chaud et un verre de lait chaud au moment de se mettre au lit apaiseront un système nerveux un peu ébranlé.

Combien de temps une femme doit-elle dormir ? Est-il bon qu'elle fasse la sieste au cours de la journée ?

La moyenne des femmes en bonne santé ont besoin d'au moins sept heures de sommeil et parfois de huit à neuf. Une femme qui souhaite dormir onze heures est paresseuse, sotte ou malade. Les personnes occupées ne sont pas ainsi portées à dormir, et se coucher est quelquefois une manière d'éviter une corvée. On peut sans inconvénient faire un somme d'environ un quart d'heure durant le jour pour reposer les nerfs. Il ne doit pas se prolonger, sauf si l'on a passé une mauvaise nuit.

La manie de maigrir est-elle dangereuse ?

Tous les excès sont dangereux. Disons, cependant, qu'il vaut mieux pour une femme d'âge moyen de peser 8 à 10% de moins que son poids normal plutôt que de le dépasser. Le poids requis n'est pas le même pour les femmes du même âge. Il y en a qui ont de gros os, d'autres qui seront toujours minces quoique bien portantes, d'autres qui engraissent au moindre écart de régime. Chaque femme doit se résigner à conserver son type physique tout en s'efforçant de l'améliorer et non de le transformer. Avec un régime alimentaire approprié, une vie régulière et assez d'exercice physique, elle y parviendra.

REPASSAGE

Il y a maintenant sur le marché de nouveaux tissus qui font du repassage une besogne encore plus délicate que par le passé. Il est prudent de ne pas les toucher avec un fer trop chaud. Ne laissez jamais le repassage prendre la place du blanchissage ou du dégraissage. Seul, un vêtement tout à fait propre mérite d'être repassé. Porter toujours des toilettes fraîches est le premier principe de la véritable élégance, mais c'est aussi les faire durer. Le repassage d'une robe doit être fréquent. Il vaut mieux le commencer par les manches qu'il est plus facile de repasser à l'endroit qu'à l'envers. Avoir soin de mettre un linge propre entre le fer et l'étoffe afin que celle-ci ne devienne pas luisante. Il existe de petites planches à repasser que l'on peut introduire dans la manche. Si vous n'en avez pas, la remplacer par une petite serviette de bain que vous glisserez jusqu'à l'épaule. C'est le meilleur moyen d'éviter les faux plis. Retourner la robe à l'envers et appuyer davantage sur les coutures. Repasser souvent les plis afin qu'ils tiennent bien en place. Les épingler pour les repasser bien droits. Plus un tissu est léger, moins la chaleur du fer doit être accentuée.

Laver toujours à la main les lainages et les tissus laine et soie dans une eau savonneuse et modérément chaude. Les rincer comme il faut, les presser sans les tordre pour faire sortir l'eau. Etendre à plat pour sécher. Quand vous avez repassé soigneusement un vêtement, ne pas gâter votre ouvrage en le suspendant mal. Il doit être placé sur un cintre et boutonné, si l'on veut qu'il garde sa forme. Il est essentiel d'avoir toujours un col et des manchettes immaculés et sans faux plis. Rien ne contribue davantage à embellir et à transformer une robe.

Disons en terminant que les fers électriques sont des objets aussi rares que précieux. Prenons soin du nôtre si nous ne voulons pas revenir aux lourds fers de notre enfance. Attention de ne pas échapper le fer électrique ; de ne pas enrouler la corde autour du fer avant qu'il soit refroidi ; de ne pas le tacher avec de l'empois ; de ne pas se servir d'une prise de courant défectueuse ; de ne pas laisser le fer communiqué plus longtemps que cela est nécessaire.

En 14 jours, l'Essai à Domicile prouve que vous pouvez avoir une Peau Plus Douce, Plus Soyeuse!

LES ESSAIS PALMOLIVE PROUVENT QUE VOUS POUVEZ RETROUVER L'ELASTICITE DE LA PEAU.

Désirez-vous votre figure aussi veloutée que vos épaules?

Votre plus grand désir . . . avoir la figure aussi jeune que les épaules! Avez-vous déjà remarqué comme vos épaules gardent leur douceur soyeuse, leur élasticité, alors que les pores de la figure, obstrués par le maquillage pendant de longues heures, ne peuvent respirer? Or, quand les pores ne respirent pas l'épiderme vieillit prématurément. Il ne faut pas que cela *vous* arrive! Palmolive vous offre le moyen prouvé de garder votre teint jeune et ravissant.

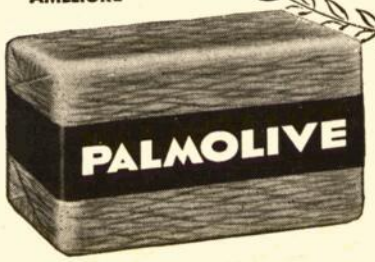
Employez une débarbouillette pour ce massage de 60 secondes.

Vous pouvez paraître plus jeune en 14 jours! Chaque fois que vous lavez votre figure (employez une débarbouillette) faites un massage afin de bien faire pénétrer dans votre épiderme la mousse riche, vivifiante de Palmolive. Massez pendant une minute. Rinçez rapidement, puis séchez. Ce massage de *60 secondes* avec la mousse soyeuse de Palmolive dégage les pores, leur permettant de respirer. Votre épiderme devient élastique—plus jeune.

En 14 jours vous aurez obtenu ce teint ravissant.

Palmolive apporte la preuve convaincante! Le massage de beauté Palmolive de *60 secondes* a été essayé scientifiquement sur les figures de 1285 femmes par 36 médecins. Et 1016 Canadiennes en ont fait l'essai chez elles. Les résultats obtenus prouvent définitivement que—*en 14 jours seulement*—ce massage Palmolive de *60 secondes* vous procure un plus beau teint. Faites-en l'essai . . . et commencez dès aujourd'hui. Laissez Palmolive rendre votre figure aussi jeune et veloutée que vos épaules.

NOUVEAU, AMÉLIORÉ



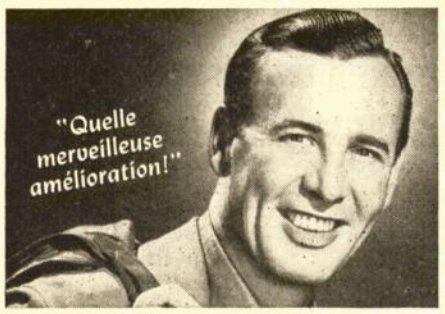
GARDEZ VOTRE RAVISSANT TEINT D'ECOLIERE

FAUSSES DENTS ? ÉVITEZ CES DEUX RISQUES EN RENONÇANT AUX NETTOYEURS INAPPROPRIES

HALEINE DE DENTIER... MAUVAIS AJUSTEMENT

En brossant son dentier avec des nettoyeurs inappropriés : pâtes, poudres dentifrices et savon, on peut égratigner les matières composantes qui sont *60 fois plus tendres que les dents naturelles.* Ces égratignures causent taches, pellicules et particules de nourriture qui *adhèrent plus aisément, plus obstinément* — et qui dégénèrent en l'Haleine de Dentier. D'autant plus que ce même brossage peut user les délicates alvéoles et désajuster le dentier.

PAS DE BROSSAGE, conséquemment pas de risque en faisant *tremper* votre dentier dans Polident. Finies les inquiétudes d'égratignures ou d'usure. De plus, ce bain Polident quotidien donne à votre dentier fraîcheur et propreté. Polident est recommandé par plusieurs dentistes éminents et approuvé par les fabricants réputés d'accessoires dentaires.



DOUBLE SECURITE ! Les admirateurs de Polident sont légion. Avec Polident, l'Haleine de Dentier — les risques d'usure et de mauvais ajustement ne sont plus à craindre. L'usage quotidien de Polident contribue à maintenir l'apparence naturelle de votre dentier pour moins d'un sou par jour. Procurez-vous Polident dès aujourd'hui dans toute pharmacie, bazar ou magasin à rayons. Format 3 oz. — 40¢ ; Format 7 oz. — 75¢.

Employez

POLIDENT

Tous les jours

CONSERVEZ PONTS ET DENTIERS PROPRES... ET INODORES !

Stafford-Miller (Canada), Limitée
172 rue John, Toronto 2, Canada.

LE COUP D'AILE

[*Suite de la page* 30]

elle. Jusque dans ses tristes pensées, elle gardait son apparence de jeunesse épanouie, cette joie, qui est la force de l'âme et qui vous rend apte à supporter, d'un cœur vaillant, toutes les croix envoyées par la Providence.

Ainsi penchée, perdue dans une songerie tranquille, elle n'entendait pas venir Laurent ; elle ne soupçonnait pas qu'un regard scrutait son visage incliné et que le jeune homme se tenait prêt à la prompte retraite, pour peu qu'il eût découvert sur les traits de Damienne la souffrance qui altérait les siens.

Car, il devinait bien que la jeune fille avait souffert de son attitude : ne l'avait-il pas quittée en ennemi, après lui avoir fait entrevoir la camaraderie possible et même cette amitié idéale, qui avait paru enchanter son âme ? Il y a, chez la jeunesse, tant de confiance qu'il avait certainement heurté en Damienne le meilleur d'elle-même. Il s'étonnait de lui voir ce visage et cette attitude... Et il se rapprocha, de nouveau attiré par cette vaillance qui ignore le découragement, la rancune, l'inutile tristesse.

— Bonjour, mademoiselle Damienne.

A ce nom prononcé par lui pour la première fois, la jeune fille éprouva un soulagement véritable ; s'il avait été fâché, il n'aurait pas dit son nom.

Elle se contenta de ce petit espoir, et elle se leva, voulant aller à lui, parce qu'elle se jugeait coupable.

— Je croyais vous avoir fâché, dit-elle ; vraiment, combien je suis contente de voir qu'il n'en est rien !

— Vous avez été dure, il faut en convenir.

— Pourquoi m'avoir demandé ma pensée ?... Il est déjà si difficile de la taire quand on ne la sollicite pas !

— Seriez-vous, à ce point, implacablement franche ?

Elle dit naïvement :

— Mon père m'aime ainsi...

Et, de nouveau, il fut touché.

•

Damienne heurtait la porte du pavillon :

— Papa, nous partons en avant...

— Qui, nous ?

— M. de Saint-Yves et moi... Il doit descendre jusqu'à Saverne et je voulais lui montrer le coin des roches rouges.

Tous deux gagnaient le sentier à peine tracé, le plus difficile, le plus sauvage. Cela plut à Laurent, qu'elle eût choisi un chemin de ce genre pour gagner leur but.

Il remarqua cependant :

— C'est plus fort que vous, n'est-il pas vrai ?... Il faut que vous me blâmiez.

— Vous avez raison. C'est plus fort que moi.

Elle marchait devant lui, et sa voix lui arrivait de loin, plus expressive, parce qu'adoucie... et il se rappelait la musique qu'il avait entendue auprès d'elle et qui venait de loin, si prenante, si sereine !

— Il y a surtout que j'ai l'âme batailleuse ; là où je vois des ruines fumantes, je vois aussi la maison qu'on rebâtira, et « il faut » que je rebâtisse. La Claudette, mon aïeule lointaine, m'a certainement légué ce besoin d'être brave devant l'apparente impossibilité... Connaissez-vous l'histoire de la Claudette ?

Laurent avait entendu ce récit de la bouche du vieil Hans ; pour l'entendre redire par la voix de Damienne, il mentit sans honte aucune :

— Je l'ignore...

— Ecoutez donc...

Et elle narra, simplement, sans pathétiques phrases, la belle histoire de son aïeule lointaine ; mais elle ne pouvait empêcher la vibration de sa voix, les inflexions qui trahissaient son enthousiasme, l'admiration profonde qu'elle avait pour la Claudette... et, parfois, son émotion.

— ... Et voilà, dit-elle en terminant, une humble et simple femme qui ne s'est pas refusée à vivre, pendant quarante-huit heures la vie d'un brave !

— Vous insinuez, par là, qu'il nous est facile de surmonter les pires malheurs, parce que la Claudette entreprit l'impossible ?

— Il n'y a pas d'impossible.

— C'est un mot de votre cher Napoléon, railla-t-il pour la décourager.

— Non, dit-elle lentement... ou, plutôt, s'il a dit ce mot, je ne pensais pas à lui en l'exprimant.

— Et à qui donc ?

— Au Bon Dieu, monsieur... Il est trop juste pour mettre sa faible créature devant l'impossible.

— Allons donc !... Sans accuser le Ciel, je puis dire, pour l'avoir expérimenté, que les fardeaux ne sont pas toujours proportionnés à notre résistance, et qu'il y a des douleurs capables de tuer en nous toutes les forces vives... Le nierez-vous ?

— Je le nie.

Il jeta brutalement :

— Parce que vous n'avez jamais souffert... j'entends d'une souffrance véritable, qui vous broie, vous torture et vous achève dans l'anéantissement.

— Vous avez raison ; je n'ai pas encore connu de ces douleurs déchirantes, mais je peux déjà y préparer ma volonté, en acceptant joyeusement les petits ennuis de la vie. De plus, je n'ai pas, comme vous, cette conception de la douleur qui nous mène, dites-vous, vers l'anéantissement. Si la douleur n'était pas grande, susceptible de dilater notre cœur, d'élever tout notre être vers le meilleur et le plus beau, Dieu n'aurait pas fait la douleur ; il n'aurait pas souffert lui-même.

— Voilà deux fois, dit-il, que vous me parlez de Dieu... Je vous préviens que je ne pratique pas.

— Que vous ne pratiquez « plus »... Je le craignais. Si j'ai parlé ainsi, c'est bien spontanément.

Il voulut connaître ce cœur de jeune fille :

— Les premières fois, vous évitiez de me heurter par ces évocations pieuses ?

— Je m'efforçais de les retenir...

— Oui, je vois... Vous attendiez d'avoir conquis le camarade, et ensuite l'ami, pour exercer votre puissance en toute liberté !

Elle se retourna et eut, sur ses joues d'enfant, une rougeur de confusion et d'émoi tout ensemble qui bouleversa Laurent.

— Me pensiez-vous si méchant ? demanda-t-il, en interrogeant avec ardeur, le beau visage tourné vers lui.

Et il se mit à marcher aux côtés de Damienne ; ils atteignirent les roches rouges avant qu'elle ait pu répondre à son anxieuse interrogation, et il dit, devinant ce qui se passait en elle :

— Vous pensez que la tâche sera rude.

Elle s'était assise sur une roche basse, sans songer à lui décrire ce lieu qu'elle aimait, pour lui en faire apprécier toute la beauté ; elle regardait, au loin, dans la sente, son père qui arrivait d'un pas pressé, d'un petit pas cependant précautionneux ; ils n'avaient plus qu'un instant à eux, et elle voulut oublier la blessure que Laurent venait de lui infliger ; sans quitter, du regard, son père qui se rapprochait et lui souriait de loin, elle prononça d'une voix où Saint-Yves ne put découvrir aucune altération :

— Rassurez-vous comme je me rassure moi-même ; vous savez que je considère qu'il n'y a pas d'impossible... Mais, puisque vous reconnaissez vous-même votre méchanceté, j'exige une promesse...

Il tenta de railler encore :

— C'est comme pour le chien...

— Non, ce n'est pas comme pour le chien, car mon père, seul, vous demanda quelque chose, ce jour-là. Ce matin, c'est moi qui vous adresse une prière... Nous allons avoir la procession du Saint-Sacrement, dimanche, et nous avons coutume d'y représenter le côté féminin de notre famille. Jadis, ma grand-mère y parut en Alsacienne, puis ma mère... Cette année, comme j'atteins mes vingt ans, je vais prendre, pour la première fois, la place de ma mère ; je vais représenter la descendance de la Claudette... Eh bien ! monsieur Saint-Yves, vous viendrez voir votre amie Damienne à la procession de la Fête-Dieu. Parce que j'ai déjà souffert par vous, je me considère maintenant comme votre amie, et c'est cette amie nouvelle qui veut vous voir, dimanche, en ce jour qui sera une date marquante de ma vie.

Et, à son père qui s'avançait vers eux, l'air joyeux :

— Dites, papa... J'ai invité M. Laurent pour dimanche... La procession est si belle !

— Eh ! monsieur ! s'exclama le baron, bonnement, vous verrez la petite en costume d'Alsacienne. Elle remplace sa mère, cette année, et je ne doute qu'elle sera si gentille, si fraîche !... Car, vous voyez, monsieur, il n'y a que cette toute jeunesse pour avoir de la fraîcheur et de la grâce... Quand on n'a pas souffert, on garde si facilement le reflet de son enfance sur le front et dans le regard !

XI — LES CRAINTES DU BARON

Ecoute, Mienne, c'est très vilain à moi de te gâter ce jour de fête ; mais je tiens à te prévenir que ta maman va partir pour Niederbronn avec ta grand-mère.

— Mais je le sais, papa... comme d'habitude.

M. de Franqval toussota en homme embarrassé :

— Eh non ! justement ; ce ne sera pas comme tous les ans... Je... nous les accompagnerons.

Stupéfaite, la jeune fille s'arrêta dans le chemin :

— Jamais nous n'avons été à Niederbronn nous deux !... Vous détestez, d'ailleurs, ce coin mondain... Et même, vous étiez si content lorsque nous restions ensemble au château !... Vous appeliez cela « nos vacances »...

Et le grand papillon de la coiffe avait l'air de palpiter sous l'émoi de Damienne.

Elle hasarda :

— C'est maman qui veut, n'est-ce pas ?... Un mariage qu'elle prépare... Ce n'est pas bien, papa, de n'avoir pas intercédé pour votre fille... J'aurais tant... tant voulu avoir mon été bien tranquille !

— N'accuse pas ta mère, petite ; c'est moi qui ai désiré ce départ.

— Vous !...

— J'ai pensé, ma petite enfant, qu'il était peut-être meilleur pour toi de t'éloigner momentanément de Saverne. Oh ! Crois bien que ton vieux papa a en toi la plus absolue confiance ; mais, justement, parce que je te sais plus candide, si délicieusement enfant, je ne veux pas que tu te laisses inconsidérément entraîner par ton bon cœur et que tu sois un jour, victime de ta bonté.

[*Lire la suite page* 37]

Menus de toute une semaine

[*Suite de la page* 18]

Ajouter la graisse, le miel et le sel puis la levure dissoute dans le lait tiède. Incorporer la farine, bien battre et laisser lever dans le bol au double du volume. Battre de nouveau et mettre par cuillerées dans des moules à muffins beurrés. Laisser lever au double du volume et cuire à 400° F., 25 à 30 minutes. Servir chaud.

Mardi

DINER

Soupe aux légumes
Agneau aux petits pois
Pommes de terre nature
Salade de chou et de navets
Pouding canadien

AGNEAU AUX PETITS POIS

2 *livres d'agneau dans l'épaule*
2 *c. à tb. de farine*
2 *tasses d'eau chaude*
1 *c. à tb. de sel*
½ *c. à thé de poivre*
1 *feuille de laurier*
6 *petits oignons*
1 *boîte de petits pois*

Couper l'agneau en services individuels et le faire brunir dans un petit chaudron de fer ou en aluminium épais. Saupoudrer de farine et laisser brunir encore. Mouiller avec l'eau chaude, ajouter les assaisonnements et laisser cuire 1 heure. Ajouter les petits oignons, cuire encore une demi-heure et en dernier lieu, incorporer les petits pois. Servir bouillant.

SALADE DE CHOU ET DE NAVETS

2 *tasses de chou taillé en fines lanières*
½ *tasse de navet râpé*
1 *c. à tb. de jus d'oignon*

Mettre le tout dans un bol à salade et à la dernière minute, arroser de vinaigrette et servir aussitôt.

POUDING CANADIEN

4 *tasses de mie de pain coupé en cubes*
1 *tasse de sucre d'érable*
2 *tasses de lait*
2 *œufs*

Mettre dans un plat à pouding beurré 1 tasse de mie de pain. Saupoudrer de sucre d'érable et répéter l'opération jusqu'à ce que le pain et le sucre soient épuisés. Battre les 2 œufs, ajouter le lait et verser sur le pain. Presser à l'aide d'une cuillère pour que le pain soit imbibé de lait et faire cuire au bain-marie au four de 350° F. 1 heure ou jusqu'à ce que le pouding soit ferme. La cuisson au bain-marie au four consiste à placer le pouding dans une lèchefrite contenant de l'eau chaude.

•

SOUPER

Soufflé au blé d'Inde
Tomates fraiches
Salade aux fruits de saison

SOUFFLE AU BLE D'INDE

2 *c. à tb. de beurre*
3 *c. à tb. de farine*
1 *tasse de lait*
2 *tasses de blé d'Inde en conserve*
1 *c. à thé de sel*
3 *œufs*

Faire une sauce blanche avec le beurre, la farine et le lait. Ajouter le blé d'Inde, assaisonner, laisser refroidir. Ajouter les 3 jaunes d'œufs battus et bien mélanger. Battre les 3 blancs d'œufs en neige ferme et incorporer délicatement au premier mélange. Verser dans un plat à gratin beurré et faire cuire au four de 350° F. 40 à 45 minutes. Servir aussitôt avec des tomates fraîches.

SALADE AUX FRUITS DE SAISON

3 *poires* 3 *pêches*
4 *prunes*
1 *grappe de raisin*
¼ *de tasse de miel*

Peler les poires, les pêches et les prunes et les couper en quartiers. Ajouter le raisin. Mettre dans un plat à dessert avec le miel. Bien mélanger avec 2 fourchettes et servir aussi froid que possible.

Mercredi

DINER

Petit salé aux légumes
Betteraves à la vinaigrette
Pouding au riz au caramel

PETIT SALE AUX LEGUMES

1½ *livre de petit salé*
2 *pintes d'eau*
1 *petit chou*
6 *petites carottes*
6 *tranches de navets*
6 *petits oignons*
6 *pommes de terre*

Mettre l'eau dans une grande marmite et y faire cuire le petit salé taillé en tranches d'un quart de pouce. Après 1 heure de cuisson, retirer le lard et ajouter tous les légumes. Remettre le lard sur les légumes et prolonger la cuisson encore d'une heure. Dresser les légumes dans un grand plat, mettre le lard au centre et servir aussitôt avec des betteraves à la vinaigrette.

BETTERAVES A LA VINAIGRETTE

6 *betteraves moyennes*
1 *c. à tb. de sucre*
1 *c. à tb. de beurre ou d'huile*
1 *c. à thé de sel*
¼ *de c. à thé de poivre*
4 *c. à tb. de vinaigre*

Faire cuire les betteraves jusqu'à ce qu'elles soient tendres, 1 heure environ. Les passer à l'eau froide pour qu'elles soient plus faciles à peler. Tailler en tranches très minces, mettre dans un plat à salade et arroser avec la marinade. Servir froid.

POUDING AU RIZ AU CARAMEL

½ *tasse de riz*
1 *tasse d'eau bouillante*
¼ *de c. à thé de sel*
¼ *de tasse de sucre*
2 *tasses de lait*
2 *œufs*
1 *c. à thé de vanille*

Laver le riz et le mettre à cuire avec l'eau bouillante et le sel jusqu'à ce que l'eau soit entièrement absorbée. Retirer du feu, ajouter le sucre, le lait et les œufs. Aromatiser et verser dans un plat à pouding beurré. Placer le pouding dans une lèchefrite contenant de l'eau chaude et faire cuire au four de

[*Lire la suite page* 48]

Commençant bien ...

*avec le bacon doux qui est le préféré au Canada**

***Le bacon au petit goût de fumée! Des enquêtes faites à maintes reprises indiquent qu'il est le plus demandé. Swift Canadian Co. Limited.**

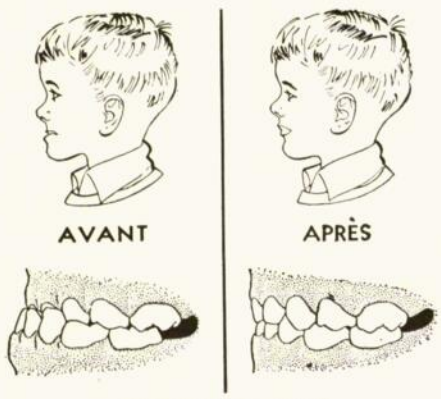
Achetez des Certificats d'Epargne de Guerre régulièrement

c'est la vérité !

Vous pouvez avoir des dents plus brillantes !

Des laboratoires impartiaux ont fait des centaines d'épreuves. Des hommes de science ont vérifié leurs constatations au moyen d'appareils photoélectriques et ils autorisent cette déclaration: LA POUDRE PEPSODENT PRODUIT SUR LES DENTS UN LUSTRE DEUX FOIS PLUS BRILLANT QUE LA MOYENNE DE TOUTES LES AUTRES GRANDES MARQUES . . . PLUS BRILLANT QUE N'IMPORTE QUELLE AUTRE—SANS EXCEPTION! Ces résultats ont été vérifiés par des jumeaux identiques qui ont fait des essais pratiques chez eux . . . par des techniciens de cliniques dentaires . . . par des dentistes dans leurs propres bureaux. Le résultat est toujours le même: la poudre Pepsodent rend les dents beaucoup plus brillantes.

Vous pouvez changer le visage d'un enfant !



D'après un cas actuel

Les premières dents de ce garçonnet, par exemple, étaient si mal disposées que sa mâchoire inférieure était en saillie . . . cela aurait pu affecter son apparence pour toujours. Mais l'art dentaire moderne, grâce à des traitements correctifs, a su améliorer son visage . . . en réglant la position de ses dents permanentes. Oui, l'art dentaire peut faire des merveilles dans le redressement des dents croches. Comme les vedettes de l'écran, vous pouvez faire recouvrir vos dents si elles sont ébréchées ou brisées. Surveillez attentivement les dents de vos enfants. Voyez le dentiste régulièrement. Car c'est la vérité . . . la personnalité et l'avenir d'un enfant peuvent dépendre de l'état de ses dents! Il importe de les garder propres et brillantes!

LA PEPSODENT A L'IRIUM REND LES DENTS BEAUCOUP PLUS BRILLANTES

Pour la sûreté de votre sourire employez la Pepsodent deux fois par jour . . . allez chez le dentiste deux fois l'an.

The Pepsodent Co. of Canada, Ltd.

SEULE LA PEPSODENT RENFERME DE L'IRIUM !

Une tache n'est pas un malheur irréparable

Par Francine

LE MEILLEUR MOYEN pour guérir est de ne pas tarder à prendre les remèdes prescrits. Ainsi en est-il pour faire disparaître une tache : il ne faut jamais remettre au lendemain. La plupart des ingrédients suggérés ici comme ayant la propriété d'enlever les taches : farine d'amidon, sel, vinaigre, vaseline, se trouvent dans toutes les maisons, tandis qu'on peut se procurer les autres, à un prix modique, chez le pharmacien du coin. Si l'on connaît la nature de la tache, il est évident qu'il sera plus facile de l'enlever. Avant de s'y risquer, il est prudent d'appliquer d'abord l'ingrédient dont on va se servir à l'intérieur du vêtement taché : sur la couture ou l'ourlet, afin de s'assurer qu'il ne décolore pas le tissu.

TACHES

Boissons alcooliques : Soie, rayonne, lainage : Eponger avec une solution faite de deux tiers d'eau pour un tiers d'alcool dénaturé. Verser de la glycerine sur la tache et frotter avec les mains. Laisser reposer une demi-heure et rincer à l'eau claire. *Toile* et *coton :* Faire tremper environ 20 minutes dans une solution d'alcool et d'eau. Laver comme d'habitude.

Sang : Soie, rayonne, lainage : Eponger à l'eau froide. Si la tache est déjà sèche, ajouter du sel. *Toile* et *coton :* Mettre tremper à l'eau froide. Laver ensuite à l'eau chaude et savonneuse.

Gomme à mâcher : Soie, rayonne, lainage : Eponger avec du tétrachloride de carbone. *Toile* et *coton :* Faire tremper dans du tétrachloride de carbone et laver comme de coutume.

Chocolat et *cacao : Soie, rayonne, lainage :* Eponger avec du tétrachloride de carbone. Bien assécher. Eponger avec de l'eau et saupoudrer de poudre de pepsine qu'on fait pénétrer. Laisser reposer une demi-heure. Eponger de nouveau à l'eau chaude. *Toile* et *coton :* Ces taches disparaîtront au blanchissage.

Café : Soie, rayonne, lainage : Eponger à l'eau tiède. Verser de la glycerine et frotter légèrement avec les mains. Laisser reposer une demi-heure. Rincer à l'eau chaude. S'il y avait de la crème dans le café, éponger en outre avec du tétrachloride de carbone. *Toile* et *coton :* Verser dessus de l'eau bouillante, d'une hauteur de deux ou trois pieds. Laver ensuite à l'eau chaude et savonneuse.

Poli à ongles : Soie, rayonne, lainage : Humecter avec du tétrachloride de carbone. Verser dessus une goutte d'huile de banane. Frotter légèrement avec un chiffon mou. *Toile* et *coton :* Eponger avec de l'acétone.

Graisse : Soie, rayonne, lainage : Délayer de la farine d'amidon avec du tétrachloride de carbone. Etendre cette pâte sur la tache. La brosser quand elle est sèche. Répéter l'opération au besoin. *Toile* et *coton :* Laver à l'eau chaude très savonneuse. Frotter énergiquement. Si la tache persiste, la tremper dans du tétrachloride de carbone.

Rouge à lèvres : Soie, rayonne, lainage : Faire pénétrer de la vaseline dans la tache. L'éponger avec du tétrachloride de carbone. *Toile* et *coton :* Appliquer de la glycerine et laver comme d'habitude.

Encre : Soie, rayonne, lainage : Si la tache est encore humide, la saupoudrer de farine d'amidon ou de poudre de talc pour l'empêcher de s'étendre. Faire pénétrer dans la tache. Secouer la poudre quand elle devient sale et recommencer plusieurs fois l'opération. *Toile* et *coton :* Verser de la glycerine sur la tache. Frotter légèrement avec les mains. Rincer et répéter l'opération aussi longtemps qu'il y aura de l'encre. Rincer finalement à l'eau claire et laver comme à l'ordinaire.

Iode : Soie, rayonne, lainage : Eponger avec une solution de deux tiers d'eau pour un tiers d'alcool dénaturé. *Toile* et *coton :* Quand la tache est fraîche, on peut la faire disparaître avec de l'eau savonneuse. L'humecter et l'exposer au soleil.

Peinture : Soie, rayonne, lainage : Agir immédiatement. Gratter la peinture afin d'en enlever le plus possible. Eponger avec du tétrachloride de carbone. Si la tache est déjà sèche, appliquer la solution de chaque côté du tissu afin d'amollir la peinture. *Toile* et *coton :* Si la tache est sèche, l'amollir avec de la vaseline et laver à l'eau très savonneuse.

Transpiration : Soie, rayonne, lainage : Eponger avec de l'eau chaude dans laquelle vous aurez versé quelques gouttes de vinaigre. *Toile* et *coton :* Procéder de la même manière que pour la soie et laver comme d'habitude.

Fumée et *suie : Soie, rayonne, lainage :* Brosser la tache. La saupoudrer de sel qu'on fait pénétrer dans l'étoffe et qu'on brosse dès qu'il est sali. Eponger ensuite avec du tétrachloride de carbone. *Toile* et *coton :* Procéder de la même manière et laver comme à l'ordinaire.

Thé : Soie, rayonne, lainage : Eponger à l'eau tiède. Verser dessus de la glycerine et frotter légèrement avec les mains. Laisser reposer une demi-heure, puis rincer. *Toile* et *coton :* Verser sur la tache de l'eau bouillante d'une hauteur de deux ou trois pieds. Laver comme d'habitude.

Jus de tomate : Soie, rayonne, lainage : Eponger la tache à l'eau froide. Y faire pénétrer de la glycerine et laisser reposer pendant une demi-heure. Rincer. *Toile* et *coton :* Mettre tremper à l'eau froide. Humecter de glycerine et laisser reposer une demi-heure. Laver comme à l'ordinaire.

Taches d'eau : Humecter tout le vêtement, soit en l'épongeant à l'eau claire, soit en le tenant au-dessus d'une bouilloire remplie d'eau bouillante. Le repasser pendant qu'il est encore humide. *Toile* et *coton :* Ces tissus ne sont jamais tachés par l'eau.

Le Canonnier A. J. Gagné, de Sudbury, Ontario, (à gauche) et le Bombardier R. B. Davis, de Hamilton, Ontario, regardent encore une fois quelques instantanés favoris de la famille.

PHOTO DE L'ARMÉE CANADIENNE OUTRE-MEI

Vous qui êtes à l'arrière—imaginez un instant ce que les soldats canadiens sur cette page ressentent . . . éloignés de leurs familles et de leurs amis pendant plusieurs années; menacés, nuit et jour, de dangers et d'angoisses indescriptibles.

—songez alors à ce qu'il vous semblerait bon de recevoir quelques instantanés des parents et de scènes familières—vous rappelant que quelque part sur cette terre la vie vaut la peine d'être vécue . . . et que vous devez y retourner.

Les films étant si rares

PRENEZ D'ABORD DES INSTANTANÉS POUR *LUI*

Les films sont encore rares, la guerre en exige tellement. Mais tirons tous le plus possible de ceux que nous pouvons obtenir. Utilisons-les surtout pour nos gars outre-mer. Faisons en sorte que nos lettres soient des "visites de la famille . . . en instantanés."

Voici un conseil. Il n'y a pas insuffisance de matériel pour tirer des épreuves. Faites en donc tirer quelques-unes de vieux négatifs pour les lui envoyer. Cela lui fera énormément plaisir.

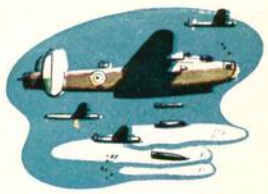
Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto.

Achetez des
TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE
chez votre pharmacien

Kodak

Tourbillon d'adresses

EN PLUS GRAND NOMBRE ET PLUS DISTANTES QUE JAMAIS *Mais le courrier s'y rend, partout*



PENDANT que vous lisez ceci, le jour se lève sur un convoi, les étoiles de minuit guident les aviateurs effectuant leurs raids, ou bien le soleil de midi verse ses torrents de lumière sur des troupes en marche.

Si vaste est le théâtre de la guerre que toutes ces choses se présentent en ce moment même.

Par tout cet immense territoire, la guerre de mouvement ne s'arrête jamais. Des milliers de soldats se déplacent en mer, débarquent sur des rivages lointains, coupent leur chemin dans leurs voitures blindées à travers les passes abruptes des montagnes . . . Des bateaux de guerre tout gris plongent leur proue effiliée dans l'écume blanche tandis que l'équipage, aux aguets, pourchasse l'ennemi . . . D'autres bateaux font escale à un port glacial du Nord ou à un port des Tropiques . . . Des flottes d'avions géants sont en vol, transportant des aviateurs vers de nouvelles bases a des milliers de milles de distance en une seule nuit.

Vous êtes-vous déjà arrêté à songer au travail qu'il faut faire pour localiser votre ami ou votre parent parmi ces milliers de soldats toujours en marche . . . et lui remettre sa lettre en bon état?

Cependant en 1943, 31,500,000 lettres et des millions de colis et d'autres objets sont parvenus à nos militaires outre-mer.

POSTES, CANADA

Publié avec l'autorisation de

L'HON. W. P. MULOCK, C.R., DEPUTE, MINISTRE DES POSTES

LE COUP D'AILE

[*Suite de la page* 32]

— Vous voulez parler de l'attrait que m'inspire M. Saint-Yves ; mais, papa, c'est uniquement l'attrait que j'éprouverais devant une bonne œuvre à faire, un malheur à éviter à autrui...

— Je ne l'ignore pas, ma petite fille ; moi-même, je ressens une extraordinaire sympathie et une pitié non moins grande pour cet être jeune et plein de qualités qui s'efforce de tuer en lui tout ce qui ne demanderait qu'à vivre et à s'exprimer... Vois-tu, je craignais d'avoir été coupable en favorisant vos rencontres et, l'autre jour, j'ai vu ton visage, ton cher visage, soudainement altéré...

— Une blessure d'amour-propre... à moins que ce ne fût là le remords d'avoir été trop franche... Peu de chose, en somme !

— Je n'en doute pas ; tu vois, toi, ce qui est aujourd'hui ; moi, ton père, je vois « demain », parce que, t'ayant fait une enfance si douce, si remplie de tendresse, je ne puis m'accoutumer à cette idée que tu pourrais souffrir...

M. de Franqval n'osait insister davantage ; il scruta le visage de sa fille, car ils arrivaient en vue de l'église et il voulait savoir si Damienne avait compris. Un regard d'une extraordinaire limpidité soutint son regard inquiet.

— Papa, dit Mienne en souriant... si j'aimais M. Saint-Yves, vous ne vous donneriez pas plus de mal.

— Tu me trouves ridicule, fit-il, soulagé par sa gaîté... et tu m'en voudras toujours de t'avoir imposé Niederbronn, cette année ?

— Je ne vous en voudrai pas, d'abord parce que vous venez avec moi, ensuite parce que je mesure l'affection de mon père par la détermination héroïque qu'il a prise...

Elle avait repris son tranquille visage, où le sourire éteint laissait encore son reflet de joie ; elle traversa les rangs serrés d'un groupe qui se formait et, sans voir les regards déférents et admiratifs qui la suivaient, elle se joignit aux femmes en coiffe, plus simple, dans sa dignité et le charme de sa beauté, que toutes ces humbles filles qui l'accueillaient en souriant.

XII — LA PROCESSION

Il avait d'abord dit : « Je n'irai pas » Puis, quelque chose s'était mis à chanter dans l'air, quelque chose qui s'obstinait à venir jusqu'à *la Claudette* et qui semblait un écho de la voix de Damienne... Les cloches sonnaient à toute volée.

Saint-Yves eut la rapide vision de ce bouquet de parfums, de couleurs vives, de blancheurs immaculées, qui surgirait tout à coup du portail de l'église, pour suivre les rues enguirlandées de roses... Il la devina, elle, si expressive dans son costume d'Alsacienne et combien plus éloquente, sans doute, dans sa ferveur de jeune fille très pieuse, ferveur que l'allégresse du jour ne pourrait contenir.

Comme toujours, Laurent suivit la seule impulsion d'un sentiment médiocre, pour le plaisir de se dire :

— Si je vais là-bas, c'est uniquement par curiosité.

L'Arabe sommeillait dans un coin du jardin ; Saint-Yves se chargea de le réveiller sans douceur :

— Allons, debout !... Tu iras prendre la voiture et, sans m'attendre, tu te rangeras près de l'église...

L'ordre donné, Laurent fila dans la sente qui raccourcissait considérablement le chemin. Maintenant qu'il s'était décidé à voir la procession, il avait peur d'arriver trop tard.

Il déboucha sur la route, juste à temps pour découvrir le cortège qui retournait déjà vers l'église ; il craignit un instant d'avoir manqué le groupe des Alsaciennes et il éprouva un véritable sentiment de triomphe quand, devant lui, les femmes du pays s'avancèrent.

Quatre d'entre elles portaient sur leurs épaules solides un brancard fleuri où se dressait une Vierge de bois sculptée ; de celles-là était Damienne.

Elle marchait la première, du côté du chemin où se tenait Saint-Yves et, lorsqu'elle passa, sa jupe rouge frôla son complet clair. Elle avait un corsage vert d'où ressortaient, en mousse blanche, de courtes manches de mousseline et de dentelle ; son petit tablier voletait dans l'air comme une aile de papillon, et les paillettes de son corsage et de sa coiffe étincelaient à chacun de ses légers mouvements, au rythme de sa marche. A peine voyait-on ses admirables cheveux ; privé de ce cadre somptueux, sous l'immense nœud du bonnet, le visage prenait une austérité inattendue. Et Damienne n'était plus que cette fille de la terre d'Alsace qui disait désirer l'action, là où se dressait pour elle ce que Laurent appelait : « l'impossible ».

La procession rentrait dans l'église ; il voulut fuir, échapper à l'emprise qui le secouait.

Quelqu'un le guettait qui le saisit sans façon par le bras. M. de Franqval se tenait près de lui, souriant, voulant ignorer son émoi :

— Dites donc ! Vous alliez nous lâcher.

— Pourquoi ?... La procession est terminée.

— La baronne vous invite à déjeuner ; et elle y tient, mon ami ; elle y tient beaucoup.

— Vous présenterez mes regrets à Mme de Franqval.

Son ton avait été si brusque qu'il en eut conscience lui-même :

— Excusez-moi... Il y a des émotions que je ne suis plus en force de supporter... et j'ai besoin de solitude.

— Je ne crois pas, mon pauvre ami. Votre solitude consistera tout simplement à réprimer au plus tôt de louables sentiments agitant votre âme. Je parlerai comme parlerait Damienne : laissez-vous faire ; il y a des influences qui sont une rosée bienfaisante.

— Et qui n'invitent pas aux réunions mondaines, acheva Saint-Yves rudement.

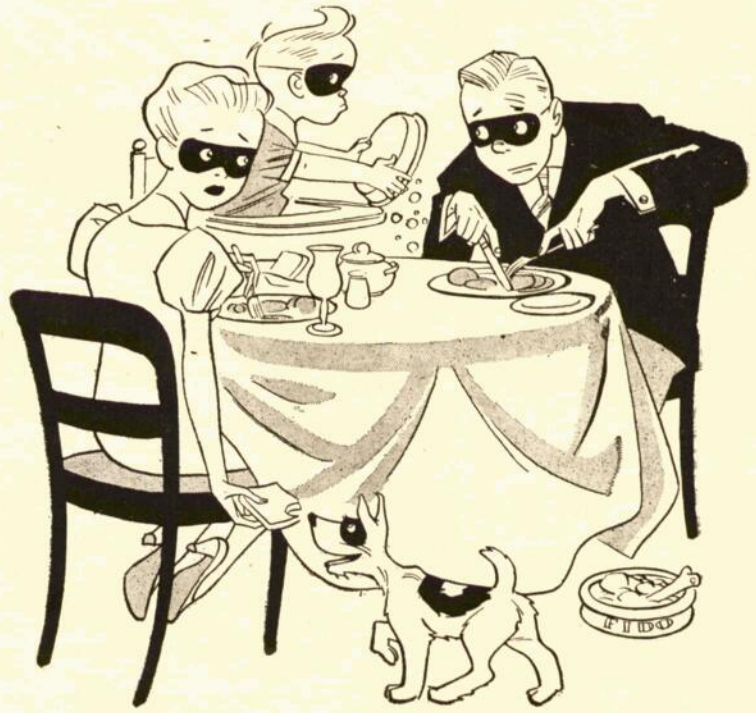
— Alors, coupons la paille en deux. J'ai aperçu votre voiture, tantôt ; voulez-vous être assez bon pour nous inviter à une courte promenade ?... J'irai tout d'abord vous excuser auprès de la baronne ; je ferai de mon mieux. Puis je ramènerai mon Alsacienne...

— Soit ! dit Laurent.

Il était brisé et subissait la volonté d'autrui, comme un fardeau, sans savoir en remarquer le mobile charitable.

Lorsque le baron le rejoignit avec sa fille, il les fit s'installer côte à côte et s'assit en face de Damienne.

Quelques mots rapides de son père avaient appris à la jeune fille qu'elle n'était pas seule à pratiquer le dévouement envers autrui : elle avait vu M. de Franqval subir l'algarade de sa femme avec une souriante patience, et ils étaient partis tous deux, s'enfuyant presque, sous le regard amusé de Mme d'Elstein, pendant que la baronne répétait, mécontente :



Commet-on, chez vous, le "CRIME" de gaspiller les Aliments ?

Quels sont ceux qui commettent ce crime?

Les gens qui croient que cela n'a pas d'importance s'ils laissent quelque chose dans leur assiette.

Mais cela a de l'importance — et c'est sérieux! Il y a aussi beaucoup d'autres personnes qui laissent un peu d'aliments dans leur assiette. 11,480,713 pour être exact!

Un tel gaspillage est du sabotage, car la nourriture est une arme pour la victoire! Et les demandes d'aliments fournis par le Canada pour nos forces armées, nos alliés et les sociétés de secours deviennent de plus en plus importantes.

Et puis, si l'on gaspille des aliments pendant que les provisions sont très limitées, les règlements actuels deviendront nécessairement plus stricts.

N'allez-vous donc pas commencer à mener, chez vous, une campagne contre le gaspillage? Voici comment faire:

1. Nettoyez votre assiette et encouragez les autres à en faire autant.
2. Préparez et faites cuire la quantité *exacte* d'aliments qu'il vous faut.
3. Gardez les aliments bien réfrigérés et couverts.
4. Utilisez le liquide nutritif des aliments en boîtes. Ils font d'excellentes bases pour les soupes, sauces et desserts.

Rappelez-vous que d'autres ont BESOIN des aliments que vous ne *voulez* pas!

COMMENT LES ALIMENTS EN BOÎTES AIDENT À RÉDUIRE LE GASPILLAGE !

Dans les aliments en boîtes, il n'y a rien qui soit inutilisable... Pas de feuilles... rien à jeter! Tout, dans la boîte, est *à manger*... nourrissant et délicieux!

... et rappelez-vous que ...

1. Les aliments en boîtes permettent de varier les menus d'une façon appétissante, avec des produits qui sont mis en boîtes à l'apogée de leur saveur.

2. Avec les aliments en boîtes, vous pouvez avoir des repas bien équilibrés — riches en vitamines et sels minéraux — en n'importe quelle saison.

3. En employant des aliments en boîtes, vous pouvez préparer des repas en un clin d'oeil! Et ils sont faciles à garder jusqu'à ce que vous en ayez besoin.

Ce message est publié, dans l'intérêt du Programme d'Alimentation du Canada, par l'**American Can Company** — Montréal, Hamilton, Toronto; et l'**American Can Company Limited,** Vancouver.

Cette

Crème Désodorisante Enraye la Transpiration

SÛREMENT N'irrite pas la peau ni n'abîme les vêtements.

RAPIDEMENT Agit en 30 secondes. Vous l'appliquez, essuyez le superflu et vous vous habillez.

EFFECTIVEMENT Enraye la transpiration et l'odeur.

DURABLEMENT Garde les aisselles *sèches* et *inodores* pendant 3 jours.

AGRÉABLEMENT Aussi agréable que votre crème préférée pour la figure — odorante, elle ne tache pas.

ET *ne sèche pas*

Ce grand pot contient 21 applications de plus, pour 39¢, que d'autres désodorisants bien connus — et le contenu entier est utilisable parce qu'il ne sèche pas.

Si vous avez...

PROPRIETE, TERRE ou TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 7494, rue St-Denis, Montréal

LA REVUE **POPULAIRE**

coupon d'abonnement

(CANADA SEULEMENT)

IMPORTANT — Indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

1 an $1.50

2 ans $2.00

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Je vous préviens que le déjeuner ne sera pas retardé.

•

— Vous êtes mon invitée, mademoiselle Damienne... Où voulez-vous aller ?

Elle fut tout de suite décidée, en femme qui a préparé son plan d'attaque :

— Cela va vous paraître étrange, monsieur Saint-Yves... mais je voudrais que vous connaissiez le cimetière de Neuwiller.

Le baron eut un sourire heureux :

— Ecoutez Mienne, monsieur, écoutez-la ; il n'y a qu'elle pour avoir ces bonnes idées.

Il expliqua, radieux :

— C'est à Neuwiller que reposent les braves de l'Empire... Un pèlerinage comme vous n'en avez jamais fait !

M. de Franqval témoignait d'un tel enthousiasme que Laurent ne put résister au désir du père et de la fille.

Pendant que l'auto franchissait rapidement la courte distance, Saint-Yves parla peu ; l'émotion première s'éternisait en son âme : pourquoi, aussi, avait-il accepté la présence de cette Alsacienne au front rayonnant ? Pourquoi se laissait-il entraîner vers ce coin de terre plus éloquent, à lui seul, que le pays tout entier ?

XIII — LE CHRIST AU TOMBEAU

Voilà, monsieur Saint-Yves, une page d'histoire... Peut-être l'avez-vous déjà lue, mais, peut-être aussi, avez-vous négligé d'y laisser un signet et n'y êtes-vous pas revenu...

Saint-Yves n'eut pas un mot, pas un geste... Rien, dans son extérieur, ne put faire deviner au baron s'il était déjà venu, lui, un Strasbourgeois, dans cet éloquent cimetière où de vieux braves dormaient.

Il n'était pas dans la nature de M. de Franqval de se décourager devant le mutisme d'autrui ; faute d'un interlocuteur, il savait très bien faire, à lui seul, les frais de la conversation. Quand le sujet était beau et lui tenait au cœur, il préférait même avoir le terrain libre, et les points de suspension qu'il mettait dans son récit n'étaient pas une invite à la réplique ou à la controverse ; il laissait simplement à son auditeur le loisir de savourer en son esprit le relief, la touche de lumière qu'il lui signalait.

— Regardez, monsieur... sur les stèles, sur les croix, sur les dalles, ces sabres, ces grenades, ces insignes de la Légion d'honneur... tous les emblèmes militaires possibles... tous, même des épaulettes ; ce langage-là se fera entendre à travers les siècles ; il est gravé dans la pierre !...

« Et ici, monsieur Saint-Yves, ici, sur cette colonne, avez-vous remarqué... le maréchal Clarke, duc de Feltre... là-bas, Dorsner... plus loin, Pradel... »

Le baron avait saisi la main de Laurent et l'entraînait ; il clamait des noms, se grisait de ses propres paroles, voulant secouer l'apathie voulue de Laurent et croyant naïvement y arriver par l'évocation de ce passé qui le faisait encore tressaillir tout, lui, un vieux bonhomme qui achevait presque de vivre, quand l'autre, le jeune, avait si peu vécu !

— Et tous de l'Empire, monsieur, tous de l'Empire !... Voyez... Lieutenant général d'artillerie... Commandeur de la Légion d'honneur... Officier d'ordonnance de l'Empereur... Ecoutez !... Lutzen, Bautzen, Leipzig... Lisez : Wagram... La Moscavo... C'est ici le meilleur des pèlerinages... Je suis heureux qu'ils soient là... si près de chez moi !... Je suis fier qu'ils aient voulu finir leurs jours sur « ma terre ». Ceux-là, monsieur Saint-Yves, montaient la garde quand régnait l'oppresseur ; et, le jour de la libération, toutes ces tombes disparaissaient sous les fleurs et les oriflammes... Une apothéose, enfin !

•

Damienne était demeurée silencieuse devant la tombe du maréchal Clarke ; soupçonnait-elle l'inanité des paroles paternelles sur l'obstination de Saint-Yves ? Elle les regardait d'un air songeur, tandis qu'ils revenaient vers elle, Laurent, très sombre, et son père parlant seul, content de lui, trop emballé pour avoir saisi encore l'attitude de son auditeur.

Et ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il devint maladroit, lui si délicat en d'autres circonstances. Comment aurait-il douté du pouvoir de ces souvenirs glorieux qu'il avait évoqués ?... D'avoir prononcé ces noms, d'avoir contemplé ces tombes et ces sculptures, n'était-il pas tout vibrant, tout léger ?...

— Quand nous serons partis, monsieur, vous viendrez en promenade à Neuwiller... Eh oui ! Nous suivons la baronne à Niederbronn, non pas que ma femme soit malade, mais il est de bon ton, à notre époque, de n'avoir pas l'air trop bien portant... Par exemple, le tempérament rustique de Damienne est presque une anomalie...

Il rit et s'avisa soudain que Laurent ne faisait pas écho à sa gaîté ; le jeune homme disait, d'ailleurs, d'un ton glacé :

— L'anomalie, c'est de voir Mlle Damienne aller se soigner à Niederbronn!

Bien qu'elle devinât que la seule annonce de leur départ avait jeté le désarroi en Laurent, Mlle de Franqval rougit de sa parole, comme d'une offense personnelle.

Le baron vit la raideur de l'un, la confusion et l'émoi de l'autre, et il proposa d'aller jusqu'à l'église de Neuwiller, afin de faire diversion.

— Une église abbatiale qui vaut la peine d'être vue.

— Je vous remercie, monsieur ; mais je n'entre jamais dans les églises.

M. de Franqval ne fut pas seulement interloqué de la réplique ; mais il parut sincèrement désolé... lui qui pensait avoir disposé ce sauvage aux plus louables intentions. Il eut vers sa fille un regard implorant ; il avait l'air de dire :

« J'ai fait une bêtise en m'imaginant faire bien... Maintenant, je me tais pour te laisser la possibilité de réparer ! »

Et Damienne, enfin, parla :

— Quand nous ne serons plus là, vous pourrez revenir à Neuwiller ; vous y trouverez des souvenirs que la promenade d'aujourd'hui nous rend communs à tous les trois, et voilà pourquoi j'aimerais que vous vissiez l'église Saint-Pierre et Saint-Paul... avec moi, d'abord... Il y a des détails si beaux, pour celui qui sait déjà et à qui rien ne peut plus échapper !

Ainsi, elle semblait ignorer son refut brutal ; elle en faisait presque une acceptation, et, comme son père tout à l'heure, elle entraînait Saint-Yves ; elle l'entraînait avec sa puissance de femme aimante et délicate, plus forte que le baron, parce qu'il y avait en elle une pitié si tendre, à demi maternelle, qui ne s'imposait pas, qui savait demeurer patiente au seuil de cette porte close qu'on s'obstinait à ne pas vouloir lui ouvrir.

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'église, M. de Franqval tourna subitement les talons ; il allait, disait-il, renouer connaissance avec la jolie fontaine du XVIIIe siècle qui s'élève au milieu de la place ; à la vérité, il ne se souciait pas de se heurter, une fois de plus, au mauvais vouloir de ce garçon terrible. Son absence arrangeait les choses ; lui présent, Saint-Yves aurait redit de sa voix sèche, si pénible à entendre :

— Je n'entre jamais dans les églises...

Mais Damienne de Franqval le guidait seule vers l'intérieur ; il la suivit.

•

Et il la laissa dire... Et il l'écouta, parce qu'elle fut très simple, comme toujours.

Ayant soin de ne lui imposer qu'une rapide visite, elle l'éblouissait du coup d'œil, pour l'obliger à revenir chercher le détail de tant de beautés ; elle ne s'agenouilla même pas pour une courte prière ; mais il la vit fixer le tabernacle, lorsqu'ils admirèrent le chœur et le transept, et ce furtif regard fut éloquent, pour lui qui se souvenait de la procession.

Elle s'immobilisa cependant...

— Je veux vous montrer quelque chose... quelque chose qui m'a toujours frappée... un détail que vous retrouverez dans beaucoup d'églises d'Alsace... un détail que vous connaissez peut-être...

Ils étaient devant un tombeau du XIVe siècle : le Christ est étendu devant sa mère et les saintes femmes qui tiennent les embaumements... Et Damienne dit, en ce chuchotement doux qui faisait voler les mots sur ses lèvres :

— Regardez bien... Mettez votre main, là, sur la poitrine du Christ... Il y a une petite excavation ; on y dépose l'hostie consacrée pendant la semaine sainte.

Guidé par sa main, Laurent avait posé ses doigts sur l'excavation, dans la poitrine du Christ...

— C'est vrai, dit-il.

— Ne trouvez-vous pas, demanda-t-elle en le regardant profondément — et c'était là sa première insistance — ne trouvez-vous pas que cela est beau... symbolique... ce cœur du Christ toujours ouvert ?

Elle avait sous sa coiffe d'Alsacienne une beauté si virginale, une telle foi éclatait dans ses yeux limpides, qu'il se surprit à penser comme elle pensait ; mais il ne voulut pas l'avouer ; et, même à cette heure où ils allaient être séparés, il la laissa se heurter à la porte toujours close de son cœur, la connaissant suffisamment peut-être pour se confier en cette patience pleine de courage, et devinant qu'elle saurait demeurer devant la porte fermée aussi longtemps qu'il plairait au farouche Laurent de ne point l'ouvrir.

Saint-Yves ne sut pas s'ils avaient échangé quelque propos sur le chemin du retour... Pour lui, le dernier mot de Damienne avait été prononcé dans l'église ; ils n'y avaient pas échangé d'adieux et, pourtant, il semblait qu'ils se fussent, en réalité, séparés devant le tombeau et qu'elle lui eût marqué une place ou, plus facilement, il se souviendrait d'elle et de son amitié bienfaisante.

Jusqu'au soir, il demeura sous l'impression de la courte scène de l'église, et il ne cherchait pas à fuir ce souvenir bien qu'il se trouvât de nature à soulever les couches profondes de son âme.

Il pensait qu'elle partait et il n'en éprouvait plus d'irritation comme au premier moment ; on eût dit qu'elle l'avait confié à quelque chose, à quelqu'un qui veillerait sur lui, qui continuerait le délicat labeur de son amitié... Ce n'était plus, cette fois, le charme de la forêt au clair de lune, la seule influence de la terre... Et il revit la main de femme qui, doucement, guidait sa main vers la poitrine entr'ouverte d'un Christ au tombeau.

DEUXIEME PARTIE

I — LE SOLITAIRE

LE DÉPART de la famille de Franqval avait d'abord laissé Saint-Yves désemparé. Il se surprenait à descendre plusieurs fois par jour vers la route de Saverne, à guetter, du côté des jardins pleins de roses somptueuses, l'apparition de Damienne en robe de toile... Il vint appuyer son front à la grille du parc, la grille privée, celle que la jeune fille appelait : la porte des amis. Il haussait les épaules à ce souvenir, repris d'humeur morose, oublieux de tant d'autres souvenirs plus marquants, plus éloquents, pour ne chercher, dans les jours passés, qu'une pâture à son besoin de mélancolie.

« Où est-elle ? se demandait-il... Au Casino, sans doute... »

Et il revoyait la robe rose qui lui donnait une sveltesse de grande fleur.

« Naturellement, elle plaira... Peut-être reviendra-t-elle fiancée... Alors, finie l'amitié bienfaisante !... L'incroyable amitié de cette enfant qui ne ressemble à aucune de ses compagnes !... Je lui en veux de m'avoir fait toucher du doigt l'affection secourable... Elle ne m'a relevé que pour me faire tomber plus rudement ! »

Il se sentait devenir féroce :

« Elle est partie pour se faire regretter... Elle s'est jouée de moi... Je ne devais pas quitter ma solitude ! « L'autre » m'avait déjà fait assez de mal... »

•

C'est ainsi que se passa l'été.

Il connut des heures atroces, parce qu'il se faisait en lui un sourd travail qu'il ignorait ; l'ignorant, il accusait le monde entier du mal qui le rongeait, condamnant tout ensemble et celle qui était la cause de ce mal, et celle qui tentait de l'en consoler.

« Il est indigne d'un homme de se refuser à vivre !... »

Comme il aurait souhaité qu'elle n'eût jamais prononcé ces mots, cette condamnation sur sa lâcheté ! Car, enfin, elle avait pensé ce dernier mot, si elle ne l'avait pas dit... Il était marqué dans son regard limpide. Et comme, ce jour-là, il serrait les poings. plus irrité parce qu'il ne pouvait lui crier sa colère... parce que, elle lointaine, il ne pouvait se justifier.

Il devait se l'avouer : il tenait à l'estime de Damienne de Franqval ; il ne voulait plus l'entendre prononcer la terrible condamnation ; il ne voulait plus la voir si grande, si noble, sous sa coiffe d'Alsacienne...

...Le serviteur arabe venait parfois jusqu'à la combe, à l'heure des repas ; il regardait son maître de loin, n'osant rompre le farouche silence ; mais le chien, plus fidèle et moins craintif, allait jusqu'au corps étendu ; il avait un gémissement doux qui réveillait Laurent de ses songes cruels. Brisé de corps et d'âme, celui-ci se levait, pendant que l'Arabe fuyait sans bruit vers la maison. Et l'homme et le chien, abandonnant la combe sauvage, s'en revenaient lentement le long des rangs réguliers de pins.

...Et il semblait à Saint-Yves qu'un ami était venu l'arracher à sa détresse et qu'il n'était sensible à l'appel plaintif de l'animal que parce qu'un jour, une voix de femme, une voix infiniment compatissante, lui avait dit :

— Surtout, ne punissez pas votre chien, il n'est pas coupable...

II — ODILE BAUER

UN MATIN, sans trop savoir pourquoi, Laurent éprouva le besoin de revoir Hans Bauër. Le vieil homme, comme s'il devinait la crise de sauvagerie que subissait Saint-Yves, ne venait plus à *la Claudette ;* il pensait, dans sa rude logique, que les hommes sont parfois bien maladroits et qu'il n'y avait guère que «Mademoiselle » qui pût se permettre d'affronter l'humeur noire du locataire de *la Claudette.*

Lorsqu'il aperçut Laurent, au seuil de sa maisonnette à galerie d'où les cytises dégringolaient en lourdes grappes, Hans eut un bon sourire :

— Ah ! monsieur !... Vous voilà enfin ! je m'ennuyais de vous.

— De *la Claudette,* plutôt... Pourquoi n'y viens-tu plus jamais ?

— Je n'osais pas...

— Tu osais, autrefois. M'en as-tu raconté des histoires sur ton Alsace et sur...

Hans Bauër s'agita, désignant d'un petit geste effaré la porte qui donnait sur la salle commune où il avait fait entrer Laurent.

— Dilie ! appela-t-il.

Et, pour le jeune homme qui l'interrogeait du regard :

— Ma femme... la nourrice de « Mademoiselle ».

C'était tout dire ! Pour Odile Bauër, Saint-Yves eut un sourire.

L'Alsacienne était sensiblement plus jeune que son mari ; des bandeaux noirs bien lustrés encadraient son visage paisible ; son regard scrutateur plongea dans les yeux qui l'étudiaient ; elle n'était ni gênée, ni flattée de l'examen qu'elle subissait, et elle ne cachait pas elle-même ce besoin qu'elle avait de connaître le Monsieur qui s'intéressait tant à « petite ».

Ce regard-là, si prudent, si maternel, Mme de Franqval ne l'avait pas eu, et cela frappa Saint-Yves.

De part et d'autre, l'examen fut favorable.

— Asseyez-vous, dit seulement alors Dilie.

Elle approchait un fauteuil de paille pour Laurent, une chaise pour son mari, et elle resta debout, appuyée à l'encadrement de la cheminée, ayant l'air de veiller au feu sur lequel bouillonnait quelque chose, mais, en réalité pour mieux voir Laurent Saint-Yves.

Hans Bauër, lui, ne demandait qu'à parler ; il devinait que le Monsieur n'avait reçu aucune nouvelle de la famille de Franqval, et il lui semblait tout naturel de communiquer, au locataire de *la Claudette,* les nouvelles que la nourrice de Damienne avait reçues.

— La demoiselle a écrit à Dilie beaucoup de fois... Elle l'aime tellement, si vous saviez !... Et puis, monsieur, nous n'avons eu qu'un enfant, une petite fille que le Bon Dieu nous a vite reprise, et, s'il n'y avait eu au château un autre petit ange pour Odile, bien sûr qu'elle serait morte de chagrin.

Auprès du feu, la femme se tenait maintenant raide, le visage rigide ; Laurent souffrit pour elle de voir dévoilée sa peine, car il la devinait brave, austère pour elle-même, ayant la pudeur de ses chagrins.

— ...Et quelle petite fille charmante fut Mlle Damienne, monsieur, vous ne pouvez l'imaginer !... Un bijou !... Tenez, monsieur, elle s'asseyait souvent dans ce fauteuil, elle avait à peine quatre ou cinq ans ; et elle prenait des airs de petite femme pour me demander :

— Dis-moi, Hans... faut-il prier le Bon Dieu d'envoyer la pluie pour ton jardin ?... Tes fleurs ont-elles soif ?

Près de la cheminée, la femme avait souri.

Et Hans continuait, tout comme si Laurent n'était venu que pour s'entendre raconter la petite enfance de Mlle de Franqval :

— Elle avait des robes blanches qui moussaient et, dans ses boucles, un grand noeud qui changeait de couleur tous les jours... Elle nous aimait bien, elle nous aime toujours autant, quoique Mme la baronne ne lui permette...

"Lucie est une mère qui en a encore à apprendre!"

1. Je n'aurais jamais pensé que mes deux meilleures amies auraient pu parler ainsi de moi. Marie disait à Caroline: "Sais-tu qu'elle traite sa fille comme si c'était une princesse—elle n'a pour elle que des choses spéciales—même un *laxatif spécial!* As-tu jamais entendu parler d'idées aussi ridicules ?"

2. Comme j'avais entendu malgré moi cette conversation, je voulus mettre tout de suite les choses au point. "Il n'y a là rien de ridicule!" dis-je. "Ne savez-vous pas que le système d'un enfant est délicat et ne se traite pas comme celui d'un adulte ?"

3. "C'est peut-être vrai", me répondit Caroline, "mais ne crois-tu pas que tu exagères un peu ? On n'élève pas un bébé comme si c'était une plante de serre-chaude. Il faut user de son jugement. Prends par exemple ce laxatif spécial ?"

4. "C'est justement là que je prouve que j'ai du jugement", répliquai-je. C'est mon médecin qui m'a conseillé le Castoria pour ma petite, parce que ce laxatif est préparé spécialement pour les enfants, sans aucune drogue susceptible de leur déranger l'estomac.

5. "Et mon pharmacien aussi recommande le Castoria", continuai-je, "pas seulement pour les bébés, mais aussi pour tous les enfants, jusqu'à l'âge de dix ans. Il dit que le Castoria est doux, efficace et d'un *goût agréable.* C'est sur son avis que j'achète la grosse bouteille de famille économique".

6. "Eh bien, tu m'as *convaincue!*" admit Caroline de bonne grâce. Et elle se montra encore plus convaincue lorsqu'elle me vit, un peu plus tard, donner du Castoria à ma fillette. "A la voir lécher la cuiller, on croirait vraiment qu'elle aime cela" me dit encore mon amie.

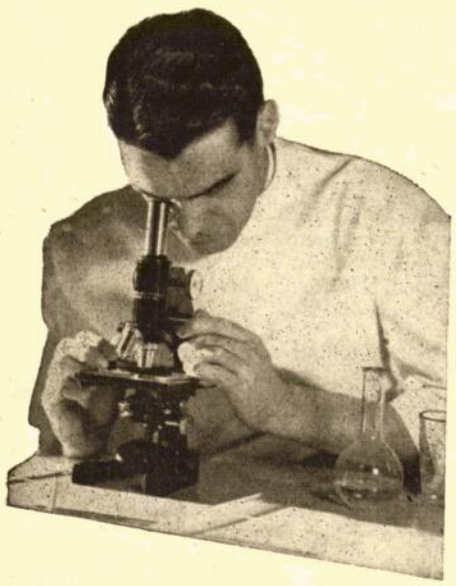
Comme le savent les membres de la profession médicale, le séné—le principal ingrédient dans le Castoria—jouit d'une excellente réputation en médecine.

L'expérience a démontré que le séné produit surtout son effet dans le gros intestin, et qu'il dérange rarement l'appétit ou la digestion. Bien dosé, le séné favorise l'élimination et ne cause presque jamais de coliques ou d'irritation.

CASTORIA

Le laxatif SÛR
préparé spécialement pour les enfants

Les
EXPERTS
ont
APPROUVÉ
Baby's
Own



Médecins, gardes-malades et spécialistes de la peau disent tous : "il n'y a pas de meilleur savon pour l'épiderme délicat d'un bébé que le savon Baby's Own". Ils savent que le savon Baby's Own est garanti par 75 ans de recherches scientifiques et que le contrôle rigoureux exercé au laboratoire lui conserve sa pureté et sa douceur uniformes. C'est pourquoi ils recommandent Baby's Own, car ils ont découvert que c'est le plus pur et le meilleur savon.

CONTIENT DE LA LANOLINE

Baby's
Own

SAVON • HUILE • TALC

The J. B. WILLIAMS CO., (CANADA) Limited

Il s'arrêta sur un geste de sa femme que Laurent devina plus qu'il ne le vit. Et ce fut le jeune homme qui poursuivit très naturellement :

— En effet, elle est très bonne.

— Cela surtout, monsieur ! Si elle nous aime ainsi, c'est parce qu'elle sait que nous avons souffert beaucoup de la perte de notre petite fille ; vous comprenez... Elle veut la remplacer auprès de nous... et cela nous touche le cœur et nous touchera toujours que cette belle demoiselle, si noble, si riche, puisse se pendre encore au cou d'Odile, pour l'embrasser tendrement, et lui dire :

« Dilie ! Maman Dilie... Je t'aime. »

L'Alsacienne quitta brusquement la cheminée ; elle avait, sans doute, comme pour ses peines, la pudeur de ses joies ; elle ne voulait pas qu'on livrât le meilleur d'elle-même. Et peut-être aussi avait-elle peur de s'attendrir...

— Hans, veux-tu demander à Monsieur ce qu'il désire ?

— Oui, monsieur... il faut que vous acceptiez quelque chose... que vous fassiez honneur à nos bons vins. Car, j'ai ici de tout... de tout. M. le Baron lui-même entretient ma cave... C'est depuis que Dilie a soigné notre « demoiselle », dans une maladie contagieuse, la diphtérie, je crois...

Odile intervenait, le ton calme :

— Il faudra que Monsieur goûte de chacun, mais aux heures qui conviennent.

— Oh ! toutes les heures conviennent ! remarqua jovialement Bauër... Nous avons du Volxheim, le Rangen de Thann, le Brand de Turckheim... et le vin des Pinsons : le « finkenwein »... Mais, monsieur Saint-Yves, vous prendrez du Sporen de Riquewhir... oui, Dilie, du Riquewhir.

Ils restèrent seuls un court moment.

Saint-Yves, le ton indifférent, demandait :

— Alors... vous avez des nouvelles de M. de Franqval ?

Hans répondit avec simplicité :

— ... De mademoiselle, oui.

— Et elle s'amuse bien, là-bas ?

— Elle s'y ennuie à périr, monsieur !

— Ah ! dit Laurent, satisfait.

Odile Bauër revenait déjà avec la bouteille. Elle vit la transfiguration du visage de Saint-Yves et elle regarda son mari, soupçonneuse tout à coup, se demandant ce qu'il avait pu dire au Monsieur de *la Claudette* pour lui changer son air en une minute. Elle regarda le paquet de lettres qui était dans un coin, sur le buffet, derrière un pot d'étain. Et elle haussa les épaules, agacée, parce qu'à demi-rassurée sur la discrétion de son mari.

— Hans, dit-elle tout en versant le vin doré et pétillant dans de curieux verres teintés, je te rappelle qu'on t'attend à Turckheim.

Le vieil Alsacien demeura bouche bée ; assurément, il aurait préféré qu'on ne lui rappelât pas cette nécessité.

— J'irai cet après-midi...

Odile Bauër prononça, la voix nette, posée, et cette voix rappelait à Laurent une autre voix paisible :

— Tu dois y aller ce matin ; comment veux-tu finir l'affaire en partant seulement cet après-midi ?

Hans expliquait à Laurent, attentif :

— C'est pour une réclamation d'un locataire de M. le baron,... il faut que j'aille voir l'homme de loi,... que je me rende sur les lieux avec lui... Il y en a qui profitent toujours de l'absence de M. le baron pour me donner des « embêtements » à n'en plus finir !

Laurent eut seulement une seconde d'hésitation ; sans qu'il voulût se l'avouer, la présence d'Odile le gênait ; puis, il se décida, ne regardant que le vieux Bauër :

— J'ai entendu dire que Turckheim est un endroit très intéressant... Si vous voulez, Hans, mon chauffeur peut « nous » conduire jusque-là. Le déplacement vous sera moins pénible et, je pourrai peut-être vous être utile.

Laurent devina que le regard de l'Alsacienne pesait sur lui ; il déposa son verre sur la table et se leva.

Hans témoignait d'une joie presque enfantine, à l'idée de voyager dans ce carrosse sans chevaux, comme il disait ; il avait disparu pour enfiler ses vêtements des grands jours : le pantalon noir, la courte veste, le gilet rouge à double rangée de boutons, ouvert sur la chemise de toile blanche.

Laurent Saint-Yves et Odile Bauër demeurèrent seuls.

La femme retirait les verres, essuyait la table avec des gestes méthodiques, les gestes habituels que ne troublait pas le moins du monde la présence d'un étranger; devant elle, Laurent ne savait plus que dire, et il se demandait :

« Que croit-elle ? Que s'imagine-t-elle ?... Me considère-t-elle comme l'ennemi ? »

Il se surprit à désirer l'estime de cette humble femme, parce qu'elle était la nourrice, la seconde mère de Mlle de Franqval, et elle avait, à ses yeux, plus d'importance que la mère elle-même ; car il ne s'était pas troublé devant la baronne comme il se troublait devant cette paysanne qui, elle aussi, avait bercé Damienne.

L'évocation du geste éternel des mères mit-elle une douceur inattendue dans le regard qu'il fixait sur Odile ?... La femme demanda, et, pour la première fois, il parut à Laurent qu'une note d'intérêt perçait dans son ton :

— Hans vous a-t-il dit que « la petite » avait écrit ?

— Mais oui... Vous étiez là ?... fit Laurent, interdit.

— Elle reviendra bientôt... oui, bientôt !

Et, subitement, la paysanne rougit : elle n'avait pas de ces subtilités qui permettent l'insidieuse question ; il fallait qu'elle parlât nettement, et elle n'osait plus...

De tout son être éperdu, cependant, elle interrogeait Laurent Saint-Yves.

Peu lui importait qu'il fût une manière de héros, un prince des Mille et une Nuits, celui dont tout le monde parlait... Il n'était pour elle que l'inconnu dont une mère se défie et, le voyant pour la première fois, songeant que peut-être, plus jamais, elle n'aurait l'occasion de le revoir ainsi, elle voulait entendre de sa bouche la parole rassurante. Et, pour que cette parole tombât de la bouche de Saint-Yves, elle n'eut qu'une phrase, une seule, mais combien pathétique !

— Vous comprenez, monsieur... ; « elle » est presque mon enfant !

Laurent sentit son regard se mouiller ; peut-être était-ce la première fois, depuis son malheur, qu'une larme embuait ses yeux...

Il fit un pas vers la nourrice de Damienne ; il prit la main qu'elle ne tendait pas, la douce main maternelle qui avait bercé « la petite » et il dit, presque solennel :

— Je vous comprends, madame... je vous comprends très bien : Mlle Damienne n'est pour moi que l'idéal des sœurs et des amies.

Hans rentrait, bruyant, tout fringant sous son bel habit, et la femme ne put que sourire en remerciement.

Elle avait encore donné plus qu'elle n'avait reçu.

III — L'AUBE

Il était retourné plusieurs fois à Neuwiller, plusieurs fois, il avait entendu résonner à ses oreilles la parole de Damienne.

« Ne trouvez-vous pas que cela est beau... symbolique, ce Cœur de Christ toujours ouvert ? »

Pas plus qu'autrefois, il n'aurait livré ses sentiments intérieurs ; il gardait un insondable visage, aux retours de Neuwiller, et, dans une lettre au baron de Franqval, il s'était contenté de narrer ses visites à l'église en artiste que le beau attire, parlant d'une tapisserie que Mlle Damienne avait omis de lui faire remarquer et dont la fraîcheur le séduisait, d'une légende naïve qu'elle n'avait pas dite ; et il faisait son récit en conscience, croyant ne livrer que ses sensations d'art et découvrant, à l'amie attentive, tout un monde de sentiments qu'il taisait.

Quoique les nouvelles ne lui fussent pas adressées, Damienne répondit à Laurent par le seul envoi d'un livre, un exemplaire d'Ernest Psichari que Saint-Yves cacha vivement au plus profond d'une armoire, révolté qu'il était de penser que l'influence de Damienne s'exercerait sur lui dès qu'il aurait jeté les yeux sur les premières lignes de la biographie.

Le même réflexe qui lui avait fait rejeter le volume le lui fit rechercher par une nuit d'insomnie ; sa curiosité s'aiguisait à sentir si près de lui ce qui était un peu de la pensée de la jeune fille, la seule réponse qu'elle pouvait lui donner, et, s'il commença le livre sous l'impulsion de la curiosité, il le continua dans un intérêt qui allait croissant... Un seul passage était souligné au crayon ; il le lut presque religieusement comme si la Damienne du Tombeau se dressait devant lui, dans sa robe d'Alsacienne, et posait son doigt blanc sur le paragraphe ainsi désigné à son attention.

« ... Un homme est mort, Ernest, et vous vivez... Vous savez maintenant ce que la vie exige de vous ; vous comprenez le « cran » qu'il faut avoir, pour passer à travers les mailles de la souffrance... »

Elle lui fut présente, aussi bien, aussi nettement que s'il l'avait vue penchée sur le livre, auprès de lui ; il lui semblait que c'était sa tranquille volonté à elle qui l'obligeait à considérer l'incroyable prix de la vie.

Et Saint-Yves acheva le livre.

L'aube se levait, aussi décisive peut-être que celle qui monta d'une nuit troublée, sur la vie de Psichari...

Ce jour qui se levait était l'aube d'une nouvelle vie... si Saint-Yves « voulait » !

Il le comprit, sans doute, car il se dressa dans un grand geste décisif, un geste qu'il avait autrefois, lorsqu'il était officier et qu'on l'envoyait au poste dangereux...

Il s'assura que l'Arabe ne remuait pas, là-haut, que personne ne troublerait sa sortie matinale... Le chien eut seulement une plainte quand il passa dans le jardin et, cette fois, la plainte ne fut plus pour Laurent l'évocation de Damienne. Il ne pensait pas à elle ; il regardait, en haut, très haut ; il connaissait déjà cette sainte liberté des enfants de Dieu qui délivre de toute entrave ; il retournait là où sa mère avait guidé ses premiers pas ; il y retournait avec la même simplicité, la même confiance, allant naturellement à la source de tous les courages avant d'affronter la vie.

Et, ce matin-là, Laurent Saint-Yves dépassa le Tombeau de pierre pour aller plus avant dans l'église de Neuwiller, jusque devant l'autel où, dans un Tabernacle, repose la Vie même de Dieu.

IV — LE PREMIER COMBAT DE DAMIENNE

Laurent appuya son front contre la grille du jardin et il faillit pousser une exclamation de joie en découvrant, penchée sur un massif de chrysanthèmes cuivrés, une silhouette féminine en laquelle il crut reconnaître Damienne.

La femme se redressa et, sous le soleil du matin, ses cheveux très blonds étincelèrent. Ce n'était pas là la chevelure inoubliable de Damienne: ces étranges coulées d'or et de bronze qui donnaient une sorte de vie aux ondes souples couvrant sa tête.

Avant que Saint-Yves ait pu s'enfuir, la baronne, instinctivement, s'était retournée, et elle eut un petit cri de plaisir, très sincère, en reconnaissant Laurent.

— Vous !... Ne vous sauvez pas, surtout !

Chose étrange, Laurent n'avait plus envie de s'en aller : il regardait la femme blonde qui venait vers lui, et elle lui était sympathique, tout à coup, comme s'il venait seulement de découvrir ce que le vieil Hans appelait la vertu commune aux Franqval.

Sa robe d'intérieur mettait une note de simplicité à son apparence un peu majestueuse ; son attitude parut à Laurent presque familière, car elle agissait envers lui avec un sans-façon qui le rangeait parmi les plus intimes du château, et il ne refusa pas d'entrer lorsqu'elle eut ouvert la grille, de sa blanche main.

— Cette fois, vous êtes pris, mon cher monsieur, et bien pris !... Ma mère va être enchantée de vous recevoir, ce matin, parce que, ce matin justement, nous sommes seules... Avouez que nous avons mérité toutes deux de faire plus ample connaissance avec cet ami dont le baron et Damienne nous entretiennent à tout bout de champ... La curiosité a dominé chez moi la rancune.

— La rancune ?...

— Vous avez la mémoire courte... Et ce déjeuner que vous avez refusé, le jour de la procession... Sans compter que mon mari et ma fille sont arrivés au château lorsqu'on servait le café... Tenez, prenez ces chrysanthèmes... J'ai encore quelques fleurs à cueillir... Habituellement, c'est Damienne qui s'occupe des fleurs.

— Et... Mlle Damienne est absente ?

— Oh ! pour la matinée seulement. Je compte bien que vous serez assez poli pour déjeuner avec nous, afin de la rencontrer.

La baronne ajouta de nouvelles fleurs à la gerbe que portait Laurent ; puis elle demanda, sérieuse :

— Allez-vous faire cette peine au baron, de ne point l'attendre ?

Laurent s'étonna de répondre :

— J'accepte, madame.

— Bien... Revenons... J'ai horreur du soleil ; à mon âge, on risque beaucoup à s'en aller ainsi tête nue. Damienne, elle, affronte la lumière, la chaleur, le froid... Quelle étrange petite fille !

— Etes-vous revenue depuis plusieurs jours ?

— Depuis avant-hier.

— Si j'avais su !...

— Qu'est-ce que vous auriez fait, si vous aviez su... Ne cherchez pas une phrase polie ; vous ne la trouveriez pas. Je suis persuadée que, nous sachant revenus, vous n'auriez pas eu le courage de venir me rendre une visite amicale... Il fallait que je vous attrape, au vol, si l'on peut dire, pour vous obliger à rentrer au château en ami... Figurez-vous que ma mère me rendait responsable de votre humeur noire ; elle disait que j'avais fait trop de cérémonies avec vous... Elle a même été plus loin, je l'avoue à ma honte ; elle m'a prédit l'insuccès sur toute la ligne si je continuais d'arborer vis-à-vis de vous « mes airs d'impératrice »...

Laurent rit franchement ; décidément, la baronne gagnait à être connue, sans ses « airs d'impératrice » ; il demeurait cependant surpris de marcher aux côtés de cette femme altière, chargé d'une moisson qu'elle venait de faire. N'avait-il pas été prêt à la détester ?... D'où venait qu'il n'éprouvait aucune répugnance à la suivre au château et que la perspective du déjeuner ne le troublait pas ?...

Il vit que, du perron, la vieille marquise les regardait venir, qu'elle les lorgnait curieusement, tandis qu'un sourire malicieux relevait le coin de sa lèvre fine. Elle arrêta ses yeux sur Saint-Yves, et peut-être se posait-elle les mêmes questions que le jeune homme.

— Enfin ! dit-elle en tendant une main large ouverte à Laurent, pour lui montrer que le baise-main n'était plus de mise entre eux... enfin ! je vais connaître ce fameux ami dont on parle tant !

•

Si Saint-Yves avait éprouvé une surprise heureuse à écouter la baronne, il devait apprécier davantage encore la conversation de Mme d'Elstein.

Elle lui tint, d'ailleurs, fidèle compagnie une partie de la matinée, et, lorsque sa fille se fut éloignée, appelée par ses devoirs de maîtresse de maison, elle trouva tout naturel d'expliquer à Laurent :

— J'aime mieux vous confier tout de suite que Damienne et son père sont à Strasbourg depuis hier et que nous sommes revenus brusquement, parce que le bel Erwin a fait des siennes.

La confidence prenait Saint-Yves à court ; il demanda, gêné :

— Quelque peccadille de jeunesse ?

— Oui-da !... mon petit-fils mène les choses plus largement. Il joue comme un enragé, et ses dettes ne se comptent plus. Cette fois, la mesure est comble ; mon gendre est furieux, et, parce qu'il était furieux, Damienne a trouvé naturel de l'accompagner... En voilà une qui n'a pas peur des chocs en retour !

— Pourvu que les choses ne tournent pas mal !

— Il n'y aura pas de drame, rassurez-vous ; Erwin n'avouera pas le montant de la dette, si celle-ci est trop grosse ; il « tapera » sa mère, comme d'habitude ; il s'emparera de la petite bourse de sa sœur avec la plus parfaite désinvolture... et il recommencera ses bêtises, à la première occasion, et même sans occasion, croyez-le !

Elle tricota un moment en silence, et la réflexion lui fit remarquer :

— Le pire de l'affaire, c'est si la dette dépasse les moyens présents de sa mère et de sa sœur... Personnellement, je ne puis rien pour lui, autant par principe que par nécessité ; tout le monde ne possède pas la fortune de Franqval !

— Son frère n'a-t-il aucune influence sur lui ?

— Mathias ?... Mais il se moque bien de Mathias !... Et dire que ce garçon-là n'est pas mauvais, au fond, qu'il a des principes d'honneur enracinés jusqu'au plus profond de l'âme... Enfin, nous verrons plus tard le résultat du voyage à Strasbourg.

•

Quand Damienne de Franqval entra dans le salon, son regard alla tout droit vers Saint-Yves, et ce regard disait simplement, franchement, le bonheur très vif qu'elle avait de le retrouver.

Lui-même éprouva une émotion intense à la revoir ; il lui parut qu'il avait été séparé d'elle pendant des années et il s'étonna de n'avoir point souffert davantage de son absence.

Elle avait toujours sa splendide jeunesse, et la vie mondaine de Niederbronn n'avait ni altéré, ni transformé le frais visage d'enfant ; elle venait à lui avec le même geste tranquille d'autrefois ; il remarqua seulement qu'une

LA PLUS GENTILLE OUVRIÈRE DE L'USINE

● Ses salopettes constituent son uniforme, de 8 à 10 heures par jour, et quelquefois plus. Tout en s'habillant en vue du confort et de la commodité, elle tient à ce que sa tenue de travail soit seyante. Elle veut aussi que ses vêtements *gardent* leur forme, en dépit des lavages répétés.

LES JEUNES OUVRIERES de guerre les plus soigneuses de leurs vêtements exigent, pour leur livrée d'usine, l'étiquette "Sanforized". Elles veulent être sûres que leur "uniforme" ne perdra pas sa forme ou ses lignes et qu'elles seront toujours à l'aise dans leur tenue de travail. Elles savent d'ailleurs que tout ce qui est "Sanforized" ne rétrécit jamais plus de 1% ... et qu'aucun autre tissu n'est plus que lui à l'abri et à l'épreuve du rétrécissement.

Pour salopettes ou vêtements d'enfants, chemises de travail ou tenue de sport, mettez toute votre confiance, en toute sécurité, dans l'étiquette "Sanforized".

ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

•SANFORIZED•

Marque déposée

Vérifié par le propriétaire de la marque déposée

La marque déposée "Sanforized" n'est usitée par les fabricants sur les tissus "Compressive Pre-Shrunk" que quand les épreuves de rétrécissement résiduel sont strictement vérifiées par l'entremise des propriétaires de la marque déposée, afin que les titulaires autorisés de cette marque respectent son standard établi.

Cluett, Peabody & Co., Inc.

Y a-t-il une Jeune Fille...

... dont les rêves de riz et d'alliance ne soient pas entremêlés de visions d'une cuisine immaculée garnie d'Ustensiles en Aluminium "Wear-Ever"? Cependant, pour des milliers de jeunes mariées de temps de guerre, cet espoir n'a pu se réaliser.

Nous leur disons "Patience". Les ustensiles Wear-Ever valent la peine d'être attendus. Continuez d'espérer encore un peu plus longtemps et, un beau jour, les ustensiles "Wear-Ever" seront de retour.

Si vous avez déjà quelques précieux ustensiles Wear-Ever, prenez-en bien soin et ils dureront encore longtemps après que les nouveaux ustensiles Wear-Ever auront fait leur apparition.

"Wear-Ever"

USTENSILES DE CUISINE EN ALUMINIUM

42MF

teinte rose montait au front de la jeune fille, tandis qu'il la saluait.

Ils échangèrent des banalités, gênés par la conversation générale que l'intimité nouvelle rendait animée. A table, Damienne prit place en face de Laurent; les chrysanthèmes roux s'alanguissaient en jonchées entre eux deux, mais Saint-Yves savait que Damienne saurait lui ménager un aparté après le repas et qu'elle demanderait, sérieuse :

— Avez-vous lu le livre ?

Que lui dirait-il ?... Ne serait-il pas tenté de narrer à la jeune fille cette aube inoubliable de sa résurrection ?... D'avance, il voyait s'irradier le beau visage; il prévoyait les mots d'allégresse qu'elle prononcerait, de sa voix posée, si sonore dans certaines notes...

Dirait-il davantage encore ?...

Il se souvint, tout à coup, et sans le moindre rapport, de la rougeur de Damienne, lorsqu'elle avait mis sa main dans la sienne; une lumière l'éblouit à ce souvenir, et son regard se leva brusquement sur la jeune fille.

Au même instant, elle le fixait; il vit battre les paupières frangées de cils sombres sur des prunelles si pleines de douceur qu'il en demeura saisi. Ce ne fut qu'un éclair; Damienne demandait, très calme :

— Qu'avez-vous fait durant notre absence ?

— Rien !

— Vraiment, dit-elle avec sa bonne humeur habituelle; ce n'est pas beaucoup.

Il sentit qu'il l'avait touchée, comme s'il avait proféré un mensonge, et il ne s'étonna pas de la voir se rapprocher de lui, quand on eut servi le café sur la terrasse.

— Voilà votre tasse; j'ai choisi un coin tranquille pour nous deux.

Parce qu'il ne répondait pas, elle demanda, inquiète :

— Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

Il acquiesça, prit place en face d'elle pour mieux la voir.

Elle l'avait installé pour lui faire subir un interrogatoire en règle, et il était étrange de la voir si brave, en soupçonnant le tremblement qu'elle réprimait... Pour qu'elle tremblât ainsi, il fallait qu'elle connût un sentiment qui n'avait pas encore troublé sa vie...

Et Laurent revit la rougeur légère sur le front pur.

V — COMTE DREUSCH DE SAINT-YVES

Cette fois, le coup de tonnerre fut si violent que Damienne tressaillit. Odile la regarda inquiète :

— Tu n'as pas peur, ma petite baronne ?

La jeune fille sourit, autant de la crainte injustifiée de sa nourrice que de l'appellation pittoresque; pour Odile, Damienne était tout naturellement « baronne », et elle trouvait équitable d'unir au tutoiement trop familier le titre respectueux.

— Je n'ai pas peur, non... mais, vois-tu, Dilie, quand on a de la peine, on perd sa bravoure habituelle.

Les mains au creux des genoux, les doigts joints, Damienne, la vaillante, ne retenait plus ses larmes, et le spectacle de ces larmes rares bouleversa Odile : elle abandonnait son repassage, pour aller vers l'affligée, lorsque la porte fut heurtée vigoureusement.

Avant que Damienne eût dissimulé son visage en pleurs, Laurent Saint-Yves entra.

— Oh ! pardon ! demanda-t-il comme s'il eût embrassé, d'un coup d'œil, et l'embarras d'Odile et l'attitude douloureuse de la fille du baron... Le vent a ouvert cette porte plus vite que je ne voulais... Je croyais vous trouver seule, madame Bauër... Je comptais vous demander un abri...

Damienne dit, de sa voix tranquille :

— Vous n'allez pas partir parce que je suis là... Odile, sèche ce manteau et barricade la porte; le vent la rouvrirait.

Bien que la salle fût assombrie par cet après-midi d'orage, la flamme du foyer éclairait, par instants, le visage de Damienne : les larmes mouillaient encore ses joues; elle avait gardé sa pose douloureuse.

Laurent prit l'escabeau qu'elle lui désignait d'un mouvement léger du menton, et il obéissait machinalement, bouleversé de voir la peine de cette courageuse et surpris de l'abandon qu'elle montrait.

Y avait-il donc une limite à son courage ?... Ne retenait-elle ses larmes, tout à l'heure, sur la terrasse, que par un orgueil de race, un orgueil que lui, Laurent, aurait traduit : vaillance ?

Elle ne le laissa pas longtemps dans son incertitude, et il eut le soulagement de l'entendre expliquer franchement :

— Vous êtes notre ami; je puis donc vous dire que je pleure en songeant à la douleur de mon pauvre père; Erwin ne pourra payer sa dette si nous ne découvrons pas la vérité !

Ainsi, elle ne pleurait pas sur elle, mais sur ce père qu'elle chérissait, dans l'oubli complet d'elle-même ! Quelle femme aurait pu recevoir la première blessure sur son premier amour, en gardant cette sollicitude pour autrui !... Et quelle ineffable charité que ces larmes versées sur un autre, à l'heure où son cœur de jeune fille rencontrait la souffrance !

Malgré le désir qu'il avait de taire son secret à Mlle de Franqval, Laurent ne put retenir une expressive parole.

— Mon amie Damienne ! murmura-t-il, penché en avant.

Odile immobilisa son fer... Quelque chose venait de passer dans ces trois mots, une nuance que son instinct maternel lui révélait; elle vit que la jeune fille, toute à sa peine, n'avait pas saisi au vol ce quelque chose de pathétique, et elle reprit son travail.

Laurent s'était ressaisi.

— Mon amie, dites-moi ce qui vous inquiète; il faut que je sois au courant, pour vous aider... car je trouverai un moyen pour secourir votre frère, sans que le baron connaisse l'importance de sa dette. Je tâcherai même... mais oui, je vais vous étonner... moi, l'homme sans volonté... je tâcherai de secourir moralement Erwin.

Elle eut son sourire très doux :

— Vous êtes bon !... Mais, malheureusement, il faut plus que secourir mon pauvre frère ! Il avait, autrefois, un commandant assez indulgent, un ami de notre famille et, en bien des occasions, cet officier ménagea mon père, lui laissant beaucoup d'illusions sur Erwin. Aujourd'hui, ce qui fait l'affaire si tragique, c'est que le nouveau commandant veut prévenir mon père, même si mon frère acquitte sa dette, en escomptant ses espérances d'héritage... Et si mon père apprend l'étendue de notre malheur, il apprend en même temps tout ce que le commandant B... lui a caché jadis... Cette douleur-là, voyez-vous, monsieur Laurent, je ferai n'importe quoi pour l'éviter à mon père !

— Nous la lui éviterons, mademoiselle Damienne... C'est moi-même qui me porterai garant de cette dette-là... Vous me feriez injure en refusant... Il faut sauver votre frère; il faut surtout épargner votre père... Vous devez accepter mon aide.

— Mon pauvre ami, en l'acceptant, je vous obligerais à une démarche bien pénible ! Il ne suffit pas de solder la dette d'Erwin; il faut encore que celui qui la solde se porte garant...

LIQUID VENEER

un poli à meuble qui maintient sa QUALITÉ depuis plus de 50 ANS

Dans d'innombrables foyers, à travers le Dominion, on est redevable à l'usage régulier du Liquid Veneer pour le maintien de la belle apparence des meubles. Une légère quantité sur le chiffon avec lequel vous époussetez vous obtiendra un fini brillant et lustré qui donnera à vos belles boiseries une allure de neuf ! Seul un poli de QUALITE... comme le Poli Liquid Veneer... devrait être utilisé sur le fini lustré de vos ameublements, piano, radio et boiseries.

LIQUID VENEER CORPORATION
Fort Erié North, Ontario

Votre marchand tient le Liquid Veneer

FINI LE PLAT À VAISSELLE
POUR LE BAIN DE BÉBÉ !

Pourquoi un bain démodé pour Bébé quand on peut avoir un BATHABABE muni de pochettes pour le nécessaire au bain, du panneau mobile pour terminer la toilette avec courroie de sûreté, d'un drain de caoutchouc et d'un porte-serviettes. BATHABABE se replie sans occuper grand espace. La baignoire est en toile caoutchoutée imperméable—les montants en bois solide.

Procurez-vous BATHABABE aux magasins à rayons, de meubles ou de nouveauté pour bébés ou envoyer mandat de poste de $10.95 à John Stuart Sales 7, Duke Street, Toronto. BATHABABE sera expédié sans frais.

BATHABABE

— Mais, je me porte garant !

Damienne secoua tristement la tête :

— Le commandant exige que celui qui viendra en aide à mon frère se fasse connaître.

Laurent avait pâli : lui, le sauvage, se rendre à Strasbourg ! ... Reprendre sa livrée d'homme du monde ... Donner son nom ... « le vrai » !

Damienne l'observait avec angoisse :

— Vous voyez que c'est impossible !

Pourquoi la revit-il sous sa coiffe d'Alsacienne ? ... Pourquoi des visions flamboyantes se levèrent-elles dans sa pensée, lui rappelant des heures décisives, des résolutions prises, des résolutions qu'il n'avait dites à personne encore ... même à cette femme qui l'aimait, il en était sûr, et qui, de tout son regard, l'avait interrogé ardemment ?

— J'irai, dit-il.

— Vous ! ...

Un espoir insensé éclairait les yeux de Damienne ; elle tendit les mains, non vers Saint-Yves, mais à ce renouveau qu'il lui faisait entrevoir.

— Voulez-vous me donner le nom du commandant ? demanda Laurent.

— Je l'ignore ; il vient d'arriver à Strasbourg ! ... Tâchez de rencontrer Mathias chez lui ; Erwin est peut-être aux arrêts ... il faudrait partir tout de suite, et vous ne pourrez pas, avec cet orage.

Laurent enfilait déjà son manteau avec l'aide d'Odile. La paysanne tremblait.

— Merci, monsieur, dit-elle, comme s'il lui eût accordé quelque chose.

Quant à Damienne, elle ne prononça pas un mot, mais ce fut elle qui conduisit Laurent sur le seuil et qui lui ouvrit la porte ...

Ils ne se serrèrent même pas la main ...

Seulement, elle le regarda partir dans la tourmente, sans souci de la pluie qui lui cinglait le visage, voulant, par sa présence, encourager encore celui qui avait accepté de rentrer, sans frémir, dans la grande lutte de la vie.

•

Laurent Saint-Yves arriva une heure plus tard à Strasbourg.

Ce fut Mathias lui-même qui répondit au coup de sonnette de Laurent ; il montrait un visage effaré et, tout de suite, posa un doigt sur ses lèvres, invitant le jeune homme à parler bas.

— Mon ami ... vous savez, n'est-ce pas ?

— Je viens tout arranger, dit Saint-Yves avec calme.

— Hélas ! Il est trop tard ! ... Le commandant est chez moi ; dans un quart d'heure, je le conduirai, « par ordre », chez mon père. C'est la dernière concession qu'il veuille me faire : prévenir lui-même le baron de la décision prise à l'égard d'Erwin. Cet homme est juste et bon, mais il est intraitable !

Avec des gestes précis, Laurent déposait son pardessus et son chapeau dans l'antichambre. Jamais il n'avait eu l'air plus glacial ; Mathias, éperdu, répéta :

— Pourquoi entrez-vous ? ... Tout est inutile ! . . . Je vous dis que le commandant est intraitable ...

L'ancien officier reparut dans toute l'attitude de Saint-Yves.

— Restez ici, ordonna-t-il ... Indiquez-moi le salon ... J'entrerai seul.

Subjugué, Mathias de Franqval obéit et Saint-Yves pénétra dans un petit salon obscur. D'abord, il ne distingua rien, occupé qu'il était de refermer la porte soigneusement ; mais, lorsqu'il se retourna, il vit que quelqu'un venait vers lui, un quelqu'un qu'il n'attendait certes pas, et une voix du passé s'éleva, vibrante d'étonnement :

— Vous ici ! ... Vous ! ...

Laurent vacilla comme s'il allait tomber.

— Vraiment, continua la voix ... Je suis content de vous revoir, comte Dreusch de Saint-Yves !

VI — REPARATION

LAURENT s'assit lourdement sur le premier siège venu ; il restait sans parole, et son regard demeurait rivé sur l'homme qui avait été, autrefois, pour lui, et son juge et son rival.

Etait-il la proie d'une hallucination ? ... Cet homme-là venait vers lui, le visage éclairé d'un sourire, la main tendue.

Saint-Yves regarda la main de l'officier sans la prendre.

Alors, le commandant se pencha vers lui et, doucement, demanda :

— Mon ami, voulez-vous me pardonner ?

Il avait pris de force les deux mains de Laurent, et il poursuivit :

— Il y a des années que je vous recherche ! On me disait que vous aviez disparu sous un nom d'emprunt ... que le malheur avait fait de vous une épave ... un malheur dont je suis cause ...

Cette fois, Saint-Yves se leva, et tout son être éperdu interrogeait le commandant.

— Oui, continua celui-ci dont la voix tremblait ... je sais tout !

— Comment avez-vous appris ? balbutia Laurent.

— Par « elle », mon pauvre ami.

— Oh !

— Ne croyez pas à une trahison. Maria-Lia s'est reconnue coupable ; elle aurait dû parler dès le début, sachant que votre carrière était brisée... elle n'a pas eu le courage de le faire... Parler, c'était me perdre, elle le savait, car, jamais, je ne serais devenu complice d'une mauvaise action... Vous me croyez, n'est-ce pas ? ...

— Je vous crois, mon commandant... Ce que je ne comprends pas, c'est l'aveu tardif de ... votre femme.

L'officier baissa la tête pour dissimuler une larme :

— Quand Maria-Lia résolut de parler, elle se mourait ... Alors, sur sa demande dernière pour réparer sa faute et celle qu'involontairement elle m'avait fait commettre, je décidai de vous retrouver et de rendre au monde, à la vie, à l'action, celui dont j'avais fait le malheur. Enfin ! J'appris qu'un « Laurent Saint-Yves » défrayait la chronique mondaine de Strasbourg et des environs ; après renseignements, j'eus tout lieu de croire que ce Saint-Yves et le comte Dreusch ne faisaient qu'un ; j'obtins mon changement pour Strasbourg, sans me douter que j'aurais bien vite l'occasion de vous rencontrer ... Dites-moi, comte Dreusch de Saint-Yves, avez-vous en moi assez de confiance pour me permettre la réparation absolue ?

— Mon commandant, c'est la Providence qui vous envoie à l'heure même où j'avais pris une résolution énergique ... Votre aide me sera précieuse ; mais, auparavant, voulez-vous m'accorder la grâce de celui qui est la cause indirecte de notre rencontre d'aujourd'hui ? Je me porte garant de sa dette et je m'engage à le maintenir dans le bon chemin.

— L'élégant Erwin est-il donc de vos amis ? ... Cela m'étonnerait !

— J'estime beaucoup le baron de Franqval ; on me reçoit, depuis des mois, en véritable ami ...

Laurent se troublait sous le regard de l'officier.

— ... Et, dit celui-ci avec un fin sourire, la chronique mondaine assure aussi que la fille du baron de Franqval est la plus belle incarnation de l'Alsace ... Ne faisons pas pleurer les

[*Lire la suite page 45*]

Réveillez-vous sur le bon côté ... prenez du PHILLIPS' ce soir!

Commencez la journée demain "Sur le Côté Brillant de la Rue", même s'il y a pu y avoir quelques petits abus ce soir. Surtout en ces jours si remplis de la guerre quand le surcroît de travail ou des repas pris trop à la hâte, aussi bien que trop fumer ou boire, peuvent créer un excès d'acidité ou causer des brûlements au coeur, des gaz et des nuits sans véritable repos.

Vous n'avez qu'à laisser Phillips' accomplir son travail. Phillips' est un remède scientifique qui produit un *double effet* pendant le sommeil:

1. *Comme alcalisant de l'estomac*— Phillips' est reconnu pour son efficacité contre l'acidité dans l'estomac. Il remet l'estomac au normal presqu'instantanément.

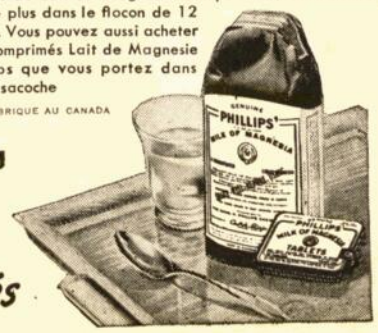
2. *Comme laxatif gentil et doux*— l'effet de Phillips' est si doux que vous pouvez prendre ce remède sans qu'il y ait grande urgence.

Seulement soyez certain que vous avez le Lait de Magnésie Phillips'— non pas rien que du lait de magnésie. Phillips' a été recommandé par des médecins pour plus de 60 ans. Et pour le prendre voici un bon avis— suivez scrupuleusement la direction.

Vous serez "Sur le Côté Brillant de la Rue" demain si vous prenez du Lait de Magnésie Phillips' ce soir!

● AVIS POUR ECONOMISER : Achetez le flacon grand format de Lait de Magnesie Phillips—vous en obtenez moitié plus dans le flocon de 12 onces. Vous pouvez aussi acheter les Comprimés Lait de Magnesie Phillips que vous portez dans votre sacoche

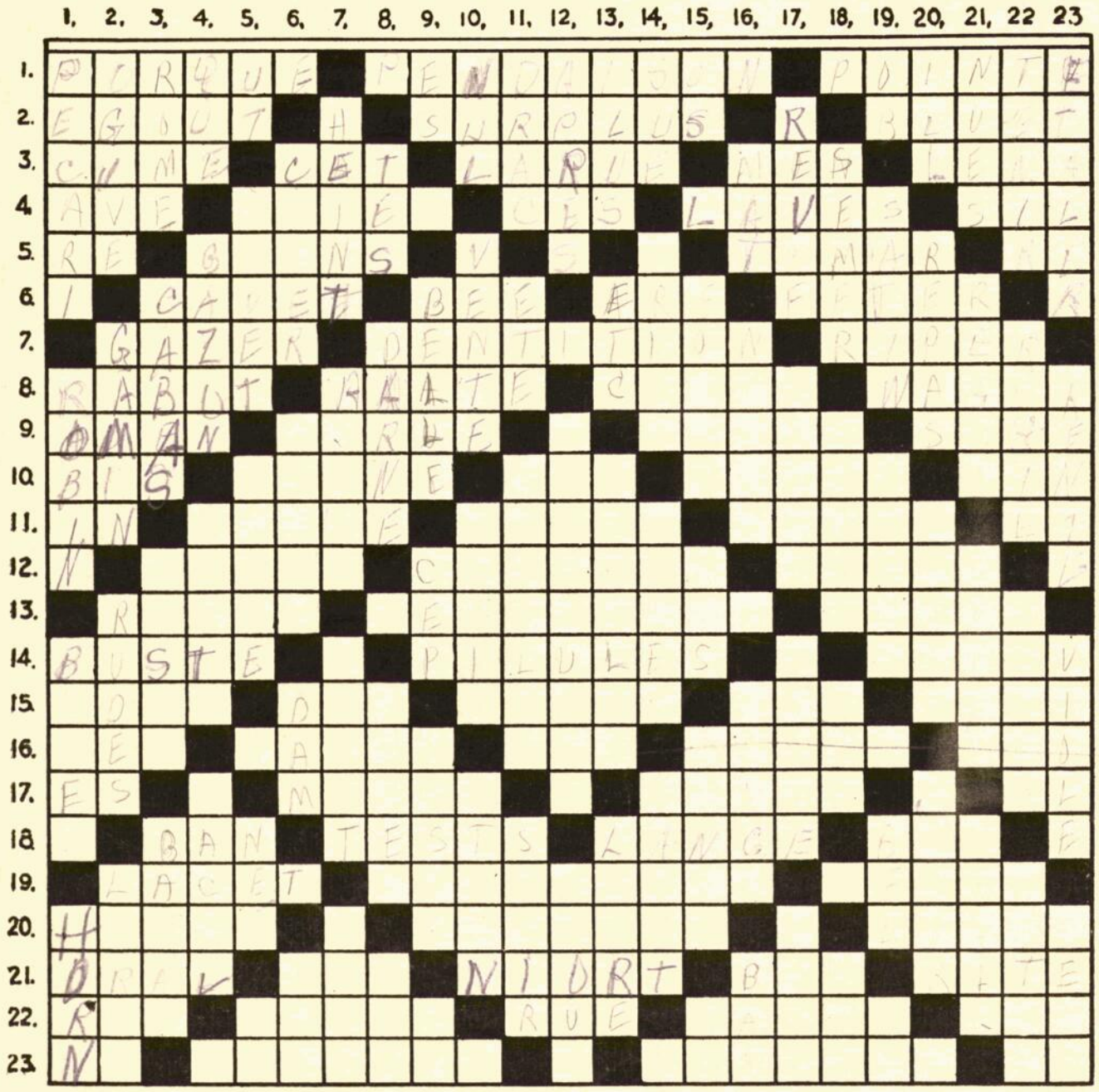
FABRIQUE AU CANADA



PHILLIPS'
LAIT DE MAGNÉSIE
...Liquide ou Comprimés

LES MOTS CROISES DE "LA REVUE POPULAIRE"

GRANDE SERIE — Numéro 95



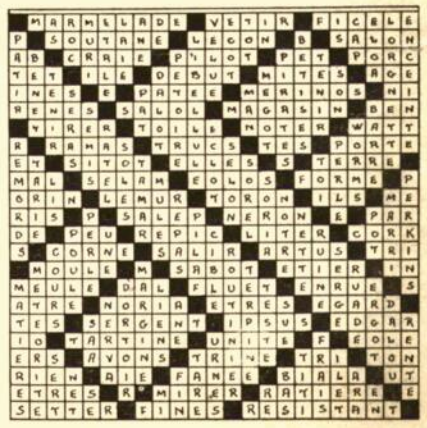
HORIZONTALEMENT

1. Pièce de construction pour les bateaux. — Mort de celui qu'on pend. — Bout aigu.
2. Pente d'un toit. — L'excédent. — Centaurée à fleur bleue.
3. Sommet. — Adjectif. — Jésuite français érudit (1643-1725). — A moi. — Fleuve de Sibérie.
4. La Salutation Angélique. — Lieu où l'on gare. — Adjectif. — Nettoies avec un liquide. — Argile rouge.
5. Ile de l'océan Atlantique. — Peintre de marines (1802-1880). — Fief militaire accordé à un soldat turc. — Note.
6. Moulure concave. — Béante. — Unité de travail. — Célébrer une fête.
7. Soumettre des tissus à l'action rapide d'une flamme. — Sortie naturelle des dents. — Ratisser avec l'outil de maçon pour gratter.
8. Outil servant à moulurer le bois. — Arrêtez. — Fille de Saturne et de Cybèle. — Se soutenir sur l'eau.
9. Golfe de l'océan Indien. — Cause. — Cessation de mouvement. — Qui a sa raison.
10. Deux fois. — Pli d'un feuillet. — Adjectif. — Lieu de l'arène où l'on tient les taureaux avant le combat. — Linacée.
11. Préfixe. — Fil de laiton pour certains instruments de musique. — Nom allemand du Danube. — Ville de Grèce. — Conjonction.
12. Espace que parcourent les astres. — Non interrompu dans sa durée. — Mammifère prosimien de l'Inde.
13. Note qui vaut deux blanches. — Toile de coton employée pour doublure. — Cancan.
14. Partie supérieure du corps humain. — Médicaments en forme de petite boule. — Diviser en volumes.
15. Manière de voir. — Fils de Jacob. — Indubitables. — Irrité. — Grosse moulure pratiquée à la base d'une colonne.
16. Poisson de l'Australie. — Cap de l'Espagne. — A lui. — Petit lac d'eau de mer. — Rivière de Bavière.
17. En les. — Produit par le croisement de sujets de races différentes. — Humaniste italien (1433 - 1499). — Adjectif.
18. Cri sourd d'un homme qui frappe un coup. — Crânes. — Linge d'enfant. — Visage.
19. Cordon. — Dénouements des difficultés. — Mouvement de la croissance des marées.
20. Appèles. — Force impétueuse. — Ligne que l'on trace sur la membrure pour marquer la position du pont.
21. Fait de voix vive. — Vêtement. — Patrie de Fontanes. — Conforme à la morale. — Cérémonies religieuses propres aux diverses communions chrétiennes.
22. Pàrtie du voile. — Fruits des conifères. — Chemin bordé de maisons. — Sculpteur français (1838-1902). — Article.
23. Adverbe. — Genre de famille de dicotylédones gamopétales supérovariées. — Orthoptère. — Conjonction.

VERTICALEMENT

1. Espèce de cochon de l'Amérique du Sud. — Homme de robe. — Compositeur français (1838-1875). — Cap de l'Amérique du Sud.
2. Arête saillante. — Petit espiègle. — Apres au toucher. — Suite ininterrompue.
3. Capitale de l'Italie. — Panier de joncs pour les figues. — D'un rouge faible. — Interjection de plainte.
4. Pronom. — Herbe courte. — Récit plaisant. — Mammifère carnassier de l'Inde.
5. Note. — Espèce de coton qui vient sur certains fruits. — Angle d'un mur. — A nous. — Préfixe.
6. Abandonner. — Entrée. — Peine des damnés privés de la vue de Dieu. — Jeu de cartes, sorte de nain jaune.
7. Chagrin mêlé de colère. — Oeuf pondu sans coquille. — Petite roulette fixée aux pieds des lits. — Ville du Dahomey.
8. A toi. — Tranche d'un poisson. — Détails d'un compte. — Monnaie japonaise.
9. En les. — Qui plait à l'œil. — Fer de prisonnier. — Aussi promptement. — Exprime le doute.
10. Aucun. — Débit. — Fille de l'Océan et de Téthys. — Conformément à.
11. Torrent des Alpes qui se jette dans l'Isère. — Saison. — Achevés. — Devenir aigre.
12. A la suite. — Composée vivace très répandue. — Cavités naturelles ou nom.
13. Roi légendaire de Troie. — Et le reste. — Préparés. — Boisson fermentée.
14. Suinte. — Choisir parmi plusieurs. — Sans inégalités. — Partie supérieure du visage.
15. Lame chitineuse. — Appareil formé de petits balais fixés sur des planches et à l'aide duquel on nettoie la carène des navires. — Adjectif. — Souple. — Note de musique.
16. Trop compact. — Avant dernier empereur d'Occident (474-480). — Réseau de fils entrelacés. — Bateau long et plat.
17. Mouvement de croissance des marées. — Née en Touraine, surnommée "la Dame de Beauté". — Art prétendu de produire des effets contraires aux lois naturelles. — Ville de Colombie.
18. Ensemencer. — Liqueur formée de substances médicamenteuses. — A lui. — Adjectif.
19. Fleuve de Sibérie. — Etoffe de soie fine. — Petit loir gris à taches noires. — Qui plaît à l'œil. — Note.
20. Rivière d'Alsace. — Nourriture que l'on prend chaque jour à certaines heures régulières. — Aussi promptement. — Punir avec rigueur.
21. A découvertes. — Grand festin. — L'un des douze apôtres. — Qui concerne les citoyens.
22. Occuper. — Administration chargée de la perception des impôts indirects. — Chef-lieu de comté de Lot-et-Garonne. — Chômée.
23. Exposer en vente. — Ce qui est dû tous les ans pour des fonds placés. — Sorte de violon. — Enveloppe calcaire.

Solution du dernier problème.



LE COUP D'AILE

[*Suite de la page* 43]

yeux des jeunes filles, et puisque le lieutenant retourne à Saverne, que ce soit vous, mon cher comte, qui l'accompagniez pour annoncer la bonne nouvelle là-bas.

Et le commandant tendit sa carte à Laurent :

— Vous me trouverez, demain, chez moi, dans la soirée.

Saint-Yves allait sortir ; il se ravisa et demanda, la voix suppliante :

— Mon commandant, voulez-vous, momentanément, oublier le comte Dreusch... et garder encore mon secret ?

— Je ne demande pas mieux, mon cher Laurent.

•

Mathias était si heureux qu'il jugea bon de se départir de ses habitudes de pondération, pour conduire d'une allure folle jusqu'à Saverne.

Une forme blanche les attendait dans l'obscurité d'une allée, et les phares, en l'éclairant tout à coup, la transformèrent en une apparition...

C'était Damienne.

Mathias stoppa pour crier l'heureuse nouvelle, et Laurent ouvrit la portière, afin de faire monter Damienne ; il l'entendit s'installer derrière eux et il perçut les mots de reconnaissance qu'elle lui murmurait, pendant que Mathias remettait la voiture en marche.

Elle mêlait le nom de son père à ses remerciements : c'était pour lui qu'elle avait demandé, pour lui encore qu'elle était reconnaissante ; mais, malgré elle, au fond de tous ces mots, dans l'écho des paroles vibrantes, perçait cette allégresse de la femme qui aime et qui se réjouit de posséder une nouvelle raison d'aimer mieux.

Laurent n'avait pas besoin de voir le visage de la jeune fille ; il « regardait » les mots, si l'on peut dire, qu'elle prononçait... Et elle parlait d'autant plus aisément qu'il faisait obscur, que Laurent ne se retournait pas et qu'elle ne soupçonnait pas, surtout, la chanson des mots si expressifs pour celui qui savait que Damienne aimait.

Il l'admira d'autant plus qu'elle savait se réjouir du bonheur des autres, aussi bien, aussi parfaitement que si ce bonheur eût rendu le sien complet... Ainsi, oublieuse d'elle-même, avait-elle su pleurer sur la douleur possible de son père, sans songer à la sienne propre.

Il eut la tentation de répondre, ce soir, à la voix heureuse, et, lorsqu'ils atteindraient la lumière, de montrer à Damienne son « vrai » visage ; puis, il se rappela qu'il en était encore à l'ébauche de ce coup d'aile, prologue de l'envolée ; que Dieu avait mis sur son chemin le courage de Damienne pour soutenir son courage, et cette idée lui donna le pouvoir de ne découvrir à la jeune fille, sous la pleine lumière du vestibule, qu'un Saint-Yves courtois, glacial, et qui répondait aux remerciements de la baronne d'une voix incroyablement calme :

— Oh ! madame, c'est si peu de chose ! Je vous en prie, n'en parlons plus !

Et le baron faisant son apparition bruyante, tous, d'un commun accord, changèrent de conversation ; Mathias fut congratulé pour avoir enlevé l'ermite à sa solitude de la forêt ; la vieille marquise remarqua que « la petite » était bien pâle, et Mme de Franqval glissa dans l'oreille de Mathias, tandis qu'on passait dans la salle à manger :

— Pour se décider à quitter sa solitude, je crois bien, mon cher, que M. Saint-Yves est amoureux de ta sœur !

— Et Damienne ?...

La baronne eut, des lèvres, une moue légère qui ne parvint pas à l'enlaidir :

— Oh ! Damienne, tu sais, elle est si froide qu'on ne peut jamais savoir ce qu'elle pense !

TROISIEME PARTIE

I — LES AILES

MATHIAS, seul, vint passer les fêtes de Noël auprès de sa famille ; au grand désespoir de la baronne, Erwin était parti pour la Syrie, et elle ne comprenait pas encore la soudaine détermination de son fils préféré.

— Est-ce que vous saisissez, vous, le but d'Erwin, en partant là-bas ? demandait-elle à son mari.

— Ce garçon a pris la résolution de réparer ses bêtises avec énergie ; son but est clair, et nous pouvons nous en louer.

— Vous ne m'empêcherez pas de croire qu'il a subi une influence quelconque.

— Quand les faibles se mettent à avoir de la volonté, ils en ont bien !

La baronne ne se résignait pas. Avec Erwin, il lui semblait que sa tranquillité était partie ; et, pourtant, son préféré lui avait souvent fait passer des heures agitées, lors de ses « bêtises », comme disait M. de Franqval. A la vérité, la belle Hilda n'était pas seulement tourmentée pour Erwin, mais elle aurait rougi d'avouer à son mari qu'il avait ouvert, pour elle, le champ des inquiétudes maternelles au sujet de Damienne.

En dépit de l'apparence tranquille et gaie de la jeune fille, un doute demeurait dans l'esprit de Mme de Franqval, et elle s'irritait d'autant plus du calme insondable de Damienne qu'elle ne pouvait se débarrasser de ce doute.

Son humeur s'en ressentait fâcheusement ; plusieurs fois par jour, la jeune fille se heurtait à l'impatience maternelle : c'était une critique inattendue sur sa toilette, impeccable pourtant... des contradictions à propos de tout et de rien... une manière de sonder les intentions de Damienne, « à coup de boutoir », selon l'expression du baron.

Lui, défendait toujours sa fille, parce qu'il sentait la blessure qui l'atteignait ; il avait des ruses de sauvage pour se trouver entre sa femme et Damienne aux heures difficiles ; il sacrifiait une sortie qu'il désirait pour demeurer entre elles deux, et il ne pouvait supporter, pour sa fille, ces longs après-midi où Mme de Franqval décrétait :

— Nous avons le travail de l'ouvroir en retard ; si nous ne restons ici cet après-midi, je ne vois vraiment pas comment nous terminerons tout pour Noël.

Docile et toujours sereine, Damienne prenait l'ouvrage qu'on lui désignait, et le baron devinait l'activité de ce jeune esprit auquel le travail machinal donnait tout pouvoir de s'exercer librement.

La vieille marquise avait essayé en vain de morigéner sa fille, lui reprochant son peu de douceur envers Damienne ; la baronne ne trouva rien de mieux que de rendre sa mère responsable du chagrin de sa fille :

— Vous me conseilliez d'être aimable pour ce M. Saint-Yves ; si je ne l'eusse point été, il ne serait jamais venu au château !

— ... Mais, tu en étais toi-même entichée, ma pauvre fille ! Tu le trouvais si élégant, si distingué !... Et ce matin donc, où tu cueillais des fleurs en l'absence de Damienne !... Tu lui

Ne laissez pas l'amour s'envoler — préservez votre charme au moyen de Mum

L'amour peut s'étioler—et rapidement—si vous risquez de blesser par l'odeur des aisselles. Pourquoi être imprudente quand Mum peut préserver votre charme si efficacement. Employez Mum tous les jours, après le bain. N'oubliez pas que si le bain supprime la transpiration *antérieure,* Mum, lui, dissipe l'odeur de toute transpiration qui pourrait se produire et vous gardera fraîche des heures durant.

MUM EST RAPIDE — Une demi-minute pour l'appliquer préservera votre charme pendant des heures.

MUM EST DOUX — Il n'irrite pas l'épiderme même lorsqu'il est appliqué immédiatement après avoir rasé les aisselles.

MUM EST EFFICACE — Sans toutefois arrêter la transpiration, Mum en supprime toute odeur. Vous pouvez lui faire confiance.

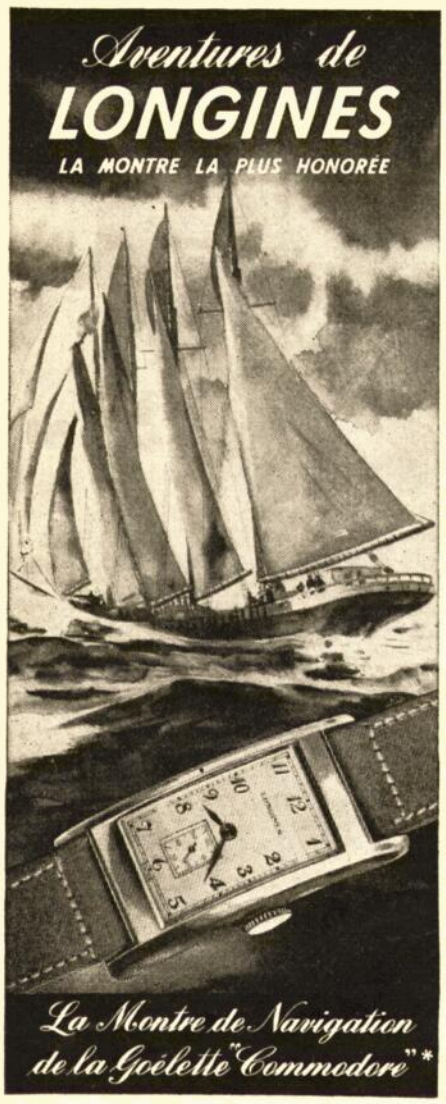
Un produit Bristol-Myers.

PROCUREZ - VOUS MUM AUJOURD'HUI

MUM NEUTRALISE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION

Sans merci pour les microbes, mais doux et inoffensif pour vous

Voici un antiseptique dont la puissance bactéricide est plusieurs fois supérieure à celle de l'acide phénique pur; pourtant, il est non-toxique et sûr. Un enfant pourrait s'en servir. Pour les microbes qui engendrent et propagent l'infection, "Dettol" est sans merci: il les tue rapidement et sûrement. Mais pour vous, et pour les tissus délicats que les microbes attaquent, "Dettol" est inoffensif et doux. En cas d'urgence, on peut même l'appliquer pur sur une plaie vive.



PAR un beau jour de septembre 1942, la goélette Commodore laissa le port de Seattle en voyage pour Durban, Afrique du Sud. Plus d'un an passa avant qu'on apprit l'histoire de son passage aventureux de 143 jours en contournant le Cap Horn. ¶ Disette de nourriture, des mers montagneuses et un ouragan de deux jours qui arracha la moitié des voiles, furent surpassés comme désastre par la perte pardessus bord, au début du voyage, du chronomètre du vaisseau. Néanmoins la goélette arriva au port en sureté, naviguée par une montre bracelet Longines appartenant à un des officiers. ¶ "On était chanceux d'avoir cette montre Longines"—écrit-il. Quoique sans tel besoin, des milliers de propriétaires de montres Longines font echo quotidiennement à ces sentiments. La confiance et la satisfaction causées par la possession d'une montre compétente, telle qu'une Longines, sont d'une valeur inestimable.

*Basée sur les dossiers en filières

La Cie Longines-Wittnauer, Montréal, New-York, Genève; fabricants aussi des montres Wittnauer, un produit de mérite exceptionnel.

Longines

GAGNANT DE 10 GRANDS PRIX D'EXPOSITIONS MONDIALES ET DE 28 MEDAILLES D'OR

Le coeur battant de toute montre Longines, c'est le mouvement Longines "Observatoire"—renommé mondialement pour sa plus grande précision et longue vie.

avais planté ton bouquet entre les bras... Je n'avais pas assez de mes yeux pour vous regarder tous deux !

— En tous cas, le vrai responsable, c'est Lancelot... J'ai su qu'il se promenait avec son locataire... Et Damienne était là, naturellement !

Le baron se défendait de toutes ses forces :

— Quand j'ai pensé au chagrin possible pour Damienne, ma résolution a été prise ! Je décidai d'emmener la petite à Niederbronn.

— Quand le mal était fait... belle avance ! Et puis, ne me parlez plus de ce personnage discourtois qui accepte mes invitations à dîner et disparaît tout à coup sans nous dire adieu !

— Le loyer continuant d'être versé par maître Golstein, j'ai tout lieu de croire que Saint-Yves reviendra, hasarda le baron.

— Et, naturellement, vous n'avez pas pensé à interroger maître Golstein ?

— Pardon ! J'ai tenté la chose de façon discrète et j'ai acquis la preuve que le brave homme n'en sait pas plus long que nous. C'est un notaire de Paris qui lui fait parvenir les sommes.

Bien qu'elle eût demandé en grâce qu'on ne lui parlât plus de ce personnage, la baronne revenait toujours à ce sujet comme à une idée fixe :

— Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi M. Saint-Yves a disparu aussi brusquement, dit-elle, un jour, devant Damienne, voulant, sans doute, traiter le mal par le mal... Il a certainement appris que celle qu'il aimait jadis se trouvait libre et il n'a pas voulu perdre une minute.

On eût dit que la déconvenue était pour elle, tant son rire, alors, sonna faux ; peut-être souffrait-elle aussi intérieurement de se croire obligée de faire du mal à sa fille, pour la guérir de son amour. Habituée à traiter énergiquement l'enfant depuis toujours, elle ne comprenait pas cette nécessité d'être douce et compatissante à une heure où la vaillante Damienne devait souffrir en proportion de son courage ; ainsi, chez la baronne, la meilleure des qualités devenait presque de la rudesse, parce qu'elle était partie de ce principe qu'une descendante de la Claudette doit, en toutes circonstances, être traitée en brave.

L'insinuation de ce jour-là avait été particulièrement dure pour Damienne, et, quoiqu'elle eût pâli de façon très imperceptible, le baron mesura, d'un coup d'œil, l'intensité de sa souffrance ; la patience lui échappa ; il arracha presque l'ouvrage des mains de sa fille et l'envoya s'habiller, en décidant :

— Tu ne manqueras pas « le jour » de Mme de Randault et, puisque ta mère n'est pas libre, je t'y conduirai.

— Je crains, mon ami, dit la baronne avec quelque ironie, que vous ne soyez légèrement déplacé dans cet après-midi de jeunes filles !

— Oh ! ma chère ! Rassurez-vous pour mon amour-propre... Il est lettre mort pour moi qui vois souffrir ma fille.

Et il partit en claquant la porte.

« Décidément, conclut la baronne, le caractère de Lancelot devient de plus en plus exécrable ! »

•

La réunion était joyeuse et le baron se félicita d'avoir amené sa fille au jour de Mme de Randault.

Il fut d'ailleurs accueilli avec sympathie ; il avait cette qualité rare de savoir être jeune avec les jeunes, et il lui arrivait de prendre part très gaiement à la distraction innocente des « petits jeux ».

Cet après-midi-là, on ne se livrait pas aux petits jeux ; les jeunes filles formaient un conciliabule auquel Damienne seule fut invitée à se joindre ; le baron s'assit dans le coin des mamans, et les jeunes gens vinrent mélancoliquement rejoindre leur groupe, en déclarant que ces demoiselles n'étaient que des papoteuses.

Aliette de Randault attira vivement Damienne dans le petit cercle ; elle avait l'air fort agitée :

— Oh ! grande amie ! Je vous attendais avec impatience ; nous avons reçu des nouvelles de mon frère l'aviateur, et il nous apprend une chose tellement incroyable que je mourais d'envie de vous la communiquer... Car, enfin, c'est chez vous que nous avons fait la connaissance de ce beau prince ténébreux, quoiqu'il ne nous ait guère admirées, ce dédaigneux !... Heureusement que vous avez la tête bien solide, ma pauvre Damienne, et que vous êtes si froide !... A votre place, je serais devenue amoureuse de ce mystérieux personnage, et son départ m'aurait fait perdre le boire et le manger... Enfin, voilà toute l'histoire... je pourrais dire : toute la révélation du mystère... M. Saint-Yves n'est pas Saint-Yves ; il se nomme en réalité, le comte Dreusch de Saint-Yves. Il est de Strasbourg ; je vous montrerai son hôtel ; il paraît qu'il y reviendra, un jour, quand il sera marié.

« Oui, continua la petite personne en s'agitant ; on raconte que l'héroïne du drame a reparu... car il y a eu, autrefois, un drame dans la vie du comte Dreusch... On raconte qu'il a retrouvé subitement le bonheur, et, la preuve, c'est que lui, le sauvage, le ténébreux, a tout à coup changé sa manière de vivre... Vous allez en être interloquée, Damienne, comme nous le sommes toutes ici... Le beau Werther vogue maintenant en plein ciel et se prépare aux exploits les plus magnifiques !... On dit même que, bientôt, on verra sa photo dans les journaux... Quel bonheur ! Je la découperai soigneusement et la mettrai bien en vue dans ma chambre ! »

Les jeunes filles éclatèrent de rire, à la boutade de la jeune écervelée ; elles s'amusaient tellement qu'elles ne songeaient pas à observer Damienne. Celle-ci s'était penchée en avant, les mains au creux des genoux, comme jadis dans la maison d'Odile, quand Saint-Yves l'avait surprise pleurant ; elle n'avait plus ces larmes d'autrefois ; mais son visage s'était tiré, comme buriné par la douleur, les yeux cernés tout à coup, les tempes creusées ; elle aussi riait, mais d'un petit rire faible, d'un petit rire qui n'en pouvait plus...

Par quel instinct le baron s'était-il approché du groupe joyeux, pendant que la jeune Aliette narrait ses découvertes sensationnelles ?... Il n'aurait pu le dire ; mais il en apprit assez pour deviner le pourquoi de la pâleur de sa fille. L'attirant loin de ses amies, fort occupées du reste à émettre chacune ses conjectures, il demanda :

— Veux-tu partir tout de suite ?

— Non ! dit-elle de son ton raisonnable, nous n'avons pas d'excuse plausible.

L'excuse, le baron la trouva, une demi-heure plus tard, et ils s'en allèrent tous deux, avec une hâte qui fit dire à la maîtresse de maison :

— Avouez donc, faible père, que vous avez amené votre fille ici en contrebande ?

M. de Franqval eut le courage de répliquer :

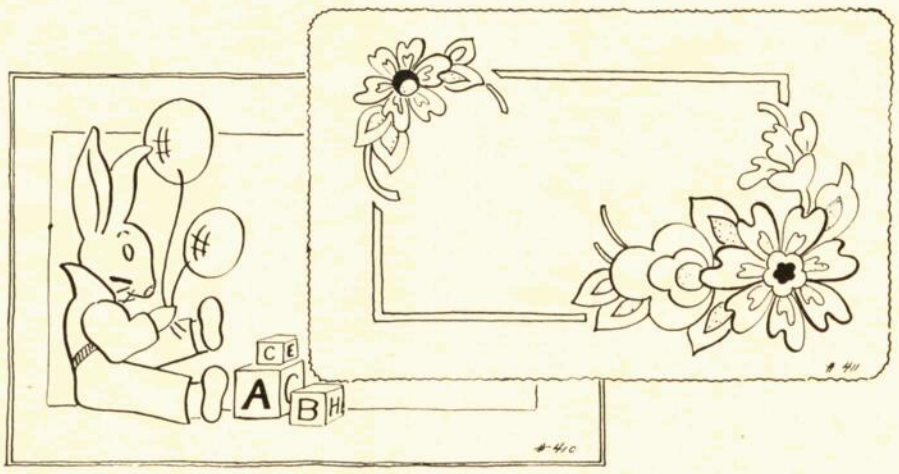
— Chut ! Ne le dites pas ! Vous nous feriez priver de dessert.

•

Ils rentrèrent, sans bruit, d'un commun accord.

Damienne gagna le boudoir qui précédait sa chambre, et elle ne s'étonna pas de voir son père la suivre.

Méthodiquement, elle déplissait ses fins gants de peau, avant de les cou-



LE COIN DU TAPIS

Patrons 410 et 411

DEUX MODÈLES DE TAPIS — No 410 — Motif floral — 22 x 34 pouces. — No 411 — Nouveau tapis découpé pour la chambre d'enfant. Aussi 22 x 34 pouces. Ces patrons étampés sur papier à tracer avec indication des couleurs vous seront expédiés par la poste, au reçu de la somme voulue. Papier carbone pour tracer, 10 cents. Commandez en indiquant les Nos 410 et 411. *(Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron (30 cents), plus la taxe de 4% ou de 2% selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.)*

MME L. DE BELLEFEUILLE

60, Bord du Lac **Valois, P.Q.**

cher dans un coffret, et elle mettait un soin si tranquille à cet office que le baron n'y put tenir. Il s'était assis sur un canapé, fixant ardemment le beau profil penché, la joue veloutée où aucune larme ne brillait ; il aurait préféré tout au silence de Damienne en une telle minute.

— Ma petite fille ! dit-il.

Elle ne se retourna pas.

— Mienne, pourquoi ne dis-tu rien ?

— Que voulez-vous que je vous dise, papa ?

Le silence pesa entre eux, plus navrant encore que le précédent, et M. de Franqval se dit que, plus jamais, il ne pourrait supporter un silence pareil.

— Ecoute, ma petite fille... Il y a des circonstances où ce serait douter de l'affection des autres que de garder pour soi seul une grande douleur... Je n'ai jamais vécu que pour toi... Il n'y a pas une chose au monde que je ne sacrifierais pour ton bonheur... et je crois... oui, je crois que j'ai ce droit de posséder ta confiance, aux heures douloureuses comme aux heures de joie... En parlant, tu allégerais ta peine et tu soulagerais la mienne, car, s'il y a une chose que je ne t'aie jamais plus souhaitée qu'aujourd'hui, ma petite enfant, c'est bien le soulagement des larmes...

...Il la vit venir à lui d'un élan et, comme un bel épi fauché par la tourmente, s'abattre à ses genoux ; il ne découvrait plus d'elle que les ondes de bronze et d'or de ses cheveux ; il avait posé sa main sur la pauvre tête secouée de sanglots et répétait, ne sachant plus dire que cela :

— Tu vois bien que c'était mieux ainsi.

II — LE MERCI A L'ALSACE

Le baron de Franqval n'avait pas eu une parole d'espoir ou d'encouragement pour sa fille ; elle, Damienne, n'exprima jamais la moindre plainte ; mais il y avait entre eux cette heure où elle avait pleuré et, comme le supposait M. de Franqval, ces larmes devaient apaiser Damienne.

Ils s'aimaient davantage maintenant qu'ils s'étaient mieux compris encore, et la baronne pouvait émettre quelques-unes de ces épigrammes, qui allaient autrefois droit au cœur du père et de la fille... tous deux restaient impassibles, oublieux de leur peine, pour mieux se souvenir de l'affection qui les unissait.

Aussi, l'étonnement de Mme de Franqval ne connut-il pas de bornes quand Damienne accepta fort gentiment une invitation que lui fit l'ancien commandant d'Erwin, pour une vente de charité, où il lui proposait un comptoir d'articles d'Alsace :

— Je suis chargé par Mme de Randault de vous prier de revêtir, pour cette occasion, votre costume d'Alsacienne ; nous avons pensé à vous tout de suite, mademoiselle Damienne : qui peut mieux personnifier l'Alsace que vous-même ?

La baronne fit un peu la moue.

— Tu es très bien, en Alsacienne, confia-t-elle à sa fille, je n'en disconviens pas ; mais tu serais plus belle encore en toilette de soirée. De quoi se mêle-t-il, le commandant ?... Je lui en veux depuis que je le soupçonne d'avoir influencé Erwin...

— O maman ! Ne nous a-t-il pas évité une honte cruelle ?

— Certes, je le reconnais . . . mais de là à choisir la toilette que tu dois porter !...

Ce fut en souriant que Damienne de Franqval revêtit sa robe d'Alsacienne. Pourtant, sa vue lui rappelait le jour de la procession à Saverne ; elle revoyait le cimetière de Neuwiller... et l'église où, prenant la main de Laurent, elle l'avait guidée vers la poitrine du Christ au tombeau.

« Est-il retourné là-bas comme il me l'avait promis ? » se demandait-elle souvent.

Bien des fois, elle avait été pour interroger Saint-Yves, après le séjour de Niederbronn ; elle ouvrait la bouche pour parler ; mais les mots s'arrêtaient dans sa gorge : elle avait rencontré le froid regard de Laurent qui donnait à son visage une expression murée, et elle s'était tue, acceptant de ne jamais savoir la consolante vérité, si telle était la volonté divine.

La vente de charité s'ouvrit un soir, et cette première soirée réunit tout ce que Strasbourg et les environs comprenaient de familles sélects et d'élégances en vue. Sous le prétexte de la charité, les papotages allaient leur train ; les jeunes filles s'agitaient, proposant inlassablement leurs marchandises aux officiers de la garnison, et obligeant leurs danseurs habituels à emporter les objets les plus hétéroclites.

Jamais la beauté grave de Damienne n'avait frappé le regard comme ce soir-là ! Avec son air de candeur et la fraîcheur de son sourire, elle réalisait plus de conquêtes que toutes ces jeunes filles modernes et ces femmes très élégantes qui avaient passé deux heures devant leur table de toilette.

Et, pour ceux qui connaissaient la vraie Damienne, pour ceux qui mesuraient toute la valeur de son souriant courage... pour ceux-là qui savaient la beauté de son âme, quelle vision touchante que cette jeune fille d'Alsace qui donnait à la charité autre chose que l'élégance de sa mise et sa factice gaîté !

Le commandant l'observait de loin, et il eut un sourire bref, un sourire que personne ne vit.

Damienne avait pris en main un de ces petits pantins d'Alsace que l'on agite à l'aide d'une ficelle et, pour un jeune Anglais, ami de la famille Randault, elle expliquait que le costume était bien celui des petits Alsaciens ; elle parlait avec conviction, sans voir que le regard du blond garçon s'intéressait plus à la vendeuse qu'au petit pantin de bois, et elle demeura saisie quand une main gantée, qui n'était pas celle du jeune Anglais, s'avança vers l'objet, tandis qu'une voix nonchalante disait :

— Voulez-vous me réserver ce fils de l'Alsace... j'en suis amateur.

La main gantée tendait un billet chiffonné dont la vue laissa l'Anglais stupide ; il allait réclamer la primauté, mais il avait le respect de la force qui s'impose, et l'arrivant qui le coudoyait était si altier, si élégant, il avait tellement l'air d'un maître, que le jeune homme jugea bon d'opérer une digne retraite.

Le comte Dreusch, cette fois, s'inclinait profondément devant Damienne.

— Bonsoir, mon amie Damienne, murmura-t-il pour elle seule, et avec tant de tranquillité que s'il l'eût quittée la veille.

Tous les yeux étaient maintenant fixés sur leur groupe : le nom du comte Dreusch passait de l'un à l'autre, et Aliette de Randault chuchotait à son frère :

— Pourquoi ne nous as-tu pas dit que le héros de l'air viendrait ce soir ?... J'aurais mis ma robe « chartreuse » !

La baronne, elle, ne savait s'il valait mieux se fâcher ou se réjouir.

— Ce monsieur a joué parfaitement son petit « Trafalgar », remarquait-elle, en faisant allusion à l'entrée subite de Laurent.

M. de Franqval ne cachait pas son allégresse :

— Bénissons le Ciel que le « Trafalgar » en question soit la victoire de ma petite fille !... Avez-vous vu,

[*Lire la suite page* 55]

Deux armes qui

ATTEIGNENT LEURS BUTS

On ne fait pas la guerre avec des armes désuètes, de même qu'on ne chasse pas l'ennui avec des lectures inappropriées. Si le Spitfire demeure le dernier mot en fait d'avion-chasseur, dans sa poursuite aux Boches, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM demeurent, eux aussi, l'arme la plus efficace dans sa guerre à l'ennui. Pour le constater, abonnez-vous-y.

Ceux qui s'abonnent à ces Trois Magazines

s'assurent une lecture abondante, régulière et variée. S'abonner au SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, c'est pour la somme modique de $5.00, remplacer, dans une large mesure, les sorties coûteuses, les distractions onéreuses, qu'on doit éviter en temps de guerre. Bref, s'abonner à nos trois magazines, c'est s'informer intelligemment tout en se distrayant.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT : Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Menus de toute une semaine

[*Suite à la page* 33]

350° F. 1 heure ou jusqu'à ce que le pouding soit ferme. Servir avec une sauce au caramel.

SAUCE AU CARAMEL

Mettre dans une casserole 1 c. à tb. de beurre, 1 tasse de sucre et 2 c. à tb. de farine. Placer sur le feu et laisser caraméliser le sucre jusqu'à ce qu'il soit d'un blond doré. Ajouter 1½ tasse d'eau bouillante et laisser cuire jusqu'à bonne consistance.

•

SOUPER

Crème de céleri
Salade aux nouilles
Petit salé froid
Pain d'épices

CREME DE CELERI

2 tasses de céleri coupé finement
1 petit oignon émincé
2 tasses d'eau chaude
2 c. à tb. de beurre ou de graisse
4 c. à tb. de farine
2 tasses de lait
sel et poivre

Faire cuire le céleri et l'oignon dans l'eau chaude ½ heure. D'autre part, mettre dans une casserole le beurre ou la graisse et la farine. Délayer avec le lait et faire cuire jusqu'à consistance de sauce. Ajouter le céleri cuit ainsi que l'eau de cuisson et faire jeter un bouillon. Assaisonner et servir aussitôt.

SALADE AUX NOUILLES

2 tasses de nouilles cuites coupées en petits bouts
½ piment vert haché finement ou
1 tasse de pois verts
½ tasse de céleri
4 tomates fraîches
½ tasse de persil frais haché

Mettre le tout dans un grand bol, faire mariner dans une vinaigrette et servir très froid sur feuilles de laitue croquante avec mayonnaise.

MAYONNAISE A L'HUILE

1 c. à thé de moutarde
1 c. à thé de sucre
1 c. à thé de sel
1 œuf
2 tasses d'huile
2 c. à tb. de vinaigre

Mettre dans un bol la moutarde, le sucre, le sel et l'œuf. Battre avec un moussoir juste ce qu'il faut pour mélanger. Ajouter l'huile, très peu à la fois au début en tournant toujours à l'aide du moussoir et quand le mélange épaissit, ajouter plus d'huile à la fois, ¼ de tasse. Quand l'huile est toute incorporée, ajouter le vinaigre, battre encore un peu pour bien mélanger et servir avec la salade.

PAIN D'EPICES

¼ de tasse de graisse
½ tasse de cassonade
½ tasse de mélasse
1 œuf
2 tasses de farine
¾ de c. à thé de soda
½ c. à thé de sel
1 c. à tb. de gingembre
1 tasse de lait sur

Défaire la graisse en crème avec la cassonade. Ajouter la mélasse puis l'œuf et bien battre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda, le sel et le gingembre. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait sur. Verser dans une lèchefrite beurrée et cuire à 325° F. 25 à 30 minutes.

Jeudi

DINER

Côtelettes de porc à la basquaise
Purée de pommes de terre
Choux-fleur à l'anglaise
Salade de concombre en gelée
Crème espagnole au citron

COTELETTES DE PORC A LA BASQUAISE

6 côtelettes de porc
1 gousse d'ail
1 c. à thé de sel
1 c. à tb. de farine
2 tasses de lait

Couper en 2 une gousse d'ail et en frotter les côtelettes. Passer dans le sel et la farine et faire frire à la poêle jusqu'à ce qu'elles soient dorées. Ajouter les 2 tasses de lait chaud, couvrir et laisser mijoter bien doucement ¾ d'heure. Pour éviter de faire trancher le lait, la cuisson doit être très douce.

CHOUX-FLEUR A L'ANGLAISE

Séparer le chou-fleur en fleurettes, faire cuire à l'eau bouillante salée et arroser de beurre fondu.

SALADE DE CONCOMBRE EN GELEE

1 c. à tb. de gélatine
¼ de tasse d'eau froide
1 concombre coupé finement
1 tasse de purée de tomates
¼ de tasse de piment vert haché finement
1 c. à tb. de sucre
2 c. à tb. de vinaigre
1 c. à thé de sel
laitue et mayonnaise

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes et faire dissoudre dans la purée de tomates chaude. Ajouter tous les autres ingrédients, verser dans de petits moules individuels passés à l'eau froide. Laisser prendre ferme et démouler sur feuilles de laitue croquante. Servir avec mayonnaise.

CREME ESPAGNOLE AU CITRON

1 tasse de lait
¼ de tasse de sucre
le jus et le zeste d'un citron
2 œufs
1 c. à tb. de gélatine
3 c. à tb. d'eau froide

Faire chauffer au bain-marie le lait, le sucre et le jus de citron. Ajouter les 2 jaunes d'œufs légèrement battus et laisser cuire jusqu'à ce que la crème colle à la cuillère puis ajouter la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide. Brasser jusqu'à dissolution complète. Laisser refroidir et y incorporer les 2 blancs d'œufs battus ferme. Faire prendre dans un moule et servir entouré de gelée prise.

•

SOUPER

Crème de tomates
Salade aux oeufs farcis
Petits gâteaux "marguerite"

[*Lire la suite page* 51]

J'vous présente José Café !

Le sirop de maïs remplace le sucre

pour la confection de ce succulent gâteau aux pêches 'Magic'

Sans-sucre . . . mais délicieux ! Vous aimerez ce riche et savoureux Gâteau Étagé aux Pêches—*fait entièrement sans sucre.*

Dans la 'Magic', vous avez une poudre à pâte de qualité uniforme qui vous donne des gâteaux aussi légers et tendres qu'au temps de l'abondance du sucre. La 'Magic' est un produit pur qui protège vos ingrédients précieux . . . et coûte moins de 1¢ par cuisson ordinaire. Achetez de la 'Magic' aujourd'hui même !

GÂTEAU ÉTAGÉ AUX PÊCHES 'MAGIC'

2¼ tasses farine à gâteau tamisée
2¾ c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
¼ c. à thé sel
½ tasse shortening
1 tasse sirop de maïs blanc
2 oeufs non battus
½ tasse lait
1 c. à thé vanille
¼ c. à thé essence d'amande

Tamisez ensemble 3 fois les ingrédients secs. Défaites le shortening en crème. Ajoutez le sirop graduellement, battant bien après chaque addition. Ajoutez le ¼ du mélange de farine et battez. Ajoutez les oeufs, un à la fois, en battant après chacun. Ajoutez le reste du mélange de farine, un tiers à la fois, alternant avec le lait, la moitié à la fois, et battant bien après chaque addition. Ajoutez l'essence. Cuisez à 375°F. environ 30 minutes, dans deux moules à gâteaux de 8", graissés et légèrement enfarinés. Servez avec moitiés de pêches en conserve et crème fouettée sur le dessus et entre les étages.

Fabrication Canadienne

Procurez-vous un exemplaire de l'intéressante brochure: "50 Questions et Réponses au sujet du C.W.A.C.", en écrivant au

Lieutenant DORA SWEET,
Aylmer Annex, Ottawa.

Il n'y a pas de temps à perdre. La grande poussée de l'invasion doit être maintenue. Il faut à nos troupes de combat des renforts nombreux et continuels. Femmes canadiennes, il en dépend de vous! Comme celui de nos hommes, qui est de partir avec les forces combattantes, votre devoir est clair: Enrôlez-vous dans le C.W.A.C., afin de libérer un soldat pour le service outre-mer. L'invasion ne peut attendre, le besoin est pressant. Donc, pas d'hésitation, pas de retard. Engagez-vous aujourd'hui même.

Pour plus de renseignements, s'adresser au plus proche Bureau de Recrutement. Cette démarche ne vous engage à rien.

CANADIAN WOMEN'S ARMY CORPS

Menus de toute une semaine

[*Suite de la page* 48]

CRÈME AUX TOMATES

2 tasses de tomates
1 oignon moyen
2 branches de céleri
1 tasse d'eau
1 c. à thé de sel
1 c. à thé de sucre
2 tasses de sauce blanche moyenne

Faire cuire les tomates, l'oignon, le céleri, l'eau et le sel 15 minutes. Passer en purée, ajouter le sucre et incorporer délicatement à la sauce blanche moyenne faite avec 2 c. à tb. de beurre, 4 c. à tb. de farine et 2 tasses de lait. Servir aussitôt.

SALADE AUX ŒUFS FARCIS

6 œufs
½ tasse de jambon cuit haché
1 c. à thé de moutarde préparée
5 olives farcies tranchées
laitue, céleri et mayonnaise

Faire cuire 6 œufs durs, les séparer en 2 sur la longueur, retirer le jaune, l'écraser finement, bien mélanger avec le jambon et la moutarde. En remplir de nouveau les œufs et placer sur feuilles de laitue croquante, le bout rond en haut. Garnir de mayonnaise, de céleri et de rouelles d'olives.

PETITS GATEAUX " MARGUERITE "

3 c. à tb. de beurre ou de graisse
⅔ de tasse de sucre
1 œuf
1¼ tasse de farine
2 c. à thé de poudre à pâte
¼ de c. à thé de sel
½ tasse de lait

Défaire en crème le beurre, ajouter graduellement le sucre, l'œuf et bien battre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait et bien battre entre chaque addition. Verser la pâte dans des moules à muffins bien beurrés et faire cuire au four de 375° F. 20 à 25 minutes. Au sortir du four, démouler, laisser refroidir, enlever une rondelle sur le dessus, garnir de gelée ou de confiture, remettre la rondelle et saupoudrer le dessus de sucre à glacer.

Vendredi

DINER

Soupe aux pois
Diner aux légumes
Tomates marinées
Tarte aux pommes

SOUPE AUX POIS

2 tasses de pois
4 pintes d'eau froide
1 oignon
1 carotte
quelques branches de céleri
sel, poivre et sarriette
½ livre de lard salé

Faire tremper les pois la veille au soir ; le lendemain, mettre le tout à cuire dans l'eau du trempage et laisser cuire au moins 3 à 4 heures. Ajouter la sarriette seulement ½ heure avant la fin de la cuisson. La soupe aux pois est à point quand le bouillon est opaque ; s'il reste clair, elle n'est pas suffisamment cuite.

DINER AUX LÉGUMES

1 chou-fleur
1 livre de haricots verts
6 betteraves
6 pommes de terre
2 tasses de sauce au fromage

Faire cuire le chou-fleur sans le défaire dans l'eau bouillante salée juste assez pour l'attendrir. Faire cuire également les haricots dans l'eau bouillante salée ainsi que les betteraves et les pommes de terre. Dresser le tout dans un grand plat, mettant le chou-fleur au centre et les autres légumes autour alternant les couleurs. Tenir à la chaleur et servir avec une sauce au fromage.

SAUCE AU FROMAGE

2 c. à tb. de beurre
4 c. à tb. de farine
1 tasse de lait
1 tasse d'eau de cuisson des légumes
1 tasse de fromage râpé
sel et poivre

Mettre dans une casserole le beurre, la farine, délayer avec le lait et l'eau de cuisson des légumes. Laisser cuire jusqu'à épaississement. Retirer du feu, ajouter le fromage et brasser pour le faire fondre. Servir bouillant. Les préparations au fromage demandent à être servies très chaudes.

TARTE AUX POMMES

1½ tasse de farine
½ tasse de graisse
½ c. à thé de sel
eau froide

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau dans un bol avec le sel. Ajouter la graisse qui doit être ferme et couper finement dans la farine à l'aide de 2 couteaux ou d'un appareil spécial. Délayer avec de l'eau froide en quantité suffisante pour réunir la pâte en boule molle sans être collante. Laisser reposer la pâte si possible, elle s'abaisse plus facilement. Prendre les ⅔ de la pâte, l'abaisser mince et en foncer une assiette à tarte profonde. Couvrir de pommes tranchées minces et d'une demi-tasse de sucre auquel on aura mêlé 1 c. à tb. de farine. Abaisser le reste de la pâte, découper en bandelettes et placer sur la tarte en quadrillage. Badigeonner de lait et cuire à four chaud 450° F. 10 minutes. Abaisser la chaleur à 350° F. et prolonger la cuisson 35 à 40 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée et croustillante.

•

SOUPER

Jus de tomates
Saumon en gelée à la tartare
Crêpes au sirop d'érable

SAUMON EN GELÉE

1 c. à thé de sel
1 c. à tb. de sucre
2 c. à tb. de farine
1 c. à thé de moutarde
2 c. à tb. de beurre
1 tasse de lait
¼ de tasse de vinaigre
1 c. à tb. de gélatine
3 c. à tb. d'eau froide
2 tassses de saumon

[*Lire la suite page* 67]

Des Essais Réels Prouvent qu'Une Boîte du Nouveau

NETTOYEUR OLD DUTCH

AMÉLIORÉ

Nettoie votre Gril*

48 FOIS DE PLUS

qu'une boîte de tout autre bon nettoyeur

VOICI LES RÉSULTATS!

Des essais scientifiques approfondis, faits dans des laboratoires indépendants et dans des conditions d'usage ordinaire, prouvent que—

L'OLD DUTCH A NETTOYÉ

48	grils *de plus que le Nettoyeur	A
93	" " " " " "	B
112	" " " " " "	C
128	" " " " " "	D
136	" " " " " "	E
136	" " " " " "	F
160	" " " " " "	G
200	" " " " " "	H

**grils de 13 pouces par 16 pouces*

Les nettoyeurs représentés ci-dessus par des lettres et le Nettoyeur Old Dutch constituent plus de 90% de *tous* les nettoyeurs qui sont vendus aux Etats-Unis et au Canada.

Guaranteed by Good Housekeeping

C'est ce que vous obtenez . . . et non pas ce que vous payez . . . qui signifie réelle économie. C'est pourquoi plus de femmes emploient du nettoyeur Old Dutch de préférence à tout autre!

131-FUF

SALLY SILEX Dit...

"Voici le secret d'un café parfait"

c'est le filtre exclusif **SILEX** qui conserve la saveur . . .

SEUL UN *Véritable* **SILEX** PEUT FAIRE DU CAFÉ SILEX

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

•

Poirier, Bessette & Cie, Ltée
975, rue de Bullion,
Montréal, Canada.

CANADA SEULEMENT
1 an $1.50
2 ans 2.00

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Province .....

La Broderie

Par Mme de Bellefeuille

ÉGAYEZ VOTRE CUISINETTE

DEPUIS plusieurs années, la broderie au point de croix est très populaire parmi les brodeuses. Voilà pourquoi le modèle que nous illustrons ici saura plaire à la fois aux novices et aux expertes parce qu'il est aussi simple que ravissant.

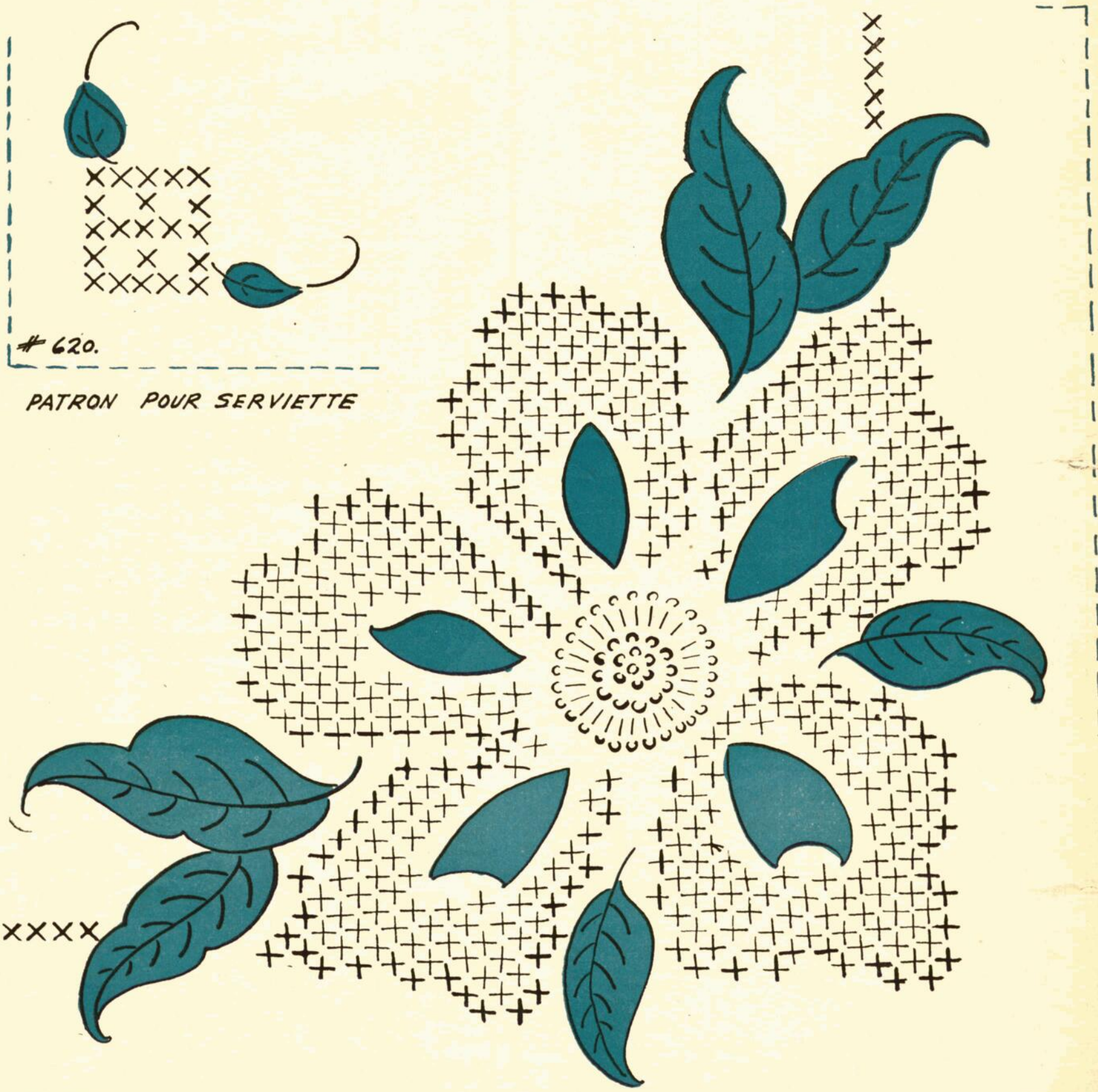
Le grand modèle de fleur s'applique aux coins d'une nappe à thé tandis que les motifs plus petits sont destinés aux serviettes à thé. Ces derniers peuvent aussi être appliqués aux quatre coins des napperons d'une parure de lunch et sont alors d'un très joli effet.

Brodez les fleurs avec du coton dont la couleur s'harmonise avec celle de votre porcelaine. Se servir de coton noir pour les nœuds français du centre et de deux teintes de vert pour les feuilles. La bordure peut être faite de dentelle crème ou avec un galon de couleur.

Ce modèle facile convient parfaitement aux écolières qui peuvent l'exécuter durant leurs heures de loisir.

Nous sommes en mesure de vous fournir ce patron étampé et prêt à être brodé sur un coton jaune de bonne qualité, au prix indiqué sur le coupon.

PATRON POUR SERVIETTE



FICHUES COMME QUATRE SOUS...

[*Suite de la page* 16]

à faire des pièces solides aux coudes des robes et des manteaux usagés.

N'importe quelle étoffe que nous retrouvons dans nos tiroirs et qui n'est pas essentielle à l'heure actuelle peut se transformer de façon à ne pas faire appel aux ressources de la nation. Nous avons transformé en manteaux d'hiver les couvertures des lits dont on ne se sert plus et en lingerie les couvre-lits inutiles. Les rideaux trop fins pour servir à l'obscurcissement sont devenus des robes. Avec les bons morceaux des tapis trop usés pour pouvoir encore servir, nous avons confectionné des sacs solides pour aller chercher nos provisions rationnées.

Peut-être nos vêtements sont-ils beaucoup plus usés que nous ne le pensons, car tout le monde en est au même point. Cependant, même si certaines d'entre nous s'en rendent compte, nous savons aussi que cela n'a aucune importance. Aujourd'hui, nous n'avons ni le temps ni l'envie d'être élégantes. Tout ce que nous demandons à nos vêtements, c'est de nous tenir chaud et de nous préserver des maladies afin de nous permettre de contribuer, si peu soit-il, à la lutte de notre pays contre l'agression.

TU VEUX QUE JE T'AIDE, MAMAN

[*Suite de la page* 17]

Se faire obéir *est tout un art, et il est sage de bien réfléchir avant de commander. N'exigez pas la soumission de vos enfants pour des choses futiles, au-dessus de leurs forces, et qui peuvent leur être dommageables. Il est inutile de dire à un tout-petit de deux ans : "Ne touche à rien dans ta chambre". C'est aussi un non-sens d'exiger de lui une tenue qui fatiguerait même un adulte. "Qu'au ton de votre voix, vos enfants sentent que "non" signifie "non". Il est préférable, si possible, de motiver leur obéissance. Vous désirez qu'ils fassent leur toilette avant le souper ? "Vite, mes petits enfants, il faut vous faire propres pour papa qui arrivera bientôt de son travail et qui n'aime pas à embrasser des petits visages tout barbouillés".*

N'hésitez pas à punir vos enfants quand ils désobéissent. Isolez-les, privez-les d'un plaisir, afin de leur apprendre à se soumettre aux ordres nécessaires. Je répondrai dans notre prochain courrier aux deux derniers points de votre question.

N. B. — MARIE-LUCE se fera un plaisir de répondre à toutes vos lettres, à tour de rôle. Adresser s.v.p. comme suit : MARIE-LUCE, *Revue Populaire*, 975, rue de Bullion, Montréal.

COUPON DE LA BRODERIE

MODE DE REPRODUCTION

Appliquer le patron bien en place sur un tissu. Introduire le papier carbone entre le tissu et le patron, le côté luisant du papier appliqué sur l'étoffe. Dessiner alors avec un crayon à mine ronde. Les modèles peuvent servir maintes et maintes fois pourvu qu'on ait soin de ne pas percer le papier en dessinant d'une façon trop appuyée.

Mme DE BELLEFEUILLE

60, Bord du Lac, Valois, P. Q.

LISTE DES PRIX

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- ☐ 620 — Nappe à thé étampée, 36 pouces par 36 ..... 65 cents
- ☐ 620A — Serviettes à thé, 12 pouces par 12, chacune ..... 7 cents
- ☐ Coton de couleur à six brins pour broder le tout ..... 40 cents
- ☐ 620B — Napperons de lunch, 12 pouces par 18, chacun ..... 15 cents
- ☐ Coton de couleur à six brins pour broder les six napperons .... 30 cents
- ☐ 620C — Patron de tous les morceaux, étampé sur papier ..... 25 cents
- ☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer le dessin ..... 10 cents

Veuillez indiquer la couleur du coton que vous désirez.

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

La Revue Populaire — septembre 1944

La beaute physique c'est la joie de vivre

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ?

De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO « A ».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Heures de bureau : le samedi, de 3 heures à 6 heures.

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Votre nom .....

Votre adresse .....

Votre localité ..... *Province* .....

APRÈS-MIDI DE SEPTEMBRE

1083 — Robe pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 40. Tissu requis pour grandeur 16 : 3⅝ v. de 35″, 3¼ de 39″, 3⅛ v. de 41″. Prix 20¢.

1085 — Jupe et manteau court pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 14, manteau court : 3⅞ v. de 35″, 2⅜ v. de 54″. Doublure : 2½ v. de 39″ ou 41″. La jupe : 1¾ v. de 35″, 1 v. de 54″. Prix 25¢.

1076 — Sac en bandoulière, une seule grandeur : ¾ v. de 35″ ou 39″, ⅝ v. de 54″. Béret : 19″ par 50″ de feutre. Prix 20¢.

1086 — Ensemble pour dames et jeunes filles, grandeur 12 à 40. Tissu requis pour grandeur 18 : 4¼ v. de 35″, 3¾ v. de 39″, 3½ v. de 41″, 2¾ v. de 54″. Prix 25¢. Sac : une seule grandeur : ⅝ v. de 35″, ½ v. de 39″ ou 54″. 11″ par 72″ de feutre. Prix 20¢.

1090 — Robe deux-pièces pour jeunes filles et adolescentes, grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour grandeur 13 : 3½ v. de 35″, 3 v. de 39″, 2⅞ v. de 41″. Galon ondulé : 4¼ v. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 240 Richmond Ouest, Toronto, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

LE COUP D'AILE

[*Suite de la page 47*]

Hilda ?... Il est parti droit à son comptoir... Il ne voyait qu'elle... elle seule !

...Et, devant le comte Dreusch de Saint-Yves, Damienne se taisait toujours ; mais elle avait vers lui ce regard de femme qui trahit, sans le vouloir, le secret que les lèvres ne diront pas, et ces yeux-là narraient la longue et silencieuse souffrance... ces yeux éloquents exprimaient le pardon, avant même que Laurent se fût disculpé.

Alors, toujours à son aise, toujours paisible, il se pencha légèrement vers la jeune fille... Qu'allait-il lui dire ?... Par quelle douce parole consolerait-il ce cœur qui avait tant souffert de son départ ?... Quel mot d'amour effleurerait ses lèvres hautaines ?

Le comte Dreusch tenait toujours entre ses doigts gantés le petit bonhomme aux voyantes couleurs ; et il dit, lentement, comme s'il comprenait la valeur de chacune de ces syllabes pour la femme attentive et tremblante :

— O mon Alsace, je te remercie !

La foule se rapprochait ; mais une seconde avait suffi à Laurent pour rendre à Damienne de Franqval tout le bonheur qu'elle croyait perdu ; la baronne s'emparait déjà du héros, l'entraînant vers M. de Franqval pour lui faire motiver, très inutilement d'ailleurs, l'invitation à dîner qu'elle faisait à Laurent.

Jamais passagère solitude ne parut plus délicieuse à Damienne !...

En quelques mots, le comte Dreusch lui avait ouvert des horizons insoupçonnés ; avant même de s'en réjouir, elle éleva son cœur vers Dieu pour le bénir, comprenant enfin que le Laurent désespéré s'était, un jour, souvenu de sa promesse, et qu'il était revenu au tombeau, pour se confier au cœur compatissant du Christ.

Elle comprenait tant de choses, en cette heure de joie : le départ de Laurent, c'était ce coup d'aile qui devait l'enlever loin des inutiles tristesses de son passé. Il avait choisi l'envolée vers le ciel, dans le besoin d'harmoniser sa vie avec ses secrets désirs et, surtout, il n'avait jamais aimé qu'une femme dans ce renouveau de tout son être ; une femme à laquelle il avait dit un merci tellement beau qu'il demeurait pour elle, en même temps que l'ultime consolation, le véritable aveu d'amour.

Comme elle avait été forte dans la douleur, Damienne fut vaillante et oublieuse d'elle-même dans la joie. Quoique la soirée lui parût très longue, elle se dépensa sans compter pour la vente de charité, et, comme on chuchotait beaucoup de choses à son sujet et à celui d'un certain héros de l'air, les petits objets de l'Alsace s'envolèrent par enchantement ; on eût dit qu'en les vendant, Damienne vendait aussi du bonheur ; mais elle avait mis soigneusement de côté le petit Alsacien de bois, le regardant parfois d'un coup d'œil furtif, pendant que chantaient à son oreille les mots expressifs du comte Laurent :

— O mon Alsace, je te remercie !...

•

Le comte se trouva là, au moment du départ, pour installer la baronne dans l'auto. Hilda se laissait faire, en belle-mère déjà flattée des intentions de son gendre ; ces intentions-là visaient, en réalité, la jolie Damienne qui demeurait silencieuse, sur le trottoir, sans prendre garde au vent glacé qui s'engouffrait dans son manteau mal fermé.

Un geste instinctif échappa à Saint-Yves ; au moment de faire monter la jeune fille en voiture, il saisit de main de maître les deux pans de fourrure et les rejoignit sur Damienne.

Ce geste de sollicitude fit sourire la baronne et ravit M. de Franqval. Comme Damienne se blottissait dans un coin de l'auto en fermant les yeux, sa mère ne voulut pas attendre davantage le récit de ses impressions ; la main levée, le baron arrêta la parole sur les lèvres de sa femme et, pendant que la vieille marquise approuvait d'un hochement de tête, il murmura tout bas :

— Chut ! Elle dort... les émotions l'ont fatiguée.

Il savait bien que sa fille ne dormait pas, mais il voulait respecter la songerie de la fiancée de Saint-Yves, pensant que, s'il est bon de partager les douleurs d'autrui, il ne faut pas exiger, en retour, de l'enfant aimé, un coin de la tente qu'il va dresser pour le bonheur.

III — L'ENVOLEE

Malgré les objurgations de sa mère, Damienne s'était refusée à revêtir, ce soir-là, la fameuse robe de soie paille, ornée de tulle noir, destinée à lui donner des allures de jeune femme.

— Je mettrai ma robe rose...

— Ta robe en « peau d'ange ! »... Mais le comte l'a déjà vue, cette robe... oui, le premier soir où nous l'avons reçu.

— Justement... c'est pour cela.

La volonté paisible de Damienne triompha de l'obstination maternelle ; à l'heure du dîner, la jeune fille apparaissait, aux yeux ravis de Laurent dans cette robe couleur d'aurore qui la faisait ressembler à une grande fleur ; comme jadis, elle ne portait que deux bijoux : un collier de perles roses et un bracelet ancien qui cachait une étrange cicatrice.

— Mais, ceci est la trace d'une brûlure ! s'était écriée, un jour, Mme de Franqval, en saisissant le poignet de sa fille.

Damienne avait répondu, évasive :

— Je n'aurais pu vous dissimuler une brûlure, maman.

Le baron montra plus d'aplomb :

— C'est une marque de naissance ; je l'ai toujours connue.

Et Mme de Franqval n'osa plus insister, dans la crainte d'avoir l'air d'ignorer ce qui regardait si personnellement Damienne.

Laurent dit à la jeune fille, en guise de bonsoir :

— Je reconnais la robe... et le bracelet.

Damienne eut son incomparable sourire : elle trouvait que le « bonsoir » était joli.

•

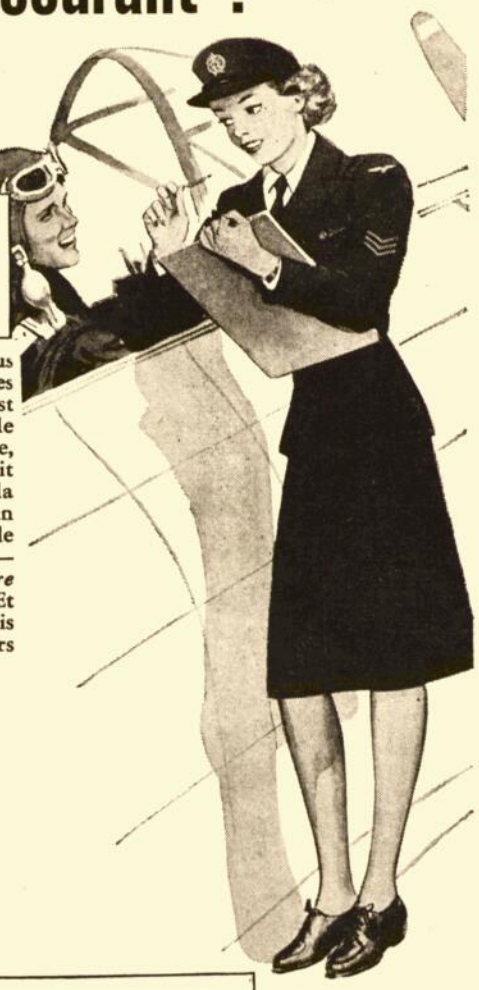
Ils n'avaient pas encore été en tête à tête ; toute l'apparence du comte Dreusch le disait éloquemment ; il avait l'air agacé, répondait brièvement à la baronne qui attendait toujours le récit de sa fameuse randonnée et qui trouvait étonnant qu'un héros se fit prier pour se mettre sur la sellette.

C'était à Damienne d'abord que Saint-Yves réservait ce récit ; il lui paraissait qu'il lui devait la préférence et qu'elle la méritait à cause de la souffrance qu'il lui avait causée.

M. de Franqval devinait la nuance ; pour éclairer le front de Laurent, il proposa, aussitôt le dessert terminé :

— Si nous passions au salon ? Damienne nous ferait un peu de musique.

Etes-vous au courant ?



Elle est dans la R.C.A.F. (D.F.) ! Est-ce qu'elle

- ☐ Vend des abonnements à un magazine
- ☐ Fait la vérification des instruments
- ☐ Fait signer les papiers de départ

Si vous étiez dans l'aviation, vous sauriez qu'elle est à faire signer les papiers de départ par le pilote. C'est ainsi que dans la R.C.A.F. elle vole toute la journée d'une tâche à l'autre, avec entrain et confiance, en dépit du quantième, car elle choisit la Kotex. Elle sait que la Kotex a un centre de sûreté à 4 plis qui garde l'humidité à l'écart des bords — donnant une protection *supérieure* où il y en a le plus grand besoin. Et puis la Kotex n'a pas de mauvais côté susceptible de causer des erreurs et des accidents fort gênants !

A votre avis, qu'est-ce qui l'attend ?

- ☐ Des "palpitations"
- ☐ De nombreux rendez-vous
- ☐ Des "affections" du teint

On passe de bien bons moments au restaurant ! Mais trop de pommes de terre frites et de desserts doubles... ça peut affecter le teint. N'abusez pas des aliments riches. Une diète sensée, un débarbouillage quotidien et votre joli minois ne vous fera pas craindre les lorgneries. Les regards attentifs ne vous inspireront pas de craintes non plus à "certains" jours, car la serviette périodique Kotex ne laisse rien soupçonner. Les bouts de la Kotex sont *plats, pressés,* brevetés. Ils ne paraissent pas parce qu'ils ne sont pas épais ou volumineux comme ceux de *certaines* serviettes. Leur conception scientifique rend la Kotex mieux ajustée . . . plus souple.

Quelle est celle qui semble avoir le plus de chance de décrocher la position ?

- ☐ Celle qui est à gauche
- ☐ Celle de droite
- ☐ Celle du centre

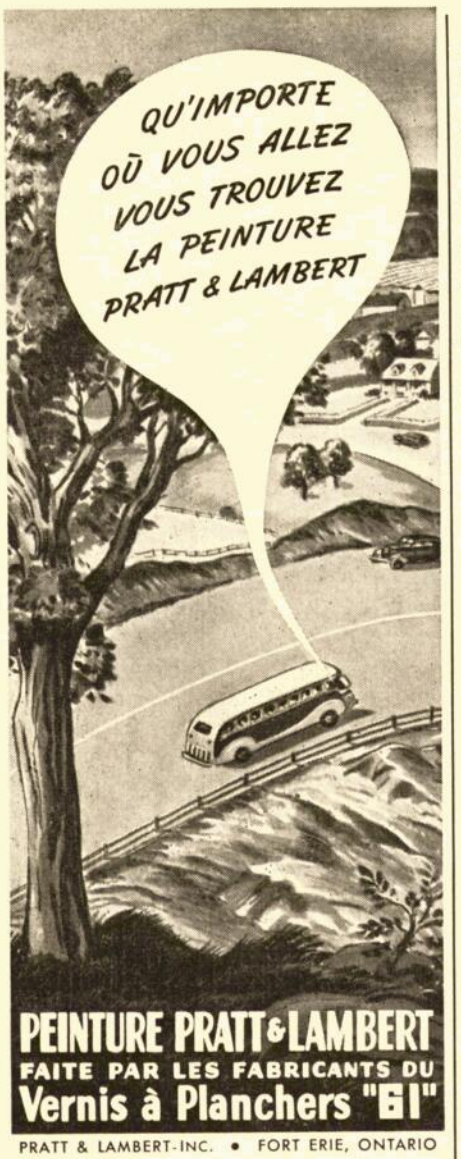
Voulez-vous vous lancer dans la carrière, ou prendre un emploi pour après la classe ? La première entrevue est importante ! Soyez éveillée, brève, franche. Montrez au patron que vous avez de la volonté — comme la jeune fille qui est à droite. Après cela, soyez à l'oeuvre, à *chaque* jour de travail. Vous le pouvez avec le secours de la Kotex. La Kotex est plus confortable — sa mollesse est *durable,* si différente des serviettes qui ne semblent molles qu'au premier contact. Pas de taponnage, pas de tortillement, comme dans le cas des serviettes sans consistance. Vous trouverez que la Kotex garde sa forme... et qu'elle *reste molle durant l'usage !*

Connaissez vos serviettes —

La Kotex* compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques

SAGE EST LA JEUNE FILLE qui sait qu'un désodorisant en *poudre* est préférable pour les serviettes périodiques. Quest, le désodorisant Kotex en poudre, a été créé expressément pour cet usage. Quest *détruit* complètement les odeurs. Il n'est pas parfumé, mais il est *sûr* et sans danger.

*Mar. dép. au bur. can. des brev.



Les HOMMES en service actif...et les prisonniers de guerre apprécieront des COMPRIMÉS DE VITAMINES A et D

Les soldats canadiens qui sont outre-mer peuvent se trouver, cet hiver, dans des endroits exposés, humides et sombres. Un supplément de vitamines A et D pourrait donc leur être utile. Tout homme se maintiendra plus facilement en bonne santé et résistera mieux aux maladies d'hiver s'il obtient toutes les vitamines A et D dont il a besoin. Envoyez donc à ceux des vôtres qui sont dans la Marine ou dans l'Armée quelques Comprimés de Vitamines A et D, marque ONE-A-DAY. Rien qui puisse fuire ou s'écraser—se garde pendant des mois. La dose étant d'un comprimé par jour, un petit flacon suffira pour plusieurs mois. 30 comprimés 45c, 90 comprimés $1.00, 180 comprimés $1.80.

Fabriqués par
Miles Laboratories
Toronto

ONE A DAY
COMPRIMÉS de VITAMINES A et D

Et, quand il fut bien installé au fond d'un fauteuil, le baron appela sa fille auprès de lui :

— Guillaume servira le café ; passe donc dans le salon de musique... et vous, monsieur Laurent, voudriez-vous avoir l'obligeance d'accompagner ma fille, pour lui tourner les pages ?

Le grand salon n'était séparé de la salle de musique que par une double tenture habituellement relevée ; le baron suivit d'un œil paternel Damienne et Saint-Yves qui s'en allaient côte à côte, sans parler ; il les vit se pencher sur le casier de musique ; ce fut Laurent qui choisit un morceau et l'ouvrit sur le pupitre ; la robe rose s'épanouit en corolle, tandis que la jeune fille s'asseyait devant l'instrument ; la baronne dit, sincèrement admirative :

— Comme elle est belle, ma fille Damienne !

— Oui, répliqua son mari, tandis que la musicienne préludait, et je vous invite à la bien regarder, votre fille Damienne, parce que vous n'allez plus la voir.

— Je ne vais plus la voir ? répéta Mme de Franqval, interloquée.

— Non, ma chère, et pour la bonne raison que je vais fermer le rideau... Je suis mélomane enragé, moi ; cette musique qui m'arrive adoucie... eh bien ! cette musique me transporte !

— Vraiment, dit ironiquement la baronne ; je croyais que, jusqu'ici, le plaisir de la pêche, seul, avait le pouvoir de vous transporter !

M. de Franqval entendit-il ? Il laissait retomber la tenture.

Vexée de ne plus rien voir, sa femme lui demanda, comme il reprenait sa place en face d'elle :

— Et les convenances, qu'est-ce que vous en faites ?

— Tant que la musicienne joue, les convenances sont parfaitement sauves.

— Et si la musicienne cesse de jouer ? interrogea Mme de Franqval, avec l'air de quelqu'un qui prophétiserait les pires malheurs.

— Oh ! alors !... Alors, ma chère, je vous conseille fort de ne pas hasarder un mot, un geste... sans cela !

La marquise se décidait à intervenir, trop femme du monde pour tolérer une dispute sous son toit :

— Qu'est-ce qui vous prend, mon gendre ? Vous avez l'air d'un mouton qui devient enragé !

— Belle-maman, à force d'être mouton, ne pensez-vous pas qu'on risque de devenir loup ?... Ce que je veux, c'est que ma fille connaisse le bonheur... Je l'ai vue pleurer, moi, ma fille, et je vous assure que la musique peut cesser dans trois minutes, ce n'est pas moi qui irai remonter la manivelle.

La marquise eut ce fin sourire qui semblait clore toutes les discussions et elle remarqua :

— Encore un avantage de la T.S.F. ! Si j'avais su, je l'aurais fait installer pour ma petite fille... et peut-être aurions-nous connu cette extraordinaire chose : Un duo d'amour au son de la *Marche funèbre* de Chopin.

•

Le duo d'amour ne commençait pas, parce que Damienne jouait encore.

Depuis que son père avait laissé retomber les tentures, en proclamant bien haut ses préférences de soi-disant mélomane, elle n'osait même plus se tourner vers Laurent pour lui souligner le passage qu'elle aimait ; elle était partagée entre le désir de l'écouter et celui de le fuir pour rejoindre ses parents au salon.

Le comte mit, à ses hésitations, une fin qu'elle n'attendait pas.

— Damienne, ordonna-t-il en posant sa main sur la main droite de la musicienne, veuillez cesser... J'ai à vous parler.

Elle se leva, aussi saisie que si son cœur ne lui avait pas fait prévoir cette minute, et elle ébaucha un mouvement vers le grand salon.

— ... Ici, spécifia Laurent d'un ton net.

Et il lui désigna un fauteuil.

— Pourquoi ?... demanda-t-elle.

— Asseyez-vous.

Il prit une chaise en face d'elle.

— Mon amie Damienne, commença-t-il, très sérieux, pourquoi redoutez-vous un entretien que vous saviez inévitable ?... Dois-je croire que vous n'appeliez pas de tous vos vœux l'heure où mon étrange conduite deviendrait explicable pour vous ?

— Je n'avais pas besoin d'explications, dit la jeune fille avec son habituelle simplicité ; il me suffisait de comprendre que vous aviez gagné la victoire sur vous-même.

— Et vous n'éprouviez pas le besoin de savoir en quelles circonstances ce changement s'était fait en moi ?...

— Oh ! murmura-t-elle avec la plus touchante confiance, ce que Dieu transforme, il le transforme avec amour !

— Vous avez raison... Celui auquel vous m'aviez confié a fait plus que me garder : il a touché mon cœur après avoir bouleversé mon être entier...

Et Laurent prit la main de Damienne pour lui raconter, d'abord son pèlerinage au Linge et, ensuite, cette nuit de grâces où il s'était décidé à ouvrir le livre de Psichari ; il ne lui cacha rien de ses sentiments intimes à cette heure providentielle ; il lui montrait loyalement son âme, avant de lui ouvrir son cœur... et elle revécut avec lui la nuit de luttes... l'aube resplendissante... et quand il parla de sa fuite vers l'église, de ce tombeau qu'il avait dépassé pour aller plus loin, « plus haut », il sentit, entre ses mains, trembler la main de la courageuse Damienne.

— Dès lors, ma vie changea... J'aurais pu, à votre retour, vous dire ce que je vous raconte ce soir seulement... O Damienne ! Pardonnez-moi ! Mais j'avais besoin de sentir, aux côtés de mon faible courage, votre courage à vous, cette force qui avait causé ma honte lors de nos premiers entretiens... et, plus vous alliez sur la voie de la souffrance, plus vous m'aidiez, sans le savoir. Mon amie, vous avez été victorieuse bien des fois... Vous étiez, pour ma faiblesse, le fanal qui évite les faux-pas. Il était si rude, le chemin où je m'engageais !... J'avais si peur de retourner en arrière !

Il parlait maintenant de son extraordinaire rencontre avec le commandant ; il prononça loyalement le nom de Maria-Lia, et Damienne connut le dévouement de l'officier dans son œuvre de réparation.

— J'avais fait, autrefois, beaucoup d'aviation, et je confiai au commandant mon désir de servir de nouveau mon pays, non en reprenant du service, mais en me joignant aux missions du Gouvernement, soit en Afrique, soit en Syrie. Il se trouvait justement qu'un jeune officier, sur lequel on comptait, tomba malade au moment d'un départ. Quelle lettre le commandant adressa-t-il au chef de l'expédition ?... Que lui avoua-t-il de l'injustice commise à mon égard dans le passé ?... Je n'en sais rien ! Toujours est-il que toutes choses me furent facilitées par l'autorité militaire, que je brûlais les étapes et, qu'en six mois je me trouvais digne de revenir auprès de la plus incomparable des amies, pour lui dire qu'elle m'avait sauvé, que je lui devais le bonheur de la résurrection morale, et qu'il n'y avait pas, pour moi, de nom plus beau que celui qu'on prononce tout haut : « Alsace » et qu'on pense : « Damienne ».

Elle voulait retirer sa main, voiler peut-être son regard lumineux ; mais

TEINTURES DIAMOND

16 jolies couleurs

Ces teintures de "premier choix" permettent à des milliers de personnes d'obtenir les meilleurs résultats en teinture. Choisissez parmi 16 jolies couleurs qui peuvent être combinées pour donner de *nombreuses* nuances.

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

il garda impérieusement les doigts tremblants entre les siens.

— Mon Alsace, murmura-t-il, avec une incroyable douceur sur ses lèvres fières... Mon Alsace, je t'aime !

Il avait repoussé le bracelet ancien et, sur la cicatrice du poignet, il mit un respectueux baiser.

Puis, sans avoir rien demandé à celle dont le regard transfiguré avait mieux parlé que les lèvres, il l'entraîna vers le salon et ils apparurent tous deux, superbe incarnation de la jeunesse et de la beauté, dans l'encadrement des tentures discrètes.

Cette fois, la baronne sentit vibrer en elle la fibre maternelle ; des larmes subites montèrent à ses yeux et, comme tout l'être de Laurent interrogeait et qu'ils n'osaient avancer tous deux, ce fut le baron qui répondit sans qu'on lui eût rien demandé pourtant :

— Mais oui, je veux bien...

Et la spirituelle marquise sauva le protocole en détresse :

— Monsieur Dreusch de Saint-Yves, quoique vous ayez omis de me demander mon acquiescement, je vous accorde volontiers la main de ma petite-fille ; seulement, j'y mets une condition formelle... c'est que vous ne m'appellerez jamais « grand-mère ».

— Je vous le promets, dit le comte en s'inclinant.

GUY WIRTA

LE FRERE MARIE VICTORIN

[*Suite de la page 7*]

Suit une déprimante période de stagnation pendant laquelle tout semblait perdu. C'est dans cette période que paraît la « Flore laurentienne », l'œuvre écrite capitale du Frère Marie-Victorin. C'est dans cette période aussi que la municipalité de Montréal s'en mêle sérieusement et que M. Honoré Parent fait sien le projet et l'impose.

Enfin, 1936, le premier coup de charrue ! Le Jardin Botanique a définitivement conquis sa place au soleil. Il sera à jamais ce qu'ambitionnait son auteur : « Une oasis de beauté, où chaque citadin, condamné à vivre dans des atmosphères viciées, puisse venir y absorber du soleil, s'emplir les yeux de la magie des lignes et des couleurs, une institution scientifique destinée à l'avancement des sciences pures et, enfin, une œuvre éducationnelle pour les petits et pour les grands ».

Au printemps de 1939, l'Institut Botanique déménage. Le personnel laisse tout de même des regrets rue Saint-Denis : on y a connu des joies immenses, profondes, aboutissements de pénibles conquêtes, joies immenses, profondes, partagées en famille, et comme seuls en connaissent ceux qui savent ce que c'est que l'effort !

Mais qui pourra dire le bonheur du Frère Marie-Victorin d'emmener les siens au grand soleil, parmi les fleurs, les arbres ! « Comme vous le dites si bien, écrivait-il dans une lettre confidentielle, du début de juillet 1939, j'éprouve une vive consolation à contempler par les larges fenêtres de mon bureau l'ébauche de ma grande ambition... »

« En croyant à des fleurs, souvent on les fait naître ». Il se plaisait à répéter ce beau vers de la Princesse lointaine. Les fleurs sont nées sous ses pas comme sous ceux d'un magicien. La Providence ne lui ménageait, cependant, que cinq années pour la somptueuse récolte, lui qui avait semé si péniblement et pendant de si longues années. Il disparaît en pleine gloire, laissant tous les siens dans la stupeur.

Nous étions si habitués de le voir à la direction du Jardin et de l'Institut Botanique, d'où sa science, son prestige, son dynamisme rayonnaient sur toutes les œuvres qu'il a créées, encouragées, soutenues, qu'il semble qu'il devait être immortellement là, à ce point de convergence, pour canaliser et diriger les énergies tant intérieures qu'extérieures. Car son influence s'étendait bien au delà des frontières de ces deux grandes institutions. Il fut l'instigateur et l'un des fondateurs de l'A.C.F.A.C. Il était membre de la Société royale du Canada et de nombres d'autres sociétés scientifiques tant canadiennes qu'étrangères.

Les petits, les jeunes avides d'apprendre, eurent toujours ses prédilections. Pour eux il créa «L'Eveil », les Cercles des jeunes naturalistes dont il s'est toujours occupé en dépit de travaux qui pouvaient paraître plus importants. C'est pour ses chers petits naturalistes qu'il écrit d'exquis petits chefs-d'œuvres de science et de poésie sur les plantes de son pays, cherchant toujours à dégager la grande leçon que chacune d'elles contient. Une de ces dernières études, consacrée aux concurrents de Radio-Collège, renferme cette ultime pensée : « Si l'arbre ne peut nous initier au mystère de son origine et de sa vie limitée, il peut, en revanche, sans rompre son auguste silence, nous apprendre à nous tenir droit, à chercher les hauteurs, à raciner profondément, à purifier le monde, à offrir généreusement à tous l'ombre et l'abri ».

Cette pensée pourrait lui être appliquée. Il nous aura appris, en effet, à nous tous, Canadiens français, avec une impressionnante vigueur, « à nous tenir droit, à chercher les hauteurs, à raciner profondément, à purifier le monde, à offrir à tous l'ombre et l'abri ».

Nul ne pourra jamais dire tout ce que le Frère Marie-Victorin a été pour ses compatriotes et pour ses proches, parce que une œuvre scientifique, éducative comme la sienne ne se mesure pas, elle opère dans des profondeurs qui ne pourront jamais être sondées. Elle a atteint des grands, mais elle a atteint des petits aussi et en bien plus grand nombre. A ceux-là, les mots manqueront et l'occasion pour dire leur reconnaissance. « Voilà un papa qui laisse beaucoup d'orphelins », a-t-il été justement dit au matin de ses funérailles, où tous les Montréalais s'étaient rendus pour rendre un dernier hommage à celui qui leur a fait cadeau d'un paradis terrestre « où ils n'auront pas à redouter le glaive de l'Ange ».

On a couvert sa tombe de fleurs qu'il aimait tant ! Il faut surtout prier sur sa tombe. Il fut un grand croyant. « Je suis peut-être un homme étrange », disait-il, dans une de ses exquises lettres que ses amis conserveront comme de précieux écrins, « mais, je crois intensément que tout n'est pas morphologie et physiologie et qu'il y a, au-dessus de nous, un monde que nous pouvons pénétrer par la prière ».

Il faut aussi, sur sa tombe, souhaiter la poursuite de son œuvre et prendre la résolution d'y collaborer chacun dans son humble mesure. Ceux qui l'ont approché ne pourront se dérober, tant il les a tous marqués à jamais pour l'action. En le voyant, en l'écoutant une première fois, venait tout de suite le désir de valoir, de faire sa part dans l'œuvre universel.

Son étonnante vie devrait être une leçon immortelle pour tous les Canadiens français qu'il a servis avec tant d'amour.

MARCELLE LEPAGE-THIBAUDEAU

VOTRE BÉBÉ APPRÉCIE LA DIFFÉRENCE DE SAVEUR

Par Meredith Moulton Redhead, Ph. B.
Conseiller sur l'Alimentation Infantile—Heinz Home Institute

● Les médecins ont prouvés—et des milliers de mères ont appris par expérience—que le sens du goût se développe de bonne heure. Les habitudes des bébés, en ce qui concerne leur nourriture, sont influencées pour une large part par la saveur délicieuse, la consistence uniforme et les couleurs appétissantes des aliments qu'on leur sert. C'est pourquoi les Aliments Heinz pour Bébés aident à résoudre tant de problèmes relatifs à l'alimentation. Ils plaisent aux bébés et sont un bienfait pour les mères affairées.

Remarquez la différence dans la saveur, la couleur et la consistance des

ALIMENTS HEINZ POUR BÉBÉS

57

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

LE SAMEDI

a parfaitement droit de se réclamer du titre de *Magazine des Canadiens-français,* la raison : c'est que tout en étant le plus ancien, il est à la fois le plus moderne et le plus chic des hebdomadaires publié au Canada français par des Canadiens-français pour les Canadiens-français.

Coupon d'abonnement LE SAMEDI
(Canada seulement)
1 an $3.50
6 mois $2.00
IMPORTANT — Indiquez d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.
Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Province .....
POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Notre feuilleton:
Dévouement Héroïque
par
PAUL BERTNAY

Les Devoirs d'une Marraine, *par Francine*

Votre meilleur amie vous a priée d'être la marraine de son dernier-né. Vous êtes flattée parce que c'est vous donner une preuve évidente de confiance, enchantée parce que vous aimez les enfants, mais tout de même un peu embarrassée quant aux devoirs et responsabilités de votre nouvelle dignité.

Le parrain et la marraine doivent voir à ce que leur filleul reçoive une solide instruction chrétienne, tout le monde sait cela. Seulement, le catéchisme spécifie : si les parents négligent de le faire ou viennent à mourir. Vous avez donc lieu d'espérer que vous n'aurez aucun motif de vous inquiéter et encore moins d'intervenir directement. Ce qui ne veut pas dire qu'une marraine doive être indifférente et ne pas se tenir au courant de ce qui se passe concernant son filleul. Il est évident que si elle contribue financièrement à l'instruction de l'enfant, elle a plus que son mot à dire dans le choix de la maison d'éducation où il fera ses études.

Une marraine ne doit pas attendre que les parents soient disparus pour devenir l'amie et, jusqu'à un certain point, la conseillère de son filleul. Elle aurait tort d'attendre les grandes circonstances pour faire son apparition : Première Communion, choix d'une carrière, fiançailles, etc. Comment sera-t-elle en mesure de donner un conseil salutaire si elle ignore tout du caractère et des aptitudes de celui auquel il s'adresse ? Et même si par extraordinaire elle parvenait à le faire, comment pourrait-elle espérer que son avis sera de quelque poids ?

Une marraine devra donc voir régulièrement son filleul et, autant que possible, sans que les parents soient présents à ces entretiens. Il sera alors beaucoup plus facile de le faire causer et d'apprendre ainsi à le bien connaître. Si elle a une maison de campagne, par exemple, elle l'y invitera chaque été. Elle en fera autant si elle n'habite pas la même ville que lui et, dans ce dernier cas, elle entretiendra avec lui une correspondance suivie. Elle s'intéressera à ses maladies d'enfant, à ses études, à ses camarades, à ses ambitions, à ses goûts, à ses projets d'avenir. Si elle a les moyens de le faire, elle pourrait lui payer un cours supplémentaire pour lequel il montre des dispositions : dessin ou langue étrangère, ou encore lui procurer l'occasion de faire un voyage instructif. Bien entendu, elle ne négligera pas de se rappeler de temps à autre à son souvenir par un cadeau à son anniversaire de naissance, des étrennes à Noël ou au jour de l'an ainsi que dans certaines circonstances importantes de sa jeune vie.

La première en date de ces circonstances solennelles est évidemment la cérémonie du baptême. Une marraine se demande parfois quel cadeau elle doit faire au nouveau-né. Je pense qu'elle fera bien de choisir un cadeau durable qui puisse être un souvenir : une médaille de scapulaire en or avec sa chaîne, une timbale ou une cuillère d'argent sur lesquels elle fera graver le nom de l'enfant. Elle pourrait également offrir des fleurs à la jeune maman ou donner des dragées de baptême.

La marraine portera une toilette d'après-midi qui peut aussi convenir à une cérémonie religieuse et des gants blancs. Elle fera bien de repasser à haute voix les prières traditionnelles que le parrain et la marraine réciteront ensemble au nom du nouveau petit chrétien, car il est imprudent de compter que le parrain les saura parfaitement. Il vaut mieux le réserver pour payer le bedeau afin qu'il sonne les cloches et s'en remettre à lui du soin de s'assurer d'une auto pour vous conduire à la cérémonie.

Il était autrefois de tradition de transmettre à un enfant au moins l'un des noms du parrain ou de la marraine. On le fait de moins en moins souvent aujourd'hui et il paraît qu'il ne faut ni s'en étonner, ni en être froissé. Il ne faut pas davantage s'attendre à être consulté sur le choix d'un nom car les parents sont déjà fixés là-dessus et l'expérience a montré que les jeunes parents modernes ont des idées fort arrêtées. Le plus sage pour les parents spirituels est de ne se formaliser de rien, de se réjouir si on leur enlève des responsabilités et d'être reconnaissants malgré tout qu'on se soit souvenu d'eux.

PRENEZ SOIN DE VOS DISQUES

De nos jours, une foule d'objets d'usage quotidien sont devenus précieux. Il en est ainsi des disques de gramophone que l'on fabrique en quantités réduites parce que la laque en écailles qui les recouvre est employée dans les industries essentielles à la poursuite de la guerre. La conclusion logique de cette constatation est qu'il faut prendre grand soin des disques que l'on a déjà et de ceux, de plus en plus rares, que l'on peut se procurer.

Aiguille : Une aiguille en mauvais état abîme les disques et il vaut mieux la sacrifier afin d'éviter des dommages beaucoup plus coûteux. Assurez-vous que l'aiguille n'est pas émoussée et qu'elle est propre avant de placer le disque. La glisser vous-même à l'endroit assigné et la relever dès que le disque est joué.

Comment ranger les disques : On ne doit jamais les serrer à plat mais les ranger debout, comme on le fait pour les livres. Si la chose est possible, les conserver dans un album approprié et le placer dans un meuble où il sera à l'abri de la poussière. Se méfier aussi de toute chaleur excessive, qu'elle provienne du soleil ou des carolifères.

Entretien : On doit manipuler un disque en évitant de toucher au centre et en le tenant par le bord. Les épousseter avec un chamois ou une brosse très douce, en exécutant un mouvement circulaire. Ne jamais employer de liquides.

Catalogue : Les disques, tout comme les livres, doivent être catalogués. Comme question de fait, cela est encore plus indispensable pour les disques que pour les livres puisque tout déplacement risque de les abîmer. La manière la plus simple de les cataloguer est de coller sur l'enveloppe une étiquette numérotée et d'inscrire dans un cahier, à côté du numéro en question, le titre du morceau, le nom de son auteur et celui de l'exécutant.

Disques brisés ou usagés : Comme chacun sait, ils ont une valeur monétaire puisqu'on peut les revendre aux fabricants de disques. D'autre part, s'il s'agit de morceaux populaires auxquels vous ne tenez plus, n'oubliez pas qu'ils seront les bienvenus dans les divers *clubs* ou lieux de réunions organisés pour nos soldats. Tout comme les livres, les jeux de cartes ou autres jeux, on peut les porter au Dépôt de Livres et Revues pour les Soldats, installé au rez-de-chaussée de l'édifice de la Sun Life, rue Dorchester ouest, en face de la Cathédrale.

Honor Bright

NOUVELLE NUANCE POUR ONGLES DE *Cutex* POUR LA FEMME QUI SERT SON PAYS

Plus de femmes choisissent Cutex que tout autre Poli à Ongles au monde.

ENTRE AMIES

1081 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. La grandeur 16 requiert : 3 v. de tissu de 39″, 2¾ de 41″, 2⅛ de 54″. Boucles de ruban, large de 5″ et longue de 36″ chacune. Prix, 25¢.

1082 — Robe d'une pièce pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. La grandeur 14 requiert : 2 v. ⅞ de tissu de 39″, 2⅜ de 41″ et 2 de 54″. Prix, 25¢.

1091 — "Jumper" et Blouse pour toutes jeunes filles, grandeurs 11 à 18. La grandeur 13 requiert : Blouse, 1 v. ⅜ de 35″, 1¼ de 39″ ou de 41″. "Jumper" : 2 v. ½ de 35″, 2¼ de 39″, 2⅛ de 41″, 1½ de 54″. Prix, 25¢.

1092 — Robe pour jeunes filles, dans les grandeurs 11 à 18. La grandeur 12 requiert : 2 v. ⅞ de 35″, 2⅝ de 39″ ou 41″, 2 de 54″. Col : ⅜ v. de 35″ ou 39″. Prix, 20¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 240 Richmond Ouest, Toronto, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

Votre argenterie, qui vous est toujours très chère, est plus précieuse que jamais à cause de la difficulté de remplacement. Suivez le conseil de ses fabricants et faites-en ressortir tout l'éclat et la beauté en la polissant au Silvo—magique par sa rapidité, son action délicate, sa sûreté !

Silvo est recommandé par les manufacturiers comme parfait pour la conservation de leurs superbes produits.

S24F

Silvo
POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

Quand votre plus belle robe a besoin d'être rafraîchie

Les robes de coton paraissent mieux lorsqu'elles sont empesées avec le LINIT. LINIT leur redonne leur allure fraîche première et les cotons empesés au LINIT restent propres et frais plus longtemps parce que les tissus traités au LINIT prennent moins la poussière.

Vos blouses, vos tabliers, vos robes peuvent avoir l'air d'un sou neuf.

Les cotons empesés au LINIT résistent à la poussière. LINIT se prépare vite—est d'emploi facile.

Pour obtenir gratuitement
"La brochure LINIT" écrivez à 61
The CANADA STARCH COMPANY LTD.,
Casier Postal 129, Montréal.

LITTÉRATURE

LE CANADA PAR L'IMAGE

Par Benoit Brouillette,

professeur à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal.

Ce livre d'images nous fait comprendre ce qu'est la géographie du Canada. Il nous présente d'abord la ville de Montréal, puis l'ensemble de la province de Québec et se termine par l'étude du Canada en entier. L'auteur procède donc selon la méthode régionale, qui consiste à connaître le milieu où se trouve le lecteur afin de passer ensuite à sa province et au pays dans son ensemble. Chacun des trois chapitres traite des facteurs physiques (relief et climat), des facteurs humains (population, son accroissement, sa composition, ses mouvements) et des facteurs économiques (ressources naturelles, industries, transports).

Ce livre vous présente les statistiques essentielles les plus récentes pour vous faire une juste idée de l'importance des sujets qu'il traite. Son originalité consiste dans la présentation de belles images, les mieux appropriées au sujet, qui sont commentées en vue d'introduire dans la description cette chose fondamentale en géographie qu'est l'observation directe.

Le Canada par l'Image s'adresse au grand public. C'est un ouvrage de vulgarisation destiné spécialement aux étudiants et aux professeurs à quelque degré de l'enseignement qu'ils appartiennent. Chacun se pique d'être bien renseigné. Bien rares sont ceux qui n'en tireront pas profit.

Un volume in-8, de 144 pages, augmenté de 96 gravures hors texte.

PRIX : l'exemplaire, $0.90 — Par la poste, $1.00.

•

PAPINEAU

Par Robert Rumilly

M. Robert Rumilly, dont l'Histoire de la Province de Québec a connu le plus grand succès de librairie jamais remporté par un ouvrage canadien, a eu l'heureuse idée de faire rééditer son ouvrage sur Papineau, le grand patriote à qui le peuple canadien doit le gouvernement responsable.

Ceux qui ont lu l'Histoire de la Province de Québec, et ils sont légion, ont été à même d'apprécier l'impartialité de M. Rumilly et s'accordent à louer ses dons et ses qualités d'historien. En relatant la carrière pittoresque du grand tribun, c'est tout un chapitre de notre histoire qu'il déroule sous ses yeux et il nous fait voir toute la trame des évènements qui ont conduit à l'autonomie de notre pays. On assiste aux luttes mémorables livrées par nos pères pour la conquête de leurs libertés, luttes qui atteignirent leur point culminant lors de la rebellion de 1837 et l'Acte d'Union. La part que prit Papineau dans ces luttes épiques, de concert avec Lyon Mackenzie dans le Haut-Canada, y est décrite d'une façon vivante et dans un style bien propre à alimenter notre patriotisme et notre admiration pour les pionniers de notre émancipation.

Papineau, par Robert Rumilly, a suscité les plus élogieux commentaires non seulement au Canada, mais en France et dans plusieurs pays d'Europe, et aucun Canadien ne voudra se priver de lire cet ouvrage fortement documenté et charpenté.

Papineau, par Robert Rumilly, est en vente au prix de $1.25 ($1.35 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette Ltée, 1420 rue Saint-Urbain, Montréal, (Marquette 1102) et dans toutes les bonnes librairies.

•

LA CHASSE DE SAINT-AGAPIT

par Michel Bouts

Dans la célèbre collection "Signe de Piste", Les Editions Variétés ont publié ce roman d'aventure très passionnant. Ce livre, comme tous ceux de la collection, est destiné à la jeunesse. Les garçons de dix à seize ans suivront la plus passionnante des pistes, en lisant ce livre écrit pour eux par un auteur qu'ils aimeront et illustré par un artiste jeune et sympathique.

Voici l'histoire de *La châsse de Saint-Agapit* :

Une bande de garçons, organisée en patrouille sous le nom des "Castors", ont à leur tête Olivier Rombault, dit Oeil-de-Lynx. Un beau matin de l'été, la troupe des Castors s'installe pour camper, durant quelques semaines, sur la belle propriété du comte de Beaumesnil, tout près du petit village de Saint-Agapit.

Les garçons, joyeux comme on l'est à quinze ans, se proposent mille jeux. Ils ne se doutent pas qu'ils vont être bientôt les acteurs d'une grave aventure.

Un dimanche en effet, le comte de Beaumesnil, leur hôte, leur explique pourquoi, en se rendant à la messe, ils ont trouvé l'église du village fermée.

A l'étonnement des garçons, il raconte qu'il y a cinquante années passées, le village de Saint-Agapit jouissait de la paix la plus grande, sous la dont une magnifique châsse, don des protection de son patron Saint-Agapit paroissiens à leur curé, contenait les reliques.

Un beau jour, à la suite d'une dispute entre le curé et quelques paysans, la châsse avait disparu. Après de vaines recherches, les paysans avaient juré de ne pas retourner à l'église tant que la fameuse châsse n'aurait pas été retrouvée. Ce qui avait été juré, avait été tenu, et depuis cette date, le village de Saint-Agapit était, comme une âme en peine, morne et triste.

Les garçons furent très émus par cette histoire. Leur chef Oeil-de-Lynx proposa de rechercher cette châsse, de découvrir le mystère du village et de rendre la paix et la joie à Saint-Agapit.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et les garçons partent à la chasse des mystères. Mais quelles expériences ils vivront dans ce livre où l'aventure, le drame et l'héroïsme sont présents à chaque page.

Un volume de 206 pages publié par Les Editions Variétés.

Prix : $0.75, par la poste $0.85. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

•

Le nouveau catalogue des

EDITIONS BERNARD VALIQUETTE

Le nouveau catalogue des Editions Bernard Valiquette vient de nous parvenir. Il est imposant (84 pages) et présenté avec un réel souci de bon goût.

Cette maison d'édition, fondée en septembre 1938, a toujours été l'une des plus actives et des plus auda-

VOUS POUVEZ FAIRE DES

Marinades
À L'ANCIENNE MODE

Voici deux des meilleures marinades que votre mère faisait, dont les recettes ont été essayées dans des familles. Toute votre famille s'en régalera aussi, l'hiver prochain!

SAUCE AUX TOMATES VERTES

2 gal. de tomates vertes, non épluchées, coupées en tranches	2 c. à soupe de Moutarde
	1 c. à soupe de poivre noir
12 oignons moyens, coupés en tranches	1 c. à soupe de toute-épice
1 pinte de vinaigre	1 c. à soupe de clous de girofle
3 tasses de sucre	
2 c. à soupe de sel	

Mélangez le tout, et faites cuire, en remuant souvent, jusqu'à ce que les tomates et les oignons soient tendres. Versez dans des bocaux en verre. Servez cette sauce piquante et alléchante avec de la viande froide ou du poisson d'eau fraîche.

PICALILLI

1 chou	5 tasses de cassonade
1 chou-fluer	6 c. à soupe de Moutarde
2 douz. de concombres	1 c. à soupe de curcuma
2 pintes d'oignons	
2 pieds de céleri	¾ tasse de farine
3 pintes de vinaigre	2 piments rouges

Hachez très finement tous les légumes et laissez-les toute la nuit dans une saumure faible, sauf le céleri. Le lendemain matin, égouttez à fond, ajoutez le céleri haché et les autres ingrédients et faites bouillir une heure.

Ecrivez à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T. Montréal, pour recevoir le dépliant gratuit contenant 9 recettes essayées et 28 étiquettes gommées pour vos bocaux de marinades.

F46W

MOUTARDE D.S.F. KEEN

VOUS QUI ÊTES
"D'ÂGE MOYEN"
ET QUI ABHORREZ CES
ÉBLOUISSEMENTS

Si, comme tant d'autres femmes âgées de 38 à 52 ans — *vous* souffrez de bouffées de chaleur et éprouvez ces sensations de nervosité irritable, de faiblesse qui produisent le cafard — le tout causé par la période fonctionnelle de l'âge moyen, particulière à la femme — faites l'essai du Composé Végétal Lydia E. Pinkham pour le soulagement de tels symptômes.

Le Composé Pinkham est connu comme un sédatif urétral parce qu'il produit un effet calmant sur l'UN DES PLUS IMPORTANTS ORGANES DE LA FEMME.

Des milliers et des milliers de femmes — riches comme pauvres — en ont relaté les bienfaits. Voici un produit qui *aide la nature* et *c'est* ce genre de produit qu'il faut se procurer. Suivre le mode d'emploi sur l'étiquette.

COMPOSÉ VÉGÉTAL
LYDIA E. PINKHAM

DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à M. S. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

cieuses, et ses réalisations sont nombreuses et fécondes.

Le catalogue est divisé en cinq sections, ce qui indique assez bien l'éclectisme de cette maison qui a su s'attacher quelques-uns des meilleurs auteurs, romanciers essayistes, historiens canadiens auxquels sont venus se joindre les auteurs européens vivant en Europe ou à l'étranger, et les classiques les mieux goûtés de notre public.

Sous la rubrique: *Romans, contes et nouvelles,* on trouve les noms d'Alain-Fournier, de Julien Green, Joseph Kessel, André Malraux, François Mauriac, Raymond Radiguet, Romain Rolland, Antoine de Saint-Exupéry, parmi les auteurs contemporains les plus marquants.

La section littérature n'est pas moins bien choisie avec le critique Pierre Brodin, les essayistes Roger Caillois, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, le grand historien d'art Henri Focillon, etc.

Dans le domaine de l'histoire et de la sociologie, on remarque: Brian-Chaninov, Pierre de Lanux, Henri Laugier, Otto Strasser; et des écrivains canadiens tels que Jean Bruchési, Paul Cardinaux, Edouard Montpetit, Edmond Turcotte, sans oublier les deux monumentales séries d'ouvrages de ROMERT RUMILLY (Histoire de la province de Québec, qui compte 13 volumes à date et constitue le plus grand succès de librairie jamais connu au Canada français) et de SIR THOMAS CHAPAIS (Cours d'histoire du Canada (1760-1867) en huit volumes, et qui est l'ouvrage classique sur cette période).

Le rayon de la poésie est particulièrement bien soigné; la collection "A l'enseigne de muses" d'une luxueuse présentation typographique, contient les noms de Victor Hugo, Musot, Rimbaud, Verlaine et sera complétée par des ouvrages de Baudelaire, Lamartine, Laforgue, Mallarmé, etc. La poésie canadienne est représentée par l'excellente "Antholog de Guy Sylvestre.

Cette sèche énumération ne donne qu'une idée assez restreinte de l'activité de cette maison qui offre en outre plus d'une quarantaine d'ouvrages canadiens de nos meilleurs auteurs, sans compter les 50 ouvrages qui ont été publiés et qui sont maintenant épuisés.

Ce magnifique Catalogue des Editions Bernard Valiquette est envoyé gratuitement sur demande adressée aux Editions Bernard Valiquette, 1420, rue St-Urbain, Montréal.

•

HORIZONS D'APRES-GUERRE

de Jean-Marie Nadeau

Voici un ouvrage qu'on devrait trouver dans la bibliothèque de tous les hommes qui se préoccupent des répercussions de la guerre sur l'économie de la nation et leurs propres affaires. M. Nadeau a dégagé la logique des innombrables arrêtés ministériels, ordonnances et règlements administratifs qui forment, pour ainsi dire, la trame de notre politique économique depuis 1939. Mais l'intérêt de son livre, fruit de trois années de recherches, réside surtout dans les pages où il expose, avec une clarté remarquable, la nature des problèmes qui naîtront de la guerre.

Horizons d'après-guerre n'est pas un manuel d'économie politique ni même un essai de vulgarisation. Le style n'en est jamais sec; l'exposition, jamais rigide. C'est une étude simple, mais réfléchie et admirablement documentée, des grands problèmes qui agitent les esprits et qui, au retour de la paix, retiendront l'attention des Etats et des particuliers. Jean-Marie Nadeau, professeur à l'Université de Montréal, a qualité pour répondre aux questions que tout le monde se pose aujourd'hui: *Que deviendra notre commerce après la guerre? Quelle orientation prendra notre politique étrangère? Quel sort est réservé à l'entreprise privée? Le socialisme est-il la formule de l'avenir? Comment s'établira l'équilibre entre l'agriculture et l'industrie?*

Le secrétaire général de l'Université de Montréal, M. Edouard Montpetit, a voulu honorer son collègue de quelques mots d'introduction: « Vous traitez d'un sujet que nous avons touché ensemble, il y a des années, écrit-il. Vous l'avez approfondi et vous dépassez aujourd'hui votre maître par la nouveauté de vos recherches. Votre livre est solide et s'ouvre à tous nos problèmes actuels... Je ne puis que vous féliciter de tout cœur du sérieux de votre étude, de la précision de votre méthode et de l'art que vous savez mettre à traduire l'évolution de notre politique et à révéler les importants problèmes que nous réserve un avenir prochain. »

Le livre a plus de 300 pages; il est illustré de graphiques. C'est *une offre exceptionnelle* au prix de $1.25 l'exemplaire.
mentée.

•

THEATRE

de Jean Racine

Un ouvrage de 720 pages en deux tomes, $2.50.

L'inépuisable trésor que forment les pièces de Jean Racine est contenu dans ces deux livres. On y trouvera toutes les pièces de Racine avec les préfaces de l'auteur et la date où chaque pièce a été écrite.

Ces chefs-d'œuvre n'ont plus besoin d'être commentés. Leur beauté classique est depuis longtemps reconnue et leur haute valeur morale a reçu la consécration unanime des siècles.

Racine a bien mérité de l'humanité et c'est la rançon de son génie que d'avoir servi de guide aux générations qui l'ont suivi. Jusqu'à nos jours, l'œuvre du grand écrivain a bien rempli sa mission. Et rien ne laisse prévoir que Racine doive perdre son rang incontesté du plus parfait poète français. N'est-il pas tout ensemble la logique française, la passion française, le rythme français, en ce qu'ils ont de nécessaire et d'immanent? N'est-ce pas à suite que les lettres françaises ont pu s'enrichir d'une Madame de La Fayette, d'un Marivaux, d'un Stendhal, d'un Barrès, d'un Gérard de Nerval, d'un Fromentin? Et combien d'autres intimes et secrètes destinées n'a-t-il pas éclairées par son génie?

Cet ouvrage doit se trouver sur les rayons de toute bibliothèque soignée, dans la famille, au collège, au couvent. Les jeunes comme leurs aînés y puiseront de très riches enseignements et y trouveront la base de tout l'édifice littéraire français.

•

LE MONDE CLASSIQUE

par André Rousseaux

C'est de France, 1941, qu'est venu ce nouveau livre d'André Rousseaux que publient au Canada Les Editions Variétés. C'est une étude captivante des auteurs qui ont le plus contribué à la grandeur et au prestige de la littérature classique. Voici une nouveauté qui demeurera et qu'apprécieront tous les lecteurs qui s'intéressent de près ou de loin à la littérature et aux idées.

Le hasard des rencontres avec les œuvres et les hommes compose la matière de ce livre. Il en fait la diversité. Homère, Ronsard, La Fontaine, Corneille, Racine, Boileau, Chateaubriand, Stendhal, Lamartime, Sand, Musset, Saint-Beuve, les Goncourt, Baudelaire, Rimbaud, et beaucoup d'autres s'y rencontrent, sans lesquels il n'y aurait pas de monde classique.

A travers les grandes œuvres classiques, nous avons toujours le désir de rejoindre les âmes. Nous croyons en effet que c'est le moyen de leur faire retrouver une vie toujours neuve, celle qui défie l'usure et la mort, parce que l'âme des livres ne meurt pas.

L'éminent critique Rousseaux, en plus ou moins de mots, et parfois par une touche furtive, cherche à atteindre chez les maîtres du passé ou dans leurs livres, les caractères essentiels, et quand cela lui a été possible, ceux qui donnent la clef de leur œuvre.

Les classiques sont les livres qui ne meurent pas. Nous aimons le monde moderne, pour toutes les valeurs dont il est riche, dans leur inégale variété. L'âge n'y fait rien. Car nous l'aimons pour ce que son immortalité communique de vie à la nôtre.

Dans cet ouvrage André Rousseaux néglige tout ce qu'il y a de mortel au royaume des livres pour étudier la seule littérature éternelle.

Voici un ouvrage tout indiqué pour les bibliothèques de famille, de collège et de couvent.

Un volume de 256 pages, publié par les Editions Variétés. Prix: $1.25, par la poste: $1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

•

LA BARBARIE DE BERLIN

par G.-K. Chesterton

"Définir le vrai sauvage, c'est dire qu'il rit quand il vous frappe et qu'il hurle quand vous le frappez. Cette extraordinaire illégalité de jugement se retrouve dans tous les actes et dans toutes les paroles qui viennent de Berlin".

Raccourci dans cette formule saisissante, c'est le thème que développe Chesterton dans ce livre que viennent de publier Les Editions Variétés. La culture de ce grand écrivain, sa finesse psychologique et sa connaisance des Européens contribuent à faire de ce livre une analyse pénétrante et permanente de l'esprit allemand, ou mieux, de ce qu'il appelle l'esprit prussien.

Pour Chesterton, la base de la civilisation occidentale repose sur deux principes admis partout mais que l'esprit germanique n'a jamais voulu reconnaître comme valables: le premier est l'idée de promesse, le second l'esprit de réciprocité. En politique, en effet, il est souvent opportun de faire une promesse mais étrangement gênant de la tenir!

A la lueur de ce livre, la présence actuelle du gouvernement que l'Allemagne s'est donné n'apparaît nullement comme un accident, et la politique de ce gouvernement semble l'application d'un système philosophique né depuis que l'Allemagne est nation souveraine.

Cet ouvrage prend un aspect véritablement prophétique si l'on ajoute ce que Chesterton dit de l'Angleterre: "qu'elle a conscience — une conscience irrégulière, attardée et imparfaite — d'avoir un devoir quelconque envers le teutonisme"; et plus loin que "l'erreur de l'Allemagne, dans le désastre moderne, est venue pour une large part de ce qu'elle a cru l'Angleterre simple quand elle est extrêmement subtile". Voilà des choses qu'il est ni inopportun, ni inutile de rappeler à l'heure actuelle.

"J'AI RENONCÉ AU LUXE --ET CELA COMPREND les Jours Perdus!"

NE DITES pas que vous ne pouvez rien y faire si les douleurs menstruelles vous font ralentir . . . ou même *manquer* . . . plusieurs jours par mois, car vous pouvez *essayer Midol.*

Prenez simplement Midol au premier signe de malaise. Voyez comme ces comprimés efficaces soulagent vite les trois genres de troubles fontionnels — crampes, mal de tête et cafard. Midol ne contient aucun opiacé; des millions de jeunes filles et de femmes s'y fient entièrement tous les mois. Toutes pharmacies. Laissez Midol éliminer les jours perdus!

MIDOL

Plus employé que tous les autres produits offerts exclusivement pour le soulagement des douleurs menstruelles.

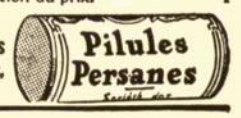
CRAMPES • MAL DE TÊTE • CAFARD

Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal



Polls PARTIS Figure Lèvres Menton Bras Jambes

Heureuse! J'avais de vilains poils... ça m'enlaidissait... et je me décourageais. J'essayai différents produits... même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT: "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et ces succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-612, Toronto, Canada. Inclure timbre de 4c pour réponse.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE?

Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazine: *Le Samedi La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez nos coupons d'abonnement

Sunbeam
Accessoires Electriques

Sunbeam MIXMASTER

•

Réglage automatique d'un coup de pouce
Sunbeam
IRONMASTER

Grille-Pain Automatique Sunbeam

Rejette la toast ou la garde chaude

Après la Victoire – les Accessoires électriques Sunbeam seront de nouveau fabriqués et garantis par Flexible Shaft Co. Limited — et vendus chez tous les bons détaillants.

GRAINES BROCK POUR OISEAUX

Graines propres, fraiches, lavées de toutes impuretés. Le régime alimentaire qui maintiendra votre canari en état de chanter.

B-23F

La prophétie de Chesterton apparaît ici pertinente, très efficace et très émouvante.

Un volume de 176 pages publié par Les Editions Variétés. Prix : $1.00, par la poste $1.10. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

•

L'ART D'AIMER SES ENFANTS

par Vérine

Un volume de 320 pages, $1.25

Ce livre passe en revue toutes les méthodes d'éducation anciennes et nouvelles et en fait une critique judicieuse. Il étudie toutes les manifestations de l'amour maternel de la naissance de l'enfant jusqu'à l'âge de la puberté si troublant pour l'enfant et pour les parents eux-mêmes. C'est plus qu'un traité sur l'éducation et mieux qu'un roman pour comprendre la vie même avec ses joies triomphantes, ses enthousiasmes, ses difficultés, ses luttes, ses drames intimes, se grands bonheurs insoupçonnés.

L'Art d'aimer ses Enfants est aussi un art d'être heureux en ménage. Pour Madame Vérine, amour conjugal, amour maternel, amour paternel, ne doivent être qu'un seul et même amour, chacun d'eux se trouvant toujours augmenté de la puissance des autres.

Ce livre qui exalte les plus nobles des sentiments humains, riche d'expériences vécues et de conseils pratiques, sera le livre de chevet et l'ami de tous les parents. Non seulement leur permettra-t-il de créer chez eux une atmosphère éducative, atmosphère heureuse, active et calme, sans laquelle aucune éducation n'est possible ; mais aussi il leur montrera la nécessité de se perfectionner sans cesse dans l'exercice du plus beau des métiers : le métier de parents. Il leur redonnera confiance en eux-mêmes et, dans les passes périlleuses de l'âge ingrat, les aidera à voir clair dans l'âme de leurs enfants.

•

LE ROMAN DE TRISTAN ET ISEUT

de Joseph Bédier

Le Roman de Tristan et Iseut en est à sa 300e édition. C'est en effet l'une des belles légendes d'amour de tous les temps. Joseph Bédier est un maître du style poétique. Gaston Paris, l'un des historiens du Moyen-Age les plus écoutés, écrit dans sa préface que l'auteur a transvasé « dans le cristal léger de notre langue l'enivrant breuvage où les amants de Cornouailles goûtèrent jadis l'amour et la mort ». Quel enchantement que ce livre ! « Au milieu de la fragilité ordinaire des affections humaines », poursuit M. Paris, « des déceptions renouvelées que subit l'illusion toujours changeante, le couple de Tristan et Iseut, rivé dès l'abord d'un lien mystérieusement indissoluble, battu par tous les orages et y résistant, essayant vainement et se déprendre et finalement emporté dans un dernier et éternel embrassement, apparaissait et apparaît encore comme une des formes de cet idéal que l'homme ne se lasse pas de faire planer au-dessus du réel et dont les aspects multiples et opposés ne sont que des manifestations diverses de son aspiration obstinée vers le bonheur. »

L'histoire du couple de Cornouailles se ramène à quelques traits principaux que l'on retrouve dans les diverses interprétations des trouvères. Tristan, délégué par le roi Marc pour ramener Iseut à Tintagel, tue le dragon et se présente chez la belle aux cheveux d'or. Au cours du voyage vers le royaume du roi Marc, une enfant verse dans la coupe où les jeunes gens vont boire un philtre mystérieux, brassé d'herbages et d'étoiles, qui leur inoculera dans les veines une passion éternelle, irrésistible, l'un pour l'autre. Et, de cette minute où Tristan et Iseut trempent leur lèvres dans le coutret, ils s'aimeront, au travers de difficultés sans nom, jusqu'à la mort.

Le Roman de Tristan et Iseut vient d'être réédité dans la belle toilette typographique conçue par H. Piazza. L'édition est ornée de lettrines et de culs-de-lampe. C'est un livre qu'il faut avoir dans sa bibliothèque, un livre qu'on relit toujours avec le même enchantement. L'exemplaire: $1.50.

•

L'AMERIQUE LATINE

Traduction de "Inside Latin America"

par John Gunther

L'Amérique latine et le premier ouvrage de quelque importance publié au Canada français sur les vingt Républiques situées au sud des Etats-Unis dans l'hémisphère occidental. L'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud sont encore pleines de mystère pour les habitants de l'Amérique du Nord. Sauf deux ou trois pays sur lesquels nous avons des notions du reste assez vagues, nous ne connaissons pas ce monde que les circonstances rapprochent graduellement du nôtre.

Voici un livre qui en révèle, dans le style vivant du reportage, les multiples aspects. Quand on l'a lu, on a l'impression d'avoir accompagné l'auteur dans son voyage et de posséder une connaissance personnelle de chacun des pays de l'Amérique latine.

Volume de plus de 500 pages, bourré de faits, d'aperçus historiques, d'études sociales, économiques et politiques, de considérations relatives à la défense de l'hémisphère et de conclusions de toutes sortes, traduit dans une langue correcte et facile qu'on lira avec autant de profit et d'intérêt que de plaisir.

•

LES HUIT COUPS DE L'HORLOGE

par Maurice Leblanc

Le Prince Serge Rénine était un homme jeune d'une grande élégance. On le distinguait facilement à cause de son visage mince, de son teint pâle et de ses yeux qui avaient tour à tour l'expression la plus douce et la plus dure.

Hortense Daniel a 26 ans. Il y a 7 ans que son mari, bizarre d'aspect, est devenu fou, et a dû être interné. Elle habite depuis avec son oncle le Comte d'Aigleroche, chez qui le Prince Rénine est invité pour quelques jours.

Rénine et Hortense, en visitant un vieux château en ruines, du voisinage, entendent sonner une horloge. Quelle stupeur leur cause cette découverte dans un château abandonné depuis longtemps. Intrigué, le Prince, avec une habileté de policier aguerri, cherche la clef de ce mystère. Il finit par découvrir, au haut d'une petite tour, les cadavres d'un homme et d'une femme. Deux meurtres, sans doute ! C'est le point de départ d'une série d'aventures qui finiront par révéler un mystère et par découvrir un complot.

Si l'on considère la façon magistrale avec laquelle les enquêtes sont conduites, si l'on en étudie les procédés, les gestes, le caractère même du Prince Rénine, on se demande bientôt si Rénine et Arsène Lupin ne se confondent pas l'un et l'autre. Arsène Lupin est un fantaisiste aussi capable de renier certaines de ses aventures, que d es'en attribuer d'autres dont il n'est pas le héros.

Ce roman policier de Maurice Leblanc tient le lecteur en haleine du début à la fin. Un roman de 222 pages publié par les Editions Variétés.

Prix : $0.50 ; par la poste : $0.55. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

•

LE JUGEMENT DERNIER

par Cami

Un mois déjà que ce fabuleux événement s'est produit ! Un mois que le genre humain vit la plus formidable aventure que genre humain puisse concevoir, auprès de laquelle les récits les plus extraordinaires, depuis que le monde est monde, ne sont que néant et vanité.

Oui ! les trompettes ont retenti. Puis la vallée de Josaphat est devenue un immense rendez-vous de tous les siècles, de toutes les nations, de tous les hommes, célèbres et inconnus.

Et tous les ressuscités se reconnaissent, et s'interpellent, et s'agitent, et se pincent pour savoir s'ils ne sont pas le jouet d'un rêve... Mais c'est bien vrai : la Résurrection générale est un fait accompli !

Où loger tout ce monde ? Que faire d'eux ? Vous pensez bien que les anges ne sont pas pris au dépourvu. Et voilà que l'Histoire nouvelle commence.

Napoléon, Louis XIV, Henri IV et bien d'autres, grands chefs et grands rois, sans parler des contemporains, du veuf qui s'était remarié trois fois et qui a maintenant trois femmes sur les bras, et Charlie Chaplin, et Vercingétorix, et tout, tout le monde ! Quelle drôle d'affaire ! Quel livre extraordinaire ! Désopilant ! Victor Hugo, Clémenceau, Foch, s'en mêlent, puis Maurice Dekobra avec les Académiciens et les champions poids lourds.

On n'en revient pas ! On est tout ébahi. C'est incomparable comme vie et comme comique ! (Les Editions Variétés.)

•

LA CONQUETE DE LA PAIX

par Pierre Ricour

A la fin de la dernière guerre, en 1919, on a clamé que les horreurs qu'on venait de voir ne se répéteraient plus. Pour arriver à cette paix permanente dont on parlait et que l'on désirait, les pays vainqueurs firent des sacrifices ; le désarmement général fut préconisé ; la Société des Nations fut créée.

Et pourtant vingt-cinq ans plus tard, le monde est de nouveau plongé au plus profond d'une guerre meurtrière et partout à travers les pays dévastés règne une haine implacable, persistante.

Pierre Ricour se demande pourquoi, l'humanité en est venue à un tel point. Il étudie les causes, il remonte aux temps anciens et analyse l'histoire des guerres pour les comparer à celle d'aujourd'hui.

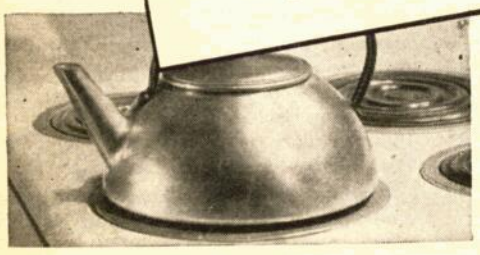
Après avoir tiré de l'Histoire ses prémices, Ricour, employant toutes les ressources de son esprit moderne, explique et discute les diverses solutions qui sont actuellement proposées par les factions des deux camps et discutées par les hommes d'Etat pour tuer la guerre.

Pierre Ricour donne des points de vue neufs, jusqu'ici brûmeux et vagues, sur le fléau qui depuis la naissance du monde ronge l'humanité.

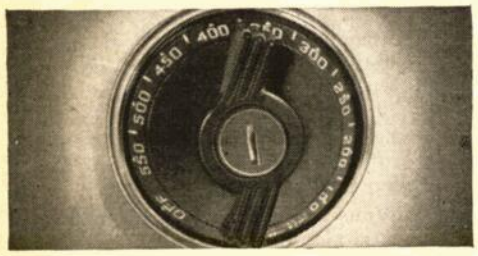
Lisez cette nouveauté originale sur une question vitale pour vous et pour vos enfants. Les Editons Variétés — 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

Qu'allez-vous exiger . . .

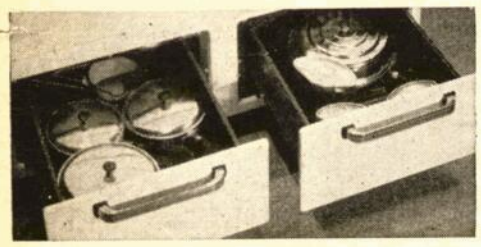
QUAND VOUS CHOISIREZ UN POÊLE ÉLECTRIQUE NEUF?



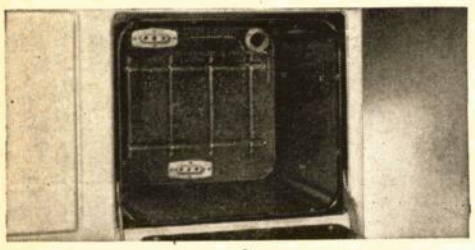
CHAUFFAGE RAPIDE — *Les éléments de surface font bouillir l'eau et cuire les aliments très rapidement tout en n'utilisant que le minimum de courant.*



CONTRÔLE AUTOMATIQUE *pour maintenir la température du four au degré de chaleur désiré, ce qui assure une cuisson uniforme sans surveillance.*



TIROIRS *où vous pouvez ranger vos poêles et autres ustensiles qui sont ainsi toujours à la portée de la main.*



FOUR SPACIEUX, FACILE À ENTRETENIR . . . *assez grand pour y cuire la dinde de Noël ; muni de tablettes qui s'enlèvent facilement. L'intérieur d'émail porcelaine se nettoie aussi bien qu'un plat de faïence.*

Pour vous donner une idée de ce que vous pourrez exiger quand le temps viendra d'acheter un beau poêle électrique *moderne, Westinghouse vous présente en résumé les qualités essentielles de la cuisine électrique.

Sous son apparence coquette, le poêle que vous achèterez devrait être commode, donner des résultats uniformes, être hygiénique, propre et économique, comme le poêle Westinghouse.

Quand nos usines cesseront leur travail de guerre, les poêles électriques Westinghouse reparaîtront sur le marché à des prix convenant même au plus modeste budget.

**Westinghouse a fabriqué le premier poêle électrique automatique.*

CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED

Succursales de ventes : VANCOUVER — TRAIL — CALGARY — EDMONTON — REGINA — SASKATOON — WINNIPEG — FORT WILLIAM — TORONTO — SWASTIKA — LONDON — MONTREAL — OTTAWA — QUEBEC — HALIFAX.

GRIL "SANS FUMÉE" *pour griller toute la viande dont vous ayez besoin à la fois. L'élément est assez grand pour griller toute la viande jusqu'aux bords.*

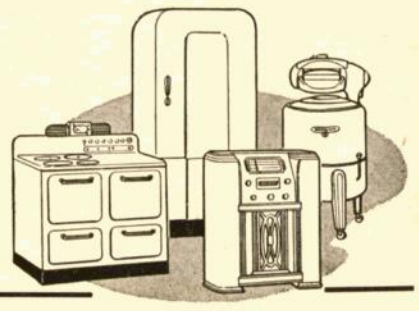
CHALEUR UNIFORMEMENT RÉPARTIE — *La dimension et la disposition des éléments permettent une cuisson parfaitement uniforme. Pas besoin de tourner la lèchefrite quand on fait cuire des biscuits.*

RÉSULTATS PARFAITS — *Des gâteaux cuits à point . . . des rôtis succulents . . . voilà ce que vous assure un poêle électrique moderne, dont la cuisson se règle automatiquement.*

CE NOM *vous assure que le poêle est sorti des ateliers d'une entreprise électrique dont la réputation est déjà établie depuis plus de cinquante ans.*

Westinghouse

APPAREILS ÉLECTRIQUES



LE FOYER DE DEMAIN SERA UN FOYER ÉLECTRIQUE

NOIR et TOUTES les TEINTES de BRUN

antidérapants
CAT'S PAW
Talons et Semelles de Caoutchouc
Qualité avant tout

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazine: *Le Samedi La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez nos coupons d'abonnement

UNE FETE ARABE

[*Suite de la page* 8]

et presque toutes les viandes et poissons auxquels vous pourriez penser. Poulet, mouton, veau, vache, cochon...

Ceci accompagné de galettes fumantes, faites avec de l'orge. Ensuite vinrent les fameux mechouis, qui, à eux seuls, valent bien le voyage. Le mechoui est un agneau que l'on fait rôtir entier, à la broche, en l'arrosant continuellement de beurre. Trois de ces agneaux furent apportés solennellement sur de grands plateaux d'argent qui furent placés au milieu de la tente. Et l'on nous enseigna l'art très facile de manger le méchoui en arrachant tout simplement les morceaux de la carcasse avec les doigts. Rien de meilleur et de plus succulent que ces animaux grillés, à la peau très tendre et dont on va soi-même chercher les rognons et la cervelle... à la cuillère.

Quand les mechouis ne furent plus que des carcasses, nous passâmes aux hors-d'œuvres variés — je commençais déjà à avoir moins faim. Ensuite le couscous, ou plutôt trois coucous, puisque tout semble se faire par trois dans ce pays. Un couscous à la viande et sauce piquante, un deuxième au miel et le dernier aux dattes et aux figues. Je mangeai de tout et crus bien en crever. Tout cela arrosé d'excellent vins locaux. Et nous finîmes avec de petits gâteaux à la pâte d'amande et au miel, café et fines (au pluriel).

Quelques discours furent prononcés par MM. les Ambassadeurs et nous sortîmes de la tente pour assister à la fantasia que nous offrait le goum. Au son d'une musique arabe aigrelette et monotone, le Goum se livra à des exercices de chevauchées, de galops, de tir à la carabine, pleins d'audace et de pittoresque.

Et nous revînmes à X... (de nouveau censuré !).

**L'auteur, Mlle Jacqueline Robert, de Montréal, est en service en Afrique du Nord.*

L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC

[*Suite de la page* 14]

Ce sera là, certes, un geste équitable et mérité. Toutefois, comme sa modestie fera, j'en suis sûr, oublier au Président de signaler l'activité sans bornes, l'ardeur insurpassable et la persévérance indomptable qu'il a déployées jour après jour, depuis des années, pour assurer à l'institut Canadien de Québec la possession du magnifique hôtel où il vient d'emménager, je me permets de signaler aux lecteurs de la Revue Populaire les mérites éminents de M. Langlais en même temps que le succès éclatant qui les couronne aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, dès que l'Institut aura complété l'installation de son nouveau "Home" et sitôt que les rites de la prise de possession officielle auront été accomplis, le grand public sera cordialement invité à visiter à loisir l'impressionnant immeuble. Ce qui veut dire que, durant quelques jours, les salles seront bruyantes, les corridors animés et que les escaliers sonores diffuseront sur des rythmes dissonants des chromatiques extrêmement variées des ascensions et des descentes entre-croisées.

Et puis, un soir ou un matin, le tumulte des pas et des paroles s'apaisera subitement, la foule anonyme des indifférents, des curieux, des oisifs ira porter ailleurs le flux et le reflux de ses vaines marées. Alors, dans les salles de la bibliothèque redevenues vivantes avec le retour du silence, on n'entendra plus que le tic tac de l'horloge et le bruissement soyeux des pages incomparables amis qui prodiguent, ges feuilletées des chers livres, ces sans jamais se lasser, la science aux jeunes, la compétence aux adultes, la sérénité aux vieillards et, à tous les humains, l'espérance sans cesse renaissante de la réalisation de leurs rêves ou de leurs chimères.

JE VOUDRAIS AVOIR DES AMIES...

Les jeunes ménages sont forcés de se déplacer beaucoup. Le mari est pris toute la journée et parfois même dans la soirée soit par l'armée, soit par son travail. Il arrive que sa femme, transplantée tout à coup dans une ville étrangère, brusquement séparée de sa famille et de ses connaissances, se trouve un peu isolée. Les premières semaines, tout était nouveau et charmant. Elle a fait des promenades, s'est occupée de son installation, elle a reçu des invitations et maintenant elle s'aperçoit qu'elle est souvent seule... Pourquoi ? il peut y avoir à cela diverses raisons. La jeune femme en question a peut-être été une enfant très choyée, habituée aux égards, aux gâteries, mais qui oublie de penser aux autres, de leur rendre service. Qu'elle s'interroge et réponde avec franchise aux questions suivantes, questions qui d'ailleurs ne conviennent pas seulement à son cas, mais peuvent être utiles à toutes les femmes et à toutes les jeunes filles désireuses d'avoir des relations sociales agréables et suivies.

Avez-vous laissé une lettre plus de deux semaines sans réponse ?

Avez-vous envoyé à votre amie le livre que vous aviez offert de lui prêter ?

Avez-vous oublié que vous aviez dit : il faudra aller luncher ensemble un de ces jours prochains ?

Avez-vous eu récemment des convives à votre table et avez-vous mis de côté un couple qui vous avait reçue à plusieurs reprises ?

Le moment ne serait-il pas venu de donner un thé et de rendre des politesses ?

Oubliez-vous toujours les anniversaires de naissance ou de mariage ?

Faites-vous des visites de condoléances ou du moins adressez-vous une carte à ceux qu'un deuil vient d'éprouver ?

Avez-vous oublié d'écrire un mot de remerciement ou d'envoyer des fleurs à une amie chez laquelle vous avez fait un séjour ?

Savez-vous exprimer votre reconnaissance d'un cadeau reçu ou d'un service rendu ?

Vous efforcez-vous de vous souvenir des noms et des visages des gens qu'on vous présente ?

Vous mêlez-vous à des organisations de bienfaisance ou à des cercles artistiques ?

Attendez-vous toujours que les autres vous fassent les premières avances ?

Cherchez-vous à faire des connaissances ou vous confinez-vous dans un petit groupe exclusif ?

Avez-vous des égards particuliers pour les personnes âgées ou malades ?

Dans une réunion mondaine, cherchez-vous à mettre tout le monde à l'aise et à rendre la conversation générale ?

Lorsque vous passez quelques jours chez une amie, vous offrez-vous à lui rendre service, par exemple en mettant le couvert, en ornant la table, en servant les invités, en surveillant les enfants ?

Donnez-vous de temps à autre signe de vie à de vieilles connaissances en leur téléphonant afin de leur prouver qu'elles ne sont pas oubliées ?

Rendez-vous quelquefois visite à des personnes isolées par leur âge, leur mauvais état de santé ou la perte de leur fortune ?

Invitez-vous parfois une amie à vous accompagner au concert ou au cinéma plutôt que d'y aller seule ?

Organisez-vous une table de bridge à une partie de cartes de charité au lieu de laisser dormir vos billets ou même de les donner sans vous y rendre ?

Occupez-vous vos loisirs d'une façon intelligente et susceptible de rendre votre conversation intéressante ?

Prenez-vous soin d'éviter les critiques peu charitables qui courent toujours le risque d'être répétées et augmentées ?

Vous appliquez-vous, au contraire, à vous montrer satisfaite des gens et des choses ? Ceci est d'autant plus important dans une ville étrangère.

Savez-vous être discrète et garder un secret ?

Après une querelle ou un malentendu, êtes-vous la première à tendre la main, ou bien, retranchée derrière votre rancune et votre dignité, attendez-vous qu'on vous fasse des excuses?

FRANCINE

▲

Petites Économies

Moyens de procéder :

Cuire le poisson gelé sans le faire dégeler au préalable.

Chauffer les légumes en boîtes rapidement car ils sont déjà cuits. Utiliser tout le liquide.

Bouillir ou cuire les pommes de terre au four avec la pelure. Elles conservent ainsi toute leur valeur.

Cuire les légumes dans juste assez d'eau bouillante pour qu'ils ne prennent pas au fond.

Laver les légumes à feuilles rapidement, sans les laisser tremper.

Beurre

Retirer le beurre de la glacière quelque temps avant de l'utiliser, mais ne pas le laisser fondre. A une température modérée, il s'étendra facilement et économiquement.

Protégez vos genoux

Un vieux coussin de sofa recouvert de toile cirée protégera vos genoux quand vous jardinez. Les saletés s'enlèvent facilement et l'humidité n'affectera pas la toile cirée. Vous pourrez aussi travailler plus longtemps sans fatigue.

LES PEINTRES DE LA MONTÉE SAINT-MICHEL

HUIT PEINTRES MONTRÉALAIS créèrent le groupe d'artistes connu sous ce nom : E. Aubin, J. Jutras, J.-O. Legault, décédé récemment, E. Martel, P. Pépin, O. E. Léger, mort en 1924, Narcisse Poirier et J.-O. Proulx. Ils travaillèrent ensemble, s'appliquant surtout à "reproduire les aspects divers de l'Ile de Montréal, qu'ils ont cru découvrir surtout à la Montée Saint-Michel," et tinrent de nombreuses expositions collectives. Et ils trouvèrent en Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal, l'historien qui les fit connaître du grand public. Voici un ou deux extraits, à ce propos, d'une conférence de Mgr Maurault à la Société Historique de Montréal (1941) :

«Pendant plus de trente ans les peintres de la Montée continuèrent de se rendre sur leur domaine, par groupe de deux, de trois, de quatre ou même isolément. Leurs dessins, leurs pochades, leurs tableaux ont reproduit tous les éléments pittoresques de ce coin du chemin Saint-Michel. Nos artistes ne se contentaient pas de ces études en plein air. Ils avaient un atelier, celui d'Aubin, d'abord dans un entrepôt de la maison Desmarais et Robitaille ; puis au No 22 de la rue Notre-Dame, dans une mansarde qui, avant eux, était devenue célèbre sous le nom de l'Arche. Ils s'y réunissaient le dimanche, fixaient l'horaire de leurs excursions et réglaient les comptes de leur organisation.

Parfois aussi il y avait assemblée de quelques membres chez Pépin. C'est là — à moins que ce ne soit chez Aubin, le chef reconnu de tous —, que le groupe prit, si je puis dire, conscience de son existence. Aubin, Jutras et Pépin discutaient de la possibilité de mettre en évidence les nombreux artistes que la beauté de la Montée Saint-Michel attirait. L'un des interlocuteurs, — est-ce Aubin, est-ce Pépin ? — proposa le nom des Peintres de la montée. On ferait enregistrer ce nom et incorporer l'association. Et nos artistes de rêver non seulement à la création du groupe, mais à sa vie, et à l'influence qu'il pourrait exercer sur ses membres, et encore sur l'art, et la vie, de quantité d'autres artistes, pauvres eux aussi, comme ils l'étaient eux-mêmes.

Malheureusement les temps n'étaient pas propices à une telle entreprise.

Unité d'aspirations entre nos artistes, unité de travail et de difficultés, de « misère » dans le travail, unité de rêves, unité géographique, qu'on pardonne cette expression ? Sans doute ils ont le « souci de ne pas perdre leur personnalité en travaillant ensemble ; de ne pas s'imiter les uns les autres. Ils y ont réussi... et Pépin voient la nature avec des yeux différents aussi. » Pourtant ils n'ont pas pu travailler ainsi ensemble sans discuter maintes fois des questions se référant à leur art, sans en venir à partager certaines théories, plus ou moins complètement, dans la mesure précisément où chacun d'eux est resté plus ou moins enfermé, souvent malgré lui, dans les limites du groupe et de l'île de Montréal. »

L'un de ces peintres, J.-Onésime Legault, (photo ci-contre), **est mort en juin dernier. Né à Sainte-Justine de** Newton, il étudia à l'Ecole des Arts et Métiers et au Art Association, sous Dyonnet. Portraitiste et paysagiste, il laisse une œuvre intéressante.

Contribution de la
BRASSERIE "BLACK HORSE" DAWES
11DF

CORVÉE QUI RÉPUGNE AUX DAMES

Pourquoi souiller vos jolies mains à nettoyer les bols de cabinet? La Gillett, saupoudrée dans le bol, fait disparaître en un clin d'oeil les taches répugnantes. Tirez la chaîne—le bol est redevenu brillant, inodore! La Gillett nettoie aussi les renvois d'eau, dissout la graisse, facilite toutes sortes de nettoyages. Ayez-en toujours sous la main.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

CONFIEZ LE TRAVAIL DÉPLAISANT À LA GILLETT

FABRICATION CANADIENNE

Prolongez LA DURÉE DE VOS APPAREILS ÉLECTRIQUES

S'ils ne servaient jamais, vos appareils électriques dureraient sans doute toujours! Mais qui voudrait se priver de serviteurs si commodes, si efficaces? Tenez-les donc propres. Quand vous ne les employez pas, gardez-les dans un endroit spécial, à l'abri des avaries et des poussières. Démêlez les cordons tordus et écartez-les des surfaces chaudes. N'utilisez l'électricité qu'au besoin.

Canadian Beauty
Appareils Électriques

FERS — GRILLE-PAIN
CHAUFFERETTES
POÊLES ET FOURNEAUX

RENFREW ELECTRIC AND REFRIGERATOR COMPANY LIMITED · RENFREW, ONTARIO

Trousseau d'hier et d'aujourd'hui

UN MAGAZINE américain énumérait récemment les pièces du trousseau d'une jeune femme dont le mari sert dans les forces armées : un tailleur assez élégant pour être porté à des réceptions d'après-midi et deux ou trois blouses de fantaisie, un manteau de voyage, des chandails, une jupe de lainage, des slacks et une robe noire que l'on peut transformer en en variant les accessoires : cols et manchettes, jabot, bijouteries, etc.

Comme les temps sont changés ! Nos grand-mères auraient lu avec un sourire méprisant cette énumération aussi étrange que brève. Elles se seraient sans doute demandé avec inquiétude si une jeune femme qui porte des slacks saura élever ses enfants et préparer de bons petits plats pour son mari.

Sans être aussi sévère qu'elles, je ne puis m'empêcher de relever une omission dans ce trousseau d'une jeune américaine : le manteau de fourrure. Chez nous, il est une nécessité et, comme c'est un achat assez coûteux, il est presque toujours offert par les parents de la jeune fille.

On ne saurait trop le répéter, pour un achat de cette importance, il faut s'adresser à une maison dont la bonne réputation est depuis longtemps établie et choisir une fourrure qui fera un long usage.

Le mouton de Perse est ce qu'il y a de plus durable. Autrefois, il était réservé aux dames un peu âgées. Maintenant, on le coupe de diverses façons afin qu'il convienne également aux jeunes. Le rat musqué fait aussi un bon usage. Jadis, c'était même sa principale qualité et la raison pour laquelle on le choisissait. Actuellement, il est très populaire. On le teint pour imiter la martre et le vison. On travaille la peau de rat musqué de telle façon qu'on peut le draper selon le goût personnel de chacune.

Cet automne, comme du reste chaque année, on constate de légères modifications : les emmanchures sont plus profondes ; les manteaux courts sont évasés et les manteaux genre tuxedo sont plus amples que l'an passé ; on remarque une nouvelle interprétation des épaules et de l'empiècement ; les lignes cintrées sont souples et les manches très larges.

Ajoutons que les manteaux de lainage garnis de fourrure et surtout doublés de fourrure seront beaucoup portés au début de l'hiver. Ce genre de manteaux est extrêmement pratique pour la jeunesse qui souffre moins du froid que les personnes âgées et dont la marche est beaucoup plus rapide.

Les jaquettes courtes de fourrure ne sont pas très pratiques pour notre climat où l'on est exposé aux tempêtes de neige. Elles sont de mise au début et à la fin de l'hiver, avec une chaude jupe de lainage, soit pour la marche, soit pour l'auto. N'ayons garde d'oublier qu'elles avantagent seulement les personnes grandes et minces.

Les nouveaux manteaux de fourrure ont une ligne entièrement différente des années passées. Vous voyez ici trois manteaux de chez Holt, Renfrew & Co. Deux ont de grands revers "tuxedo" et des manches très amples à poignets volumineux. Le troisième manteau est trois quart avec de tous petits revers à l'encolure.

MENUS DE TOUTE UNE SEMAINE

[*Suite de la page 51*]

Mettre au bain-marie tous les ingrédients à l'exception de la gélatine et du saumon. Laisser cuire jusqu'à épaississement. Ajouter la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide et bien brasser pour la dissoudre parfaitement. Incorporer à cette sauce vinaigrette le saumon déchiqueté, bien mélanger et faire prendre dans un moule à poisson si l'on en a. Démouler sur un lit de laitue et servir avec une sauce tartare.

SAUCE TARTARE

1 tasse de mayonnaise
2 c. à tb. de cornichons hachés
5 olives farcies
1 œuf cuit dur

Mélanger le tout.

CREPES AU SIROP D'ERABLE

1 tasse de farine
1 tasse de lait
½ c. à thé de sel
1 œuf
1 c. à tb. de beurre fondu

Délayer la farine avec le lait. Ajouter l'œuf et bien battre. Incorporer le beurre fondu. Faire cuire à la poêle dans de la graisse bien chaude. Servir chaudes avec sirop d'érable.

Samedi

DINER

Soupe au chou
Saucisses au riz
Tomates frites
Céleri croquant
Pouding neige
Sauce aux pêches

SAUCISSES AU RIZ

½ tasse de riz
1 oignon moyen
2 tasses d'eau bouillante
1 c. à tb. de sel

Laver le riz et le faire cuire dans l'eau bouillante salée au bain-marie avec l'oignon haché finement, 35 à 40 minutes. Si la cuisson est bien conduite, le riz sera gonflé et l'eau sera entièrement absorbé. Mettre dans un plat en pyrex, couper les saucisses en bouts d'un pouce, déposer sur le riz et faire griller à four chaud 400° F. jusqu'à ce que les saucisses soient bien dorées. Servir avec des tranches de tomates frites.

POUDING NEIGE

1½ c. à tb. de gélatine
4 c. à tb. d'eau froide
1 tasse d'eau bouillante
¾ de tasse de sucre
le jus et le zeste d'un citron
2 blancs d'œufs

Faire gonfler la gélatine à l'eau froide. Durant ce temps, faire un sirop avec le sucre et l'eau bouillante, laisser bouillir 5 minutes, verser sur la gélatine et bien brasser pour la faire fondre. Laisser refroidir légèrement et ajouter le jus et le zeste de citron. Quand le mélange a la consistance d'un sirop épais, battre au moussoir jusqu'à ce que la mousse soit bien blanche et garde sa forme. A ce moment, incorporer délicatement les 2 blancs d'œufs battus fermes. Faire prendre dans un moule jusqu'à ce que ce soit bien ferme. Démouler sur un plat à dessert et entourer d'une crème aux jaunes d'œufs.

CREME AUX JAUNES D'ŒUFS

2 jaunes d'œufs
1 c. à tb. de farine
¼ de tasse de sucre
1½ tasse de lait

Mettre le tout au bain-marie et cuire jusqu'à épaississement. Servir très froid.

•

SOUPER

Jambon froid
Tomates farcies
Biscuits à la mélasse

JAMBON FROID

Faire cuire un beau jambon dans une marmite remplie d'eau froide. Ajouter l'oignon piqué de 2 clous de girofle, 1 feuille de laurier, 1 c. à tb. de moutarde et laisser mijoter en bas du point d'ébullition. Ajouter un peu d'eau froide quand l'ébullition se produit et laisser cuire 30 minutes à la livre. Laisser le jambon refroidir dans l'eau de cuisson pour qu'il soit plus tendre ; le fait de le sortir de l'eau chaude et de l'exposer à l'air produit de l'évaporation et assèche la viande.

TOMATES FARCIES

6 tomates
1 tasse de céleri coupé en petits dés
1 tasse de concombre coupé en petits dés
4 ou 5 olives
½ tasse de mayonnaise

Couper une rondelle sur la tomate et la creuser en prenant bien soin de ne pas la briser. Enlever les graines mais couper en petits morceaux toutes les parties fermes et mélanger avec le céleri, le concombre, les olives et la mayonnaise. En farcir les tomates et déposer sur des belles feuilles de laitue croquante, garnir de persil frais.

BISCUITS A LA MELASSE

½ tasse de graisse
½ tasse de cassonade
½ tasse de mélasse
¼ de tasse de lait sur
1 œuf
2 tasses de farine
1 c. à thé de bicarbonate de soude
2 c. à thé de gingembre
¼ de c. à thé de sel

Défaire la graisse en crème. Ajouter la cassonade, la mélasse, le lait et l'œuf et bien battre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le bicarbonate de soude, le sel et le gingembre. Ajouter au premier mélange pour en faire une pâte assez ferme pour se rouler. Il sera nécessaire d'ajouter de la farine, probablement 1 tasse ; éviter d'en mettre trop, c'est ce qui durcit la pâte. C'est pour cela qu'il est préférable de laisser refroidir la pâte, elle se travaille plus facilement et demande moins de farine. Abaisser à ¼ de pouce d'épaisseur, découper à l'emporte-pièce et cuire au four de 350° F. 10 à 12 minutes. Ces biscuits se conservent très bien. Si l'on n'a pas de lait sur, on peut en obtenir en faisant chauffer le lait avec 1 c. à thé de vinaigre.

Prenez un "Coke" = Comment vont les choses?

. . . ou la facon d'être sympathique à Terre-Neuve

Il existe une manière canadienne de se faire de nouveaux amis à Terre-Neuve. C'est l'invitation agréable *Prenez un "Coke"* — une vieille coutume qui se répand dans le monde entier. Elle signifie *Soyons amis* — rappelle aux Canadiens leur foyer. Dans beaucoup de pays du globe, le Coca-Cola signifie *la pause qui rafraîchit,* — est devenu un symbole de nos manières amicales. Le Coca-Cola a donc aussi sa place chez vous . . . glacé et tout prêt dans votre réfrigérateur. Achetez-en une provision aujourd'hui.

* * *

Nos combattants trouvent du Coca-Cola outre-mer aans beaucoup d'endroits où il est embouteillé sur les lieux. Le Coca-Cola est un globe-trotter depuis déjà longtemps.

Coca-Cola
TRADE-MARK
-le symbole amical

"Coke" = Coca-Cola
Les noms populaires acquièrent tout naturellement des abréviations amicales. C'est pourquoi vous entendez dire "Coke" pour Coca-Cola.

THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED